HISTOIRE NATURELLE.

QUADRUPÈDES.

TOME SIXIÈME.

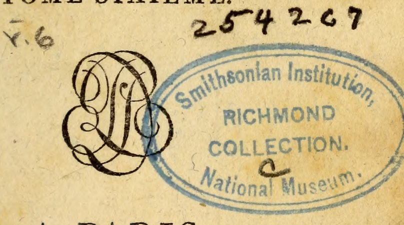
HISTOIRE NATURELLE

PAR BUFFON,

DÉDIÉE AU CITOYEN LACEPEDE,
MEMBRE DE L'INSTITUT NATIONAL.

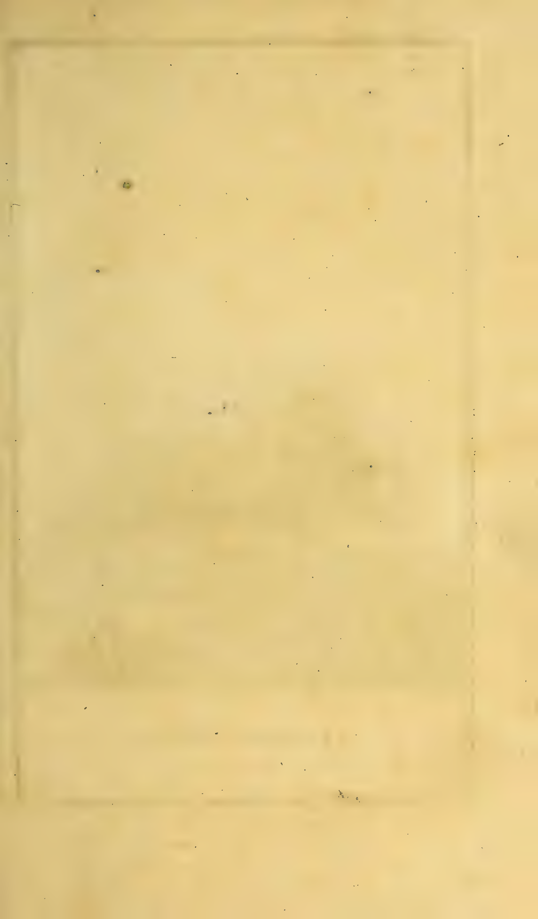
QUADRUPEDES.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE
DE P. DIDOT L'AÎNÉ, GALERIES DU LOUVRE, N° 3,
ET FIRMIN DIDOT, RUE DE THIONVILLE, N° 116.
AN VII. — 1799.





LE PORC-ÉPIC.

Dauquet S

HISTOIRE NATURELLE.

LE PORC-ÉPIC *.

Il ne faut pas que le nom de *porc-épineux*, qu'on a donné à cet animal dans la plupart des langues de l'Europe, nous induise en erreur, et fasse imaginer que le porc-épic soit en effet un cochon chargé d'épines : car il ne ressemble au cochon que par le grognement; par tout le reste, il en diffère autant qu'aucun autre animal, tant pour la figure

* En grec et en latin, *hystrix ;* en arabe, *tzurban,* selon le docteur Shaw ; en anglois, *porcupine ;* en allemand, *stachelschwein ;* en italien, *porco-spinoso ;* en espagnol, *puerco-espino.*

que pour la conformation intérieure: au lieu d'une tête alongée, surmontée de longues oreilles, armée de défenses et terminée par un boutoir, au lieu d'un pied fourchu et garni de sabots comme le cochon, le porc-épic a, comme le castor, la tête courte, deux grandes dents incisives en avant de chaque mâchoire, nulles défenses ou dents canines, le museau fendu comme les lièvres, les oreilles rondes et applaties, et les pieds armés d'ongles ; au lieu d'un grand estomac avec un appendice en forme de capuchon, qui, dans le cochon, semble faire la nuance entre les ruminans et les autres animaux, le porc-épic n'a qu'un simple estomac et un grand cœcum : les parties de la génération ne sont point apparentes au dehors, comme dans le cochon mâle; les testicules du porc-épic sont recélés au dedans et renfermés sous les aînes; la verge n'est point apparente; et l'on peut dire que par tous ces rapports, aussi-bien que par la queue courte, la longue moustache, la lèvre divisée, il approche beaucoup plus du lièvre ou du castor que du cochon. Le hérisson, qui, comme le porc-épic, est armé de piquans, ressembleroit

plus au cochon; car il a le museau long et terminé par une espèce de groin en boutoir: mais toutes ces ressemblances étant fort éloignées, et toutes les différences étant présentes et réelles, il n'est pas douteux que le porc-épic ne soit d'une espèce particulière et différente de celle du hérisson, du castor, du lièvre, ou de tout autre animal auquel on voudroit le comparer.

Il ne faut pas non plus ajouter foi à ce que disent presque unanimement les voyageurs et les naturalistes, qui donnent à cet animal la faculté de lancer ses piquans à une assez grande distance et avec assez de force pour percer et blesser profondément; ni s'imaginer avec eux que ces piquans, tout séparés qu'ils sont du corps de l'animal, ont la propriété très-extraordinaire et toute particulière de pénétrer d'eux-mêmes et par leurs propres forces plus avant dans les chairs, dès que la pointe y est une fois entrée : ce dernier fait est purement imaginaire et destitué de tout fondement, de toute raison. Le premier est aussi faux que le second : mais au moins l'erreur paroît fondée sur ce que l'animal, lorsqu'il est irrité ou seulement

agité, redresse ses piquans, les remue, et que comme il y a de ces piquans qui ne tiennent à la peau que par une espèce de filet ou de pédicule délié, ils tombent aisément. Nous avons vu des porcs-épics vivans, et jamais nous ne les avons vus, quoique violemment excités, darder leurs piquans. On ne peut donc trop s'étonner que les auteurs les plus graves, tant anciens que modernes *, que les voyageurs les plus sensés, soient tous d'accord sur un fait aussi

* MM. les anatomistes de l'académie des sciences. « Ceux des piquans, disent-ils, qui étoient les plus « forts et les plus courts, étoient aisés à arracher de « la peau, n'y étant pas attachés fermement comme « les autres; aussi sont-ce ceux que ces animaux « (les porcs-épics) ont accoutumé de lancer contre « les chasseurs, en secouant leur peau comme font « les chiens lorsqu'ils sortent de l'eau. Claudien dit « également que le porc-épic est lui-même l'arc, le « carquois et la flèche dont il se sert contre les chas- « seurs. » (*Mémoires pour servir à l'histoire des animaux*, tome III, page 114.)

La fable est le domaine des poètes, et il n'y a point de reproches à faire à Claudien: mais les anatomistes de l'académie ont eu tort d'adopter cette fable, apparemment pour citer Claudien; car ou

faux. Quelques uns d'entre eux disent avoir eux-mêmes été blessés de cette espèce de jaculation; d'autres assurent qu'elle se fait avec tant de roideur, que le dard ou piquant peut percer une planche à quelques pas de distance. Le merveilleux, qui n'est que le faux qui fait plaisir à croire, augmente et croît à mesure qu'il passe par un plus grand nombre de têtes; la vérité perd, au contraire, en faisant la même route; et malgré la négation positive que je viens de graver au bas de ces deux faits, je suis persuadé qu'on écrira encore mille fois après moi, comme on l'a fait mille fois auparavant, que le porc-épic darde ses piquans, et que ces piquans, séparés de l'animal, entrent d'eux-mêmes dans les corps où leur pointe est engagée *.

voit, par leur propre exposé, que le porc-épic ne lance point ses piquans, et que seulement ils tombent lorsque l'animal se secoue.

* 1°. Il faut cependant excepter du nombre de ces voyageurs crédules le docteur Shaw. 2°. Le P. Vincent-Marie ne dit point du tout que le porc-épic lance des piquans; il assure seulement que quand il rencontre des serpens, avec lesquels il est toujours

Le porc-épic, quoiqu'originaire des climats les plus chauds de l'Afrique et des Indes, peut vivre et se multiplier dans des pays moins chauds, tels que la Perse, l'Espagne et l'Italie. Agricola dit que l'espèce n'a été transportée en Europe que dans ces derniers siècles : elle se trouve en Espagne, et plus communément en Italie, sur-tout dans les montagnes de l'Apennin, aux environs de Rome; c'est de là que M. Mauduit, qui, par son goût pour l'histoire naturelle, a bien voulu se charger de quelques unes de nos

en guerre, il se met en boule, cachant ses pieds et sa tête, et se roule sur eux avec ses piquans jusqu'à leur ôter la vie, sans courir risque d'être blessé. Il ajoute un fait que nous croyons très-vrai, c'est qu'il se forme dans l'estomac du porc-épic des bézoards de différentes sortes : les uns ne sont que des amas de racines enveloppées d'une croûte; les autres, plus petits, paroissent être pétris de petites pailles et de poudre de pierre; et les plus petits de tous, qui ne sont pas plus gros qu'une noix, paroissent pétrifiés en entier : ces derniers sont les plus estimés. Nous ne doutons pas de ces faits, ayant trouvé nous-mêmes un bézoard de la première sorte, c'est-à-dire, une égagropile, dans l'estomac du porc-épic qui nous a été envoyé d'Italie.

commissions, nous a envoyé celui qui a servi à M. Daubenton pour sa description. Nous avons cru devoir donner la figure de ce porc-épic d'Italie, aussi-bien que celle du porc-épic des Indes : les petites différences qu'on peut remarquer entre les deux, sont de légères variétés indépendantes du climat, ou peut-être même ne sont que des différences purement individuelles.

Pline et tous les naturalistes ont dit, d'après Aristote, que le porc-épic, comme l'ours, se cachoit pendant l'hiver, et mettoit bas au bout de trente jours. Nous n'avons pu vérifier ces faits ; et il est singulier qu'en Italie, où cet animal est commun, et où de tout temps il y a eu de bons physiciens et d'excellens observateurs, il ne se soit trouvé personne qui en ait écrit l'histoire. Aldrovande n'a fait sur cet article, comme sur beaucoup d'autres, que copier Gesner; et MM. de l'académie des sciences, qui ont écrit et disséqué huit de ces animaux, ne disent presque rien de ce qui a rapport à leurs habitudes naturelles : nous savons seulement, par le témoignage des voyageurs et des gens qui en ont élevé dans des ména-

geries, que, dans l'état de domesticité, le porc-épic n'est ni féroce ni farouche, qu'il n'est que jaloux de sa liberté; qu'à l'aide de ses dents de devant, qui sont fortes et tranchantes comme celles du castor, il coupe le bois et perce aisément la porte de sa loge. On sait aussi qu'on le nourrit aisément avec de la mie de pain, du fromage et des fruits; que, dans l'état de liberté, il vit de racines et de graines sauvages; que quand il peut entrer dans un jardin, il y fait un grand dégât et mange les légumes avec avidité; qu'il devient gras, comme la plupart des autres animaux, vers la fin de l'été; et que sa chair, quoiqu'un peu fade, n'est pas mauvaise à manger.

En considérant la forme, la substance et l'organisation des piquans du porc-épic, on reconnoît aisément que ce sont de vrais tuyaux de plumes, auxquels il ne manque que les barbes pour être de vraies plumes : par ce rapport, il fait la nuance entre les quadrupèdes et les oiseaux. Ces piquans, surtout ceux qui sont voisins de la queue, sonnent les uns contre les autres lorsque l'animal marche; il peut les redresser par la

contraction du muscle peaussier, et les relever à peu près comme le paon ou le coq d'Inde relèvent les plumes de leur queue. Ce muscle de la peau a donc la même force et est à peu près conformé de la même façon dans le porc-épic et dans certains oiseaux. Nous saisissons ces rapports, quoiqu'assez fugitifs : c'est toujours fixer un point dans la Nature, qui nous fuit et qui semble se jouer, par la bizarrerie de ses productions, de ceux qui veulent la connoître.

LE COENDOU *.

DANS chaque article que nous avons à traiter, il se présente toujours plus d'erreurs à détruire que de vérités à exposer : cela vient de ce que l'histoire des animaux n'a, dans ces derniers temps, été traitée que par des gens à préjugés, à méthodes, et qui prenoient la liste de leurs petits systêmes pour les registres de la Nature. Il n'existe en Amérique aucun des animaux du climat chaud de l'ancien continent, et réciproquement il ne se trouve sous la zone brûlante de l'Afrique et de l'Asie aucun de ceux de l'Amérique méridionale. Le porc-épic est, comme nous l'avons dit, originaire des pays chauds de

* Nom de cet animal à la Guiane, et que nous avons adopté ; *cuandu* (qui se doit prononcer *couandou*), au Bresil et dans quelques autres parties de l'Amérique méridionale ; *hoitztlacuatzin* ou *hoitztlaquatzin* par les Indiens du Mexique et de la nouvelle Espagne ; *ourico-cacheiro* par les Portugais qui habitent en Amérique.



AUTRE PORC-ÉPIC.

LE COENDOU.

J. Pauquet S.

l'ancien monde ; et ne l'ayant pas trouvé dans le nouveau, on n'a pas laissé de donner son nom aux animaux qui ont paru lui ressembler, et particulièrement à celui dont il est ici question. D'autre côté, l'on a transporté le coendou d'Amérique aux Indes orientales; et Pison, qui vraisemblablement ne connoissoit point le porc-épic, a fait graver dans Bontius, qui ne parle que des animaux du midi de l'Asie, le coendou d'Amérique sous le nom et la description du vrai porc-épic, en sorte qu'à la première vue on seroit tenté de croire que cet animal existe également en Amérique et en Asie : cependant il est aisé de reconnoître, avec un peu d'attention, que Pison, qui n'est ici, comme presque par-tout ailleurs, que le plagiaire de Marcgrave, a non seulement copié sa figure du coendou pour l'insérer dans son *Histoire du Bresil,* mais qu'il a cru devoir la copier encore pour la transporter dans l'ouvrage de Bontius, dont il a été le rédacteur et l'éditeur. Ainsi, quoiqu'on trouve dans Bontius la figure du coendou, l'on ne doit pas en conclure qu'il existe à Java ou dans les autres parties de l'Asie méridionale, ni prendre

cette figure pour celle du porc-épic, auquel en effet le coendou ne ressemble que parce qu'il a comme lui des piquans.

C'est à Ximénès, et ensuite à Hernandès, que l'on doit la première connoissance de cet animal; ils l'ont indiqué sous le nom de *hoitztlacuatzin* que lui donnoient les Mexicains. Le *tlacuatzin* est le sarigue, et *hoitztlacuatzin* doit se traduire par *sarigue épineux*. Ce nom avoit été mal appliqué, car ces animaux se ressemblent assez peu: aussi Marcgrave n'a point adopté cette dénomination mexicaine, et il a donné cet animal sous son nom brasilien *cuandu*, qui doit se prononcer *couandou*. La seule chose qu'on puisse reprocher à Marcgrave, c'est de n'avoir pas reconnu que son cuandu du Bresil étoit le même animal que l'hoitztlacuatzin du Mexique, d'autant que sa description et sa figure s'accordent assez avec celles de Hernandès, et que de Laët, qui a été l'éditeur et le commentateur de l'ouvrage de Marcgrave, dit expressément que le tlacuatzin épineux de Ximénès et le cuandu ne sont vraisemblablement que le même animal. Il paroît, en rassemblant le peu de notices

éparses que nous ont données les voyageurs sur ces animaux, qu'il y en a deux variétés, que les naturalistes ont, d'après Pison, insérées dans leurs listes comme deux espèces différentes, le grand et le petit cuandu : mais ce qui prouve d'abord l'erreur ou la négligence de Pison, c'est que, quoiqu'il donne ces coendous dans deux articles séparés et éloignés l'un de l'autre, et qu'il paroisse les regarder comme étant de deux espèces différentes, il les représente cependant tous deux par la même figure; ainsi nous nous croyons bien fondés à prononcer que ces deux n'en font qu'un. Il y a aussi des naturalistes qui non seulement ont fait deux espèces du grand et du petit coendou, mais en ont encore séparé l'hoitztlacuatzin, en les donnant tous trois pour des animaux différens; et j'avoue que quoiqu'il soit très-vraisemblable que le coendou et l'hoitztlacuatzin sont le même animal, cette identité n'est pas aussi certaine que celle du grand et du petit coendou.

Quoi qu'il en soit, le coendou n'est point le porc-épic; il est de beaucoup plus petit; il a la tête à proportion moins longue et le museau plus court; il n'a point de panache

sur la tête, ni de fente à la lèvre supérieure; ses piquans sont trois ou quatre fois plus courts et beaucoup plus menus; il a une longue queue, et celle du porc-épic est très-courte; il est carnassier plutôt que frugivore, et cherche à surprendre les oiseaux, les petits animaux, les volailles *, au lieu que le porc-épic ne se nourrit que de légumes, de racines et de fruits. Il dort pendant le jour comme le hérisson, et court pendant la nuit : il monte sur les arbres, et se retient aux branches avec sa queue; ce que le porc-épic ne fait ni ne pourroit faire. Sa chair, disent tous les voyageurs, est très-bonne à manger : on peut l'apprivoiser. Il demeure ordinairement dans les lieux élevés, et on le trouve dans toute l'étendue de l'Amérique, depuis le Bresil et la Guiane jusqu'à la Louisiane et aux parties méridionales du Canada, au lieu que le porc-épic ne se trouve que dans les pays chauds de l'ancien continent.

En transportant le nom du porc-épic au

* Ce fait, assuré par Marcgrave et Pison, n'est pas certain; car Hernandès dit, au contraire, que l'hoitztlacuatzin se nourrit de fruits.

coendou, on lui a supposé et transmis les mêmes facultés, celle sur-tout de lancer ses piquans. Il est étonnant que les naturalistes et les voyageurs s'accordent sur ce fait, et que Pison, qui devoit être moins superstitieux qu'aucun autre, puisqu'il étoit médecin, dise gravement que les piquans du coendou entrent d'eux-mêmes et par leur propre force dans la chair, et percent le corps jusqu'aux viscères les plus intimes. Ray est le seul qui ait nié ces faits, quoiqu'ils paroissent évidemment absurdes. Mais que de choses absurdes ont été niées par des gens sensés, et qui cependant sont tous les jours affirmées par d'autres gens qui se croient encore plus sensés !

L'URSON.

Cet animal n'a jamais été nommé : placé par la Nature dans les terres désertes du nord de l'Amérique, il existoit indépendant, éloigné de l'homme, et ne lui appartenoit pas même par le nom, qui est le premier signe de son empire. Hudson ayant découvert la terre où il se trouve, nous lui donnerons un nom qui rappelle celui de son premier maître, et qui indique en même temps sa nature poignante et hérissée; d'ailleurs il étoit nécessaire de le nommer, pour ne le pas confondre avec le porc-épic ou le coendou, auxquels il ressemble par quelques caractères, mais dont cependant il diffère assez à tous autres égards pour qu'on doive le regarder comme une espèce particulière et appartenant au climat du Nord, comme les autres appartiennent à celui du Midi.

MM. Edwards, Ellis et Catesby ont tous trois parlé de cet animal. Les figures données par ces deux premiers auteurs s'accordent



L'URSON.

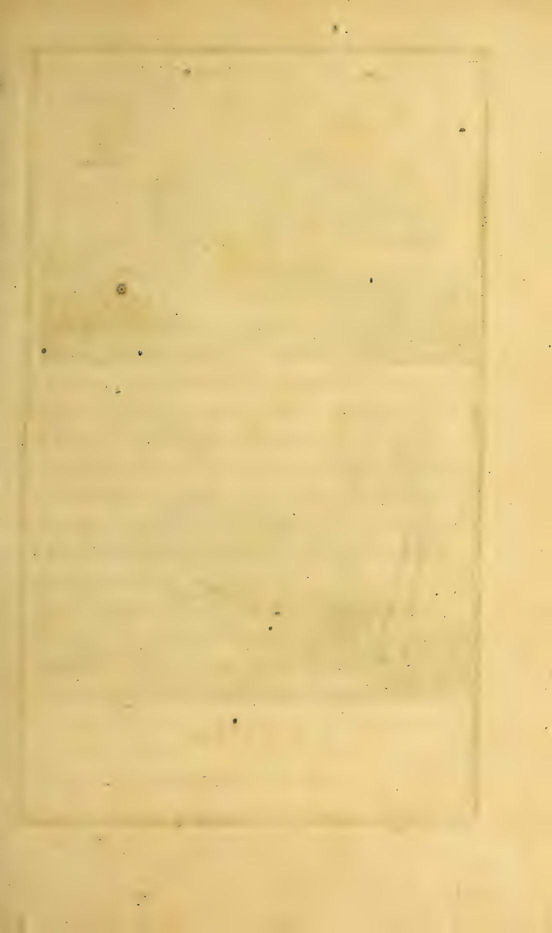
Pauquet S.

avec la nôtre, et nous ne doutons pas que ce ne soit le même animal; nous sommes même très-portés à croire que celui dont Seba donne la figure et la description sous le nom de *porc-épic singulier des Indes orientales*, et qu'ensuite MM. Klein, Brisson et Linnæus ont chacun indiqué dans leurs listes par des caractères tirés de Seba, pourroit être le même animal que celui dont il est ici question. Ce ne seroit pas, comme on l'a vu, l'unique et première fois que Seba auroit donné pour orientaux des animaux d'Amérique; cependant nous ne pouvons pas l'assurer pour celui-ci comme nous l'avons fait pour plusieurs autres animaux : tout ce que nous pouvons dire, c'est que les ressemblances nous paroissent grandes, et les différences assez légères, et que comme l'on a peu vu de ces animaux, il se pourroit que ces mêmes différences ne fussent que des variétés d'individu à individu, ou même du mâle à la femelle.

L'urson auroit pu s'appeler le *castor épineux* : il est du même pays, de la même grandeur et à peu près de la même forme de corps; il a, comme lui, à l'extrémité de

chaque mâchoire, deux dents incisives, longues, fortes et tranchantes. Indépendamment de ses piquans, qui sont assez courts et presque cachés dans le poil, l'urson a, comme le castor, une double fourrure, la première de poils longs et doux, et la seconde d'un duvet ou feutre encore plus doux et plus mollet. Dans les jeunes, les piquans sont à proportion plus grands, plus apparens, et les poils plus courts et plus rares, que dans les adultes ou les vieux.

Cet animal fuit l'eau et craint de se mouiller; il se retire et fait sa bauge sous les racines des arbres creux. Il dort beaucoup, et se nourrit principalement d'écorce de genièvre : en hiver, la neige lui sert de boisson; en été, il boit de l'eau et lape comme un chien. Les sauvages mangent sa chair, et se servent de sa fourrure, après en avoir arraché les piquans, qu'ils emploient au lieu d'épingles et d'aiguilles.





LE TANREC.

LE TENDRAC.

J. Pauquet. S.

LE TANREC*,

ET

LE TENDRAC.

Les *tanrecs* ou *tendracs* sont de petits animaux des Indes orientales, qui ressemblent un peu à notre hérisson, mais qui cependant en diffèrent assez pour constituer des espèces différentes : ce qui le prouve, indépendamment de l'inspection et de la comparaison, c'est qu'ils ne se mettent point en boule comme le hérisson, et que dans les mêmes endroits où se trouvent les tanrecs, comme à Madagascar, on y trouve aussi des hérissons de la même espèce que les nôtres, qui ne portent pas le nom de *tanrec*, mais qui s'appellent *sora*.

Il paroît qu'il y a des tanrecs de deux

* *Tanrec* et *tendrac*, noms de ces animaux, et que nous avons adoptés.

espèces, ou peut-être de deux races différentes: le premier, qui est à peu près grand comme notre hérisson, a le museau à proportion plus long que le second; il a aussi les oreilles plus apparentes et beaucoup moins de piquans que le second, auquel nous avons donné le nom de *tendrac* pour le distinguer du premier. Ce tendrac n'est que de la grandeur d'un gros rat; il a le museau et les oreilles plus courtes que le tanrec. Celui-ci est couvert de piquans plus petits, mais aussi nombreux que ceux du hérisson : le tendrac, au contraire, n'en a que sur la tête, le cou et le garrot; le reste de son corps est couvert d'un poil rude, assez semblable aux soies du cochon.

Ces petits animaux, qui ont les jambes très-courtes, ne peuvent marcher que fort lentement ; ils grognent comme les pourceaux, ils se vautrent comme eux dans la fange, ils aiment l'eau et y séjournent plus long-temps que sur terre : on les prend dans les petits canaux d'eau salée et dans les lagunes de la mer. Ils sont très-ardens en amour et multiplient beaucoup. Ils se creusent des terriers, s'y retirent et s'engour-

dissent pendant plusieurs mois : dans cet état de torpeur, leur poil tombe, et il renaît après leur réveil. Ils sont ordinairement fort gras ; et quoique leur chair soit fade, longue et mollasse, les Indiens la trouvent de leur goût, et en sont même fort friands.

LA GIRAFE *.

La girafe est un des premiers, des plus beaux, des plus grands animaux, et qui, sans être nuisible, est en même temps l'un des plus inutiles. La disproportion énorme de ses jambes, dont celles de devant sont une fois plus longues que celles de derrière, fait obstacle à l'exercice de ses forces : son corps n'a point d'assiette, sa démarche est vacil-

* Mot dérivé de *girnaffa*, *siraphah*, *zurnaba*, nom de cet animal en langue arabe, et que les Européens ont adopté depuis plus de deux siècles; *camelopardalis* en grec et en latin. Pline donne l'étymologie de ce nom composé. *Camelorum*, dit-il, *aliqua similitudo in aliud transfertur animal:* nabin *Æthiopes vocant, collo similem equo, pedibus et cruribus bovi, camelo capite, albis maculis rutilum colorem distinguentibus, unde appellata* camelopardalis : *dictatoris Cæsaris circensibus ludis primùm visa Romæ. Ex eo subinde cernitur, aspectu magis quàm feritate conspicua: quare etiam ovis feræ nomen invenit.*

lante, ses mouvemens sont lents et contraints; elle ne peut ni fuir ses ennemis dans l'état de liberté, ni servir ses maîtres dans celui de domesticité : aussi l'espèce en est peu nombreuse, et a toujours été confinée dans les déserts de l'Éthiopie et de quelques autres provinces de l'Afrique méridionale et des Indes. Comme ces contrées étoient inconnues des Grecs, Aristote ne fait aucune mention de cet animal; mais Pline en parle, et Oppien le décrit d'une manière qui n'est point équivoque. Le *camelopardalis*, dit cet auteur, a quelque ressemblance au chameau; sa peau est *tigrée* comme celle de la panthère, et son cou est long comme celui du chameau : il a la tête et les oreilles petites, les pieds larges, les jambes longues, mais de hauteur fort inégale; celles de devant sont beaucoup plus élevées que celles de derrière, qui sont fort courtes et semblent ramener à terre la croupe de l'animal : sur la tête, près des oreilles, il y a deux éminences semblables à deux petites cornes droites : au reste, il a la bouche comme un cerf, les dents petites et blanches, les yeux brillans, la queue courte et garnie de poils noirs à son extrémité. En

ajoutant à cette description d'Oppien celles d'Héliodore et de Strabon, l'on aura déja une idée assez juste de la girafe. Les ambassadeurs d'Éthiopie, dit Héliodore, amenèrent un animal de la grandeur d'un chameau, dont la peau étoit marquée de taches vives et de couleurs brillantes, et dont les parties postérieures du corps étoient beaucoup trop basses, ou les parties antérieures beaucoup trop élevées; le cou étoit menu, quoique partant d'un corps assez épais; la tête étoit semblable pour la forme à celle du chameau, et pour la grandeur n'étoit guère que du double de celle de l'autruche; les yeux paroissoient teints de différentes couleurs. La démarche de cet animal étoit différente de celle de tous les autres quadrupèdes, qui portent en marchant leurs pieds diagonalement, c'est-à-dire, le pied droit de devant avec le pied gauche de derrière; au lieu que la girafe marche l'amble naturellement en portant les deux pieds gauches ou les deux droits ensemble. C'est un animal si doux, qu'on peut le conduire par-tout où l'on veut, avec une petite corde passée autour de la tête. Il y a, dit Strabon, une grande bête en Éthiopie, qu'on

appelle *camelopardalis*, quoiqu'elle ne ressemble en rien à la panthère; car sa peau n'est pas marquée de même[5]: les taches de la panthère sont orbiculaires, et celles de cet animal sont longues, et à peu près semblables à celles d'un faon ou jeune cerf qui a encore la livrée. Il a les parties postérieures du corps beaucoup plus basses que les antérieures, en sorte que vers la croupe il n'est pas plus haut qu'un bœuf, et vers les épaules il a plus de hauteur que le chameau. A juger de sa légéreté par cette disproportion, il ne doit pas courir avec bien de la vîtesse. Au reste, c'est un animal doux qui ne fait aucun mal, et qui ne se nourrit que d'herbes et de feuilles.

Le premier des modernes qui ait ensuite donné une bonne description de la girafe, est Belon. « J'ai vu, dit-il, au château du Caire « l'animal qu'ils nomment vulgairement *zurnapa* : les Latins l'ont anciennement apelé *camelopardalis*, d'un nom composé « de *léopard* et *chameau*; car il est bigarré « des taches d'un léopard, et a le cou long « comme un chameau : c'est une bête moult « belle, de la plus douce nature qui soit, « quasi comme une brebis, et autant amiable

« que nulle autre bête sauvage. Elle a la tête
« presque semblable à celle d'un cerf, hor-
« mis la grandeur, mais portant de petites
« cornes mousses de six doigts de long, cou-
« vertes de poil; mais en tant où il y a dis-
« tinction de mâle à la femelle, celles des
« mâles sont plus longues : mais au demeu-
« rant, en tant le mâle que la femelle ont les
« oreilles grandes comme d'une vache, la
« langue d'un bœuf et noire, n'ayant point
« de dents dessus la mâchelière; le cou long,
« droit et grêle; les crins déliés et ronds; les
« jambes grêles, hautes, et si basses par der-
« rière, qu'elle semble être debout; ses pieds
« sont semblables à ceux d'un bœuf; sa queue
« lui va pendante jusque dessus les jarrets,
« ronde, ayant les poils plus gros trois fois
« que n'est celui d'un cheval; elle est fort
« grêle au travers du corps; son poil est blanc
« et roux. Sa manière de fuir est semblable à
« celle d'un chameau; quand elle court, les
« deux pieds de devant vont ensemble. Elle
« se couche le ventre contre terre, et a une
« dureté à la poitrine et aux cuisses comme
« un chameau. Elle ne sauroit paître en
« terre, étant debout, sans élargir grande-

« ment les jambes de devant, encore est-ce « avec grande difficulté ; par quoi il est aisé « à croire qu'elle ne vit aux champs, sinon « des branches des arbres, ayant le cou ainsi « long, tellement qu'elle pourroit arriver de « la tête à la hauteur d'une demi-pique. »

La description de Gillius me paroît encore mieux faite que celle de Belon. « J'ai vu, dit « Gillius (chap. IX), trois girafes au Caire ; « elles portent au-dessus du front deux cornes « de six pouces de longueur, et au milieu du « front un tubercule élevé d'environ deux « pouces, et qui ressemble à une troisième « corne. Cet animal a seize pieds de hauteur « lorsqu'il lève la tête ; le cou seul a sept « pieds, et il a vingt-deux pieds depuis l'ex- « trémité de la queue jusqu'au bout du nez. « Les jambes de devant et de derrière sont à « peu près d'égale hauteur ; mais les cuisses du « devant sont si longues en comparaison de « celles de derrière, que le dos de l'animal « paroît être incliné comme un toit. Tout le « corps est marqué de grandes taches fauves, « de figures à peu près quarrées....... Il a le « pied fourchu comme le bœuf, la lèvre su- « périeure plus avancée que l'inférieure, la

« queue menue avec du poil à l'extrémité ;
« il rumine comme le bœuf, et mange comme
« lui de l'herbe ; il a une crinière comme le
« cheval, depuis le sommet de la tête jusque
« sur le dos. Lorsqu'il marche, il semble qu'il
« boite non seulement des jambes, mais des
« flancs, à droite et à gauche alternative-
« ment ; et lorsqu'il veut paître ou boire à
« terre, il faut qu'il écarte prodigieusement
« les jambes de devant. »

Gesner cite Belon, pour avoir dit que les cornes tombent à la girafe comme au daim. J'avoue que je n'ai pu trouver ce fait dans Belon ; on voit qu'il dit seulement ici que les cornes de la girafe sont couvertes de poil ; et il ne parle de cet animal que dans un autre endroit, à l'occasion du daim *axis*, où il dit que « la girafe a le champ blanc, et les taches « phénicées, semées par-dessus, assez larges, « mais non pas rousses comme l'axis ». Cependant ce fait, que je n'ai trouvé nulle part, seroit un des plus importans pour décider de la nature de la girafe ; car si ses cornes tombent tous les ans, elle est du genre des cerfs ; et au contraire, si ses cornes sont permanentes, elle est de celui des bœufs ou des

chèvres : sans cette connoissance précise, on ne peut pas assurer, comme l'ont fait nos nomenclateurs, que la girafe soit du genre des cerfs ; et on ne sauroit assez s'étonner qu'Hasselquist, qui a donné nouvellement une très-longue mais très-sèche description de cet animal, n'en ait pas même indiqué la nature, et qu'après avoir entassé méthodiquement, c'est-à-dire, en écolier, cent petits caractères inutiles, il ne dise pas un mot de la substance des cornes, et nous laisse ignorer si elles sont solides ou creuses, si elles tombent ou non ; si ce sont, en un mot, des bois ou des cornes. Je rapporte ici cette description d'Hasselquist*, non pas pour l'utilité, mais

* « Cervus camelopardalis. Caput prominens ; « labium superius crassum, inferius tenue ; nares « oblongæ, amplæ ; pili rigidi, sparsi in utroque « labio anteriùs et ad latera. Supercilia rigida, dis- « tinctissima, serie unâ composita. Oculi ad latera « capitis, vertici quàm rostro, ut et fronti quàm « collo propiores. Dentes, lingua, cornua simpli- « cissima, cylindrica, brevissima, basi crassa, in « vertice capitis sita, pilosa, basi pilis longissimis « rigidis tecta, apice pilis longioribus erectis rigi- « dissimis, apicem longitudine superantibus, cincta. « Apex cornuum in medio horum pilorum obtusus

pour la singularité, et en même temps pour engager les voyageurs à se servir de leurs lumières, et à ne pas renoncer à leurs yeux pour prendre la lunette des autres; il est nécessaire de les prémunir contre l'usage de pareilles méthodes, avec lesquelles on se dispense de raisonner, et on se croit d'autant plus savant que l'on a moins d'esprit. En sommes-nous en effet plus avancés, après nous être ennuyés à lire cette énumération de petits caractères équivoques, inutiles? et les descriptions des anciens et des modernes

« nudus. Eminentia in fronte, infra cornua, inferiùs « oblonga humilior, superiùs elevatior subrotunda, « posticè parum depressa, inæqualis. Auricula ad « latera capitis infra cornua ponè illa posita. Collum « erectum, compressum, longissimum, versùs caput « angustissimum, inferiùs latiusculum. Crura cy- « lyndrica, anterioribus plus quàm dimidio longiori- « bus. Tuberculum crassum, durum in genuflexum. « Ungues bisulci, ungulati. Pili brevissimi universum « corpus, caput et pedes tegunt. Linea pilis rigidis « longioribus per dorsum à capite ad caudam extensa. « Cauda teres, lumborum dimidiâ longitudine, non « jubata. Color totius corporis, capitis ac pedum, « ex maculis fuscis et ferrugineis variegatus. Ma- « culæ palmari latitudine, figurâ irregulari, in vivo

que nous avons citées ci-dessus, ne donnent-elles pas de l'animal en question une image plus sensible et des idées plus nettes? C'est aux figures à suppléer à tous ces petits caractères, et le discours doit être réservé pour les grands : un seul coup d'œil sur une figure en apprendroit plus qu'une pareille description, qui devient d'autant moins claire qu'elle est plus minutieuse, sur-tout n'étant point accompagnée de la figure, qui seule peut soutenir l'idée principale de l'objet au milieu de tous ces traits variables et de toutes

« animali ex lucidiori et obscuriore variantes. Magnitudo cameli minoris; longitudo totius à labio « superiore ad finem dorsi, spith. 24. Longitudo « capitis spith. 4; colli spith. 9 ad 10; pedum « anter. spith. 11 ad 13, poster. spith. 7 ad 8. « Longit. cornuum vix spithamalis. Spatium inter « cornua spith. ½; longit. pilorum in dorso poll. 3; « latitud. capitis juxta tuberculum vel eminentiam « spith. ½, prope maxillam spith. 1, colli utrinque « prope caput spith. 1, in medio spith. 1½, ad « basin spith. 2 ad 3, latitud. Lat. abd. anterius « spith. 4. poster. spith. 6 ad 7. Crassities pellis ut « corii cervi vulgaris........ Descriptio antecedens « juxta pellem animalis factam; animal verò nondum « vidi. » (*Voyage d'Hasselquist*; Rostock, 1762.)

ces petites images qui servent plutôt à l'obscurcir qu'à le représenter.

On nous a envoyé cette année (1764) à l'académie des sciences, un dessin et une notice de la girafe, par laquelle on assure que cet animal, que l'on croyoit particulier à l'Éthiopie, se trouve aussi dans les terres voisines du cap de Bonne-Espérance. Nous eussions bien desiré que le dessin eût été un peu mieux tracé; mais ce n'est qu'un croquis informe et dont on ne peut faire aucun usage. A l'égard de la notice, comme elle contient une espèce de description, nous avons cru devoir la copier ici. « Dans un voyage que « l'on fit, en 1762, à deux cents lieues dans « les terres au nord du cap de Bonne-Espé- « rance, on trouva le *cameloparдalis*, dont « le dessin est ci-joint; il a le corps ressem- « blant à un bœuf, et la tête et le cou res- « semblent au cheval. Tous ceux qu'on a « rencontrés sont blancs avec des taches « brunes. Il a deux cornes d'un pied de long « sur la tête, et a les pattes fendues. Les deux « qu'on a tués, et dont la peau a été envoyée « en Europe, ont été mesurés comme il suit: « la longueur de la tête, un pied huit pouces;

« la hauteur depuis l'extrémité du pied de « devant jusqu'au garrot, dix pieds, et de- « puis le garrot jusqu'au-dessus de la tête, « sept pieds; en tout, dix-sept pieds de hau- « teur : la longueur depuis le garrot jusqu'aux « reins est de cinq pieds six pouces; celle « depuis les reins jusqu'à la queue, d'un pied « six pouces : ainsi la longueur du corps « entier est de sept pieds, la hauteur depuis « les pieds de derrière jusqu'aux reins est de « huit pieds cinq pouces. Il ne paroît pas « que cet animal puisse être de quelque ser- « vice, vu la disproportion de sa hauteur et « de sa longueur. Il se nourrit de feuilles des « plus hauts arbres; et quand il veut boire « ou prendre quelque chose à terre, il faut « qu'il se mette à genou. »

En recherchant dans les voyageurs ce qu'ils ont dit de la girafe, je les ai trouvés assez d'accord entre eux : ils conviennent tous qu'elle peut atteindre avec sa tête à seize ou dix-sept pieds * de hauteur, étant dans sa

* Prosper Alpin est le seul qui semble donner une autre idée de la grandeur de cet animal, en le comparant à un petit cheval. *Anno* 1581, *Alexandriæ vidimus camelopardalem quem Arabes*

situation naturelle, c'est-à-dire, posée sur ses quatre pieds, et que les jambes du devant sont une fois plus hautes que celles de derrière; en sorte que, quand elle est assise sur sa croupe, il semble qu'elle soit entièrement debout. Ils conviennent aussi qu'à cause de cette disproportion, elle ne peut pas courir vîte; qu'elle est d'un naturel très-doux, et que par cette qualité, aussi-bien que par toutes les autres habitudes physiques, et même par la forme du corps, elle approche plus de la figure et de la nature du chameau que de celle d'aucun autre animal; qu'elle est du nombre des ruminans, et qu'elle manque, comme eux, de dents incisives à la mâchoire supérieure; et l'on voit, par le témoignage de quelques uns, qu'elle se trouve dans les parties méridionales de l'Afrique, aussi-bien que dans celles de l'Asie.

zurnap et nostri giraffam appellant; hæc equum parvum elegantissimumque repræsentare videtur. (Pag. 236.) Il y a toute apparence que cette girafe vue par Prosper Alpin étoit fort jeune, et n'avoit pas encore acquis, à beaucoup près, tout son accroissement. Il en est de même de celle dont Hasselquist a décrit la peau, et qu'il compare, pour la grandeur, à un petit chameau.

Il est bien clair, par tout ce que nous venons d'exposer, que la girafe est d'une espèce unique et très-différente de toute autre : mais si on vouloit la rapprocher de quelque autre animal, ce seroit plutôt du chameau que du cerf ou du bœuf. Il est vrai qu'elle a deux petites cornes, et que le chameau n'en a point; mais elle a tant d'autres ressemblances avec cet animal, que je ne suis pas surpris que quelques voyageurs lui aient donné le nom de *chameau des Indes*. D'ailleurs l'on ignore de quelle substance sont les cornes de la girafe, et par conséquent si par cette partie elle approche plus des cerfs que des bœufs; et peut-être ne sont-elles ni du bois comme celles des cerfs, ni des cornes creuses comme celles des bœufs ou des chèvres. Qui sait si elles ne sont pas composées de poils réunis, comme celles des rhinocéros, ou si elles ne sont pas d'une substance et d'une texture particulière? Il m'a paru que ce qui avoit induit les nomenclateurs à mettre la girafe dans le genre des cerfs, c'est 1°. le prétendu passage de Belon, cité par Gesner, qui seroit en effet décisif, s'il étoit réel. 2°. Il me semble que l'on a mal interprété les auteurs ou mal

entendu les voyageurs lorsqu'ils ont parlé du poil de ces cornes ; l'on a cru qu'ils avoient voulu dire que les cornes de la girafe étoient velues comme le refait des cerfs, et de là on a conclu qu'elles étoient de même nature : mais l'on voit au contraire, par les notes citées ci-dessus, que ces cornes de la girafe sont seulement environnées et surmontées de grands poils rudes, et non pas revêtues d'un duvet ou d'un velours, comme le refait du cerf ; et c'est ce qui pourroit porter à croire qu'elles sont composées de poils réunis, à peu près comme celles du rhinocéros ; leur extrémité, qui est mousse, favorise encore cette idée : et si l'on fait attention que dans tous les animaux qui portent des bois au lieu de cornes, tels que les élans, les rennes, les cerfs, les daims et les chevreuils, ces bois sont toujours divisés en branches ou andouillers, et qu'au contraire les cornes de la girafe sont simples et n'ont qu'une seule tige, on se persuadera aisément qu'elles ne sont pas de même nature, sans quoi l'analogie seroit ici entièrement violée. Le tubercule au milieu de la tête, qui, selon les voyageurs, paroît faire une troisième corne, vient encore à

l'appui de cette opinion; les deux autres, qui ne sont pas pointues, mais mousses à leur extrémité, ne sont peut-être que des tubercules semblables au premier, et seulement plus élevés. Les femelles, disent tous les voyageurs, ont des cornes comme les mâles, mais un peu plus petites. Si la girafe étoit en effet du genre des cerfs, l'analogie se démentiroit encore ici : car de tous les animaux de ce genre, il n'y a que la femelle du renne qui ait un bois ; toutes les autres femelles en sont dénuées, et nous en avons donné la raison. D'autre côté, comme la girafe, à cause de l'excessive hauteur de ses jambes, ne peut paître l'herbe qu'avec peine et difficulté, qu'elle se nourrit principalement et presque uniquement de feuilles et de boutons d'arbres, l'on doit présumer que les cornes, qui sont le résidu le plus apparent du superflu de la nourriture organique, tiennent de la nature de cette nourriture, et sont par conséquent d'une substance analogue au bois, et semblable à celle du bois de cerf. Le temps confirmera l'une ou l'autre de ces conjectures. Un mot de plus dans la description d'Hasselquist, si minutieuse d'ailleurs, auroit fixé

ces doutes et déterminé nettement le genre de cet animal. Mais des écoliers, qui n'ont que la gamme de leur maître dans la tête, ou plutôt dans leur poche, ne peuvent manquer de faire des fautes, des bévues, des omissions essentielles, parce qu'ils renoncent à l'esprit qui doit guider tout observateur, et qu'ils ne voient que par une méthode arbitraire et fautive, qui ne sert qu'à les empêcher de réfléchir sur la nature et les rapports des objets qu'ils rencontrent, et desquels ils ne font que calquer la description sur un mauvais modèle. Comme dans le réel tout est différent l'un de l'autre, tout doit aussi être traité différemment; un seul grand caractère bien saisi décide quelquefois, et souvent fait plus pour la connoissance de la chose que mille autres petits indices : dès qu'ils sont en grand nombre, ils deviennent nécessairement équivoques et communs, et dès lors ils sont au moins superflus, s'ils ne sont pas nuisibles à la connoissance réelle de la Nature, qui se joue des formules, échappe à toute méthode, et ne peut être apperçue que par la vue immédiate de l'esprit, ni jamais saisie que par le coup d'œil du génie.

LE LAMA[1],

ET

LE PACO[2].

Il y a exemple dans toutes les langues, qu'on donne quelquefois au même animal deux noms différens, dont l'un se rapporte

[1] *Lama, lhama, glama,* nom que les Espagnols ont donné à cet animal du nouveau monde, et que nous avons adopté. Ils l'appellent aussi au Pérou *huanacus, guanaco, cornera de tierra* (mouton de terre); *guanapo,* selon le Gentil (tome I, page 94); *wianaque,* selon Wood (*Voyage de Dampier,* tome V, page 181). Autrefois il s'appeloit au Mexique, *pelon ichiatl oquitli;* et au Chili, *hueque Chillehueque,* c'est-à-dire, *hueque du Chili;* car les premiers voyageurs de l'Amérique écrivoient *Chillé* pour *Chili.* Les Anglois ont désigné le lama par la dénomination de *Peruich cattle,* c'est-à-dire, *bétail du Pérou.* Matthiole lui a donné le nom composé d'*elaphocamelus,* chameau-cerf.

[2] *Paco, pacos,* nom de cet animal dans son pays

à son état de liberté, et l'autre à celui de domesticité. Le sanglier et le cochon ne font qu'un animal; et ces deux noms ne sont pas relatifs à la différence de la nature, mais à celle de la condition de cette espèce, dont une partie est sous l'empire de l'homme, et l'autre indépendante. Il en est de même des lamas et des pacos, qui étoient les seuls animaux domestiques des anciens Américains. Ces noms sont ceux de leur état de domesticité : le lama sauvage s'appelle *huanacus* ou *guanaco*, et le paco sauvage *vicunna* ou *vigogne*. J'ai cru cette remarque nécessaire pour éviter la confusion des noms. Ces animaux ne se trouvent pas dans l'ancien continent, mais appartiennent uniquement au nouveau; ils affectent même de certaines terres, hors de l'étendue desquelles on ne les trouve plus : ils paroissent attachés à la chaîne des montagnes qui s'étendent depuis la nouvelle Espagne jusqu'aux terres Magellaniques; ils habitent les régions les plus élevées du globe terrestre, et semblent avoir besoin pour

natal au Pérou, et que nous avons adopté. On l'appelle aussi *vigogne*, mot dérivé de *vicunna*, autre nom de cet animal dans le même pays.

vivre de respirer un air plus vif et plus léger que celui de nos plus hautes montagnes.

Il est assez singulier que, quoique le lama et le paco soient domestiques au Pérou, au Mexique, au Chili, comme les chevaux le sont en Europe ou les chameaux en Arabie, nous les connoissions à peine, et que depuis plus de deux siècles que les Espagnols règnent dans ces vastes contrées, aucun de leurs auteurs ne nous ait donné l'histoire détaillée et la description exacte de ces animaux dont on se sert tous les jours : ils prétendent, à la vérité, qu'on ne peut les transporter en Europe, ni même les descendre de leurs hauteurs sans les perdre, ou du moins sans risquer de les voir périr au bout d'un petit temps ; mais à Quito, à Lima, et dans beaucoup d'autres villes où il y a des gens lettrés, on auroit pu les dessiner, décrire et disséquer. Herrera dit peu de chose de ces animaux ; Garcilasso n'en parle que d'après les autres ; Acosta et Grégoire de Bolivar sont ceux qui ont rassemblé le plus de faits sur l'utilité et les services qu'on tire des lamas et sur leur naturel : mais on ignore encore comment ils sont conformés intérieu-

rement, combien de temps ils portent leurs petits; l'on ignore si ces deux espèces sont absolument séparées l'une de l'autre, si elles ne peuvent se mêler, s'il n'y a point entre elles de races intermédiaires, et beaucoup d'autres faits qui seroient nécessaires pour rendre leur histoire complète.

Quoiqu'on prétende qu'ils périssent lorsqu'on les éloigne de leur pays natal, il est pourtant certain que dans les premiers temps après la conquête du Pérou, et même encore long-temps après, l'on a transporté quelques lamas en Europe. L'animal dont Gesner parle sous le nom d'*allocamelus*, et dont il donne la figure, est un lama qui fut amené vivant du Pérou en Hollande en 1558 : c'est le même dont Matthiole fait mention sous le nom d'*elaphocamelus*, et la description qu'il en donne est faite avec soin. On a transporté plus d'une fois des vigognes, et peut-être aussi des lamas, en Espagne, pour tâcher de les y naturaliser : on devroit donc être mieux instruit qu'on ne l'est sur la nature de ces animaux, qui pourroient nous devenir utiles; car il est probable qu'ils réussiroient aussi-bien sur nos Pyrénées et sur nos Alpes que sur les Cordillières.

Le Pérou, selon Grégoire de Bolivar, est le pays natal, la vraie patrie des lamas. On les conduit, à la vérité, dans d'autres provinces, comme à la nouvelle Espagne, mais c'est plutôt pour la curiosité que pour l'utilité; au lieu que dans toute l'étendue du Pérou, depuis Potosi jusqu'à Caracas, ces animaux sont en très-grand nombre. Ils sont aussi de la plus grande nécessité; ils font seuls toute la richesse des Indiens, et contribuent beaucoup à celle des Espagnols. Leur chair est bonne à manger, leur poil est une laine fine d'un excellent usage, et pendant toute leur vie ils servent constamment à transporter toutes les denrées du pays; leur charge ordinaire est de cent cinquante livres, et les plus forts en portent jusqu'à deux cent cinquante; ils font des voyages assez longs dans des pays impraticables pour tous les autres animaux; ils marchent assez lentement, et ne font que quatre ou cinq lieues par jour; leur démarche est grave et ferme, leur pas assuré; ils descendent des ravines précipitées, et surmontent des rochers escarpés, où les hommes même ne peuvent les accompagner: ordinai-

rement ils marchent quatre ou cinq jours de suite, après quoi ils veulent du repos, et prennent d'eux-mêmes un séjour de vingt-quatre ou trente heures avant de se remettre en marche. On les occupe beaucoup au transport des riches matières que l'on tire des mines du Potosi : Bolivar dit que de son temps on employoit à ce travail trois cent mille de ces animaux.

Leur accroissement est assez prompt, et leur vie n'est pas bien longue; ils sont en état de produire à trois ans, en pleine vigueur jusqu'à douze, et ils commencent ensuite à dépérir, en sorte qu'à quinze ils sont entièrement usés. Leur naturel paroît être modelé sur celui des Américains; ils sont doux et flegmatiques, et font tout avec poids et mesure. Lorsqu'ils voyagent et qu'ils veulent s'arrêter pour quelques instans, ils plient les genoux avec la plus grande précaution, et baissent le corps en proportion, afin d'empêcher leur charge de tomber ou de se déranger; et dès qu'ils entendent le coup de sifflet de leur conducteur, ils se relèvent avec les mêmes précautions et se remettent en marche. Ils broutent chemin

faisant et par-tout où ils trouvent de l'herbe; mais jamais ils ne mangent la nuit, quand même ils auroient jeûné pendant le jour; ils emploient ce temps à ruminer. Ils dorment appuyés sur la poitrine, les pieds repliés sous le ventre, et ruminent aussi dans cette situation. Lorsqu'on les excède de travail et qu'ils succombent une fois sous le faix, il n'y a nul moyen de les faire relever, on les frappe inutilement : la dernière ressource pour les aiguillonner est de leur serrer les testicules, et souvent cela est inutile; ils s'obstinent à demeurer au lieu même où ils sont tombés; et si l'on continue de les maltraiter, ils se désespèrent et se tuent, en battant la terre à droite et à gauche avec leur tête. Ils ne se défendent ni des pieds ni des dents, et n'ont, pour ainsi dire, d'autres armes que celles de l'indignation; ils crachent à la face de ceux qui les insultent, et l'on prétend que cette salive qu'ils lancent dans la colère est âcre et mordicante au point de faire lever des ampoules sur la peau.

Le lama est haut d'environ quatre pieds, et son corps, y compris le cou et la tête, en

a cinq ou six de longueur : le cou seul a près de trois pieds de long. Cet animal a la tête bien faite, les yeux grands, le museau un peu alongé, les lèvres épaisses, la supérieure fendue et l'inférieure un peu pendante; il manque de dents incisives et canines à la mâchoire supérieure. Les oreilles sont longues de quatre pouces; il les porte en avant, les dresse et les remue avec facilité. La queue n'a guère que huit pouces de long; elle est droite, menue et un peu relevée. Les pieds sont fourchus comme ceux du bœuf; mais ils sont surmontés d'un éperon en arrière, qui aide à l'animal à se retenir et à s'accrocher dans les pas difficiles. Il est couvert d'une laine courte sur le dos, la croupe et la queue, mais fort longue sur les flancs et sous le ventre. Du reste, les lamas varient par les couleurs; il y en a de blancs, de noirs et de mêlés. Leur fiente ressemble à celle des chèvres. Le mâle a le membre génital menu et recourbé, en sorte qu'il pisse en arrière. C'est un animal très-lascif, et qui cependant a beaucoup de peine à s'accoupler. La femelle a l'orifice des parties de la génération très-petit; elle se prosterne

pour attendre le mâle, et l'invite par ses soupirs : mais il se passe toujours plusieurs heures et quelquefois un jour entier avant qu'ils puissent jouir l'un de l'autre, et tout ce temps se passe à gémir, à gronder, et surtout à se conspuer; et comme ces longs préludes les fatiguent plus que la chose même, on leur prête la main pour abréger, et on les aide à s'arranger. Ils ne produisent ordinairement qu'un petit et très-rarement deux. La mère n'a aussi que deux mamelles, et le petit la suit au moment qu'il est né. La chair des jeunes est très-bonne à manger, celle des vieux est sèche et trop dure; en général, celle des lamas domestiques est bien meilleure que celle des sauvages, et leur laine est aussi beaucoup plus douce. Leur peau est assez ferme; les Indiens en faisoient leur chaussure, et les Espagnols l'emploient pour faire des harnois. Ces animaux si utiles et même si nécessaires dans le pays qu'ils habitent, ne coûtent ni entretien ni nourriture : comme ils ont le pied fourchu, il n'est pas nécessaire de les ferrer; la laine épaisse dont ils sont couverts dispense de les bâter : ils n'ont besoin ni de grain, ni

d'avoine, ni de foin; l'herbe verte qu'ils broutent eux-mêmes leur suffit, et ils n'en prennent qu'en petite quantité : ils sont encore plus sobres sur la boisson; ils s'abreuvent de leur salive, qui, dans cet animal, est plus abondante que dans aucun autre.

Le huanacus ou lama dans l'état de nature est plus fort, plus vif et plus léger que le lama domestique; il court comme un cerf, et grimpe comme le chamois sur les rochers les plus escarpés : sa laine est moins longue et toute de couleur fauve. Quoiqu'en pleine liberté, ces animaux se rassemblent en troupes, et sont quelquefois deux ou trois cents ensemble : lorsqu'ils apperçoivent quelqu'un, ils regardent avec étonnement sans marquer d'abord ni crainte ni plaisir; ensuite ils soufflent des narines, et hennissent à peu près comme les chevaux, et enfin ils prennent la fuite tous ensemble vers le sommet des montagnes. Ils cherchent de préférence le côté du nord et la région froide; ils grimpent et séjournent souvent au-dessus de la ligne de neige : voyageant dans les glaces, et couverts de frimas, ils se portent mieux que dans la région tempérée; autant ils sont

nombreux et vigoureux dans les *Sierras*, qui sont les parties élevées des Cordillières, autant ils sont rares et chétifs dans les *Lanos* qui sont au-dessous. On chasse ces lamas sauvages pour en avoir la toison : les chiens ont beaucoup de peine à les suivre ; et si on leur donne le temps de gagner leurs rochers, le chasseur et les chiens sont contraints de les abandonner. Ils paroissent craindre la pesanteur de l'air autant que la chaleur ; on ne les trouve jamais dans les terres basses ; et comme la chaîne des Cordillières, qui est élevée de plus de trois mille toises au-dessus du niveau de la mer au Pérou, se soutient à peu près à cette même élévation au Chili et jusqu'aux terres Magellaniques, on y trouve des huanacus ou lamas sauvages en grand nombre, au lieu que du côté de la nouvelle Espagne, où cette chaîne de montagnes se rabaisse considérablement, on n'en trouve plus, et l'on n'y voit que les lamas domestiques que l'on prend la peine d'y conduire.

Les pacos ou vigognes sont aux lamas une espèce succursale, à peu près comme l'âne l'est au cheval : ils sont plus petits et moins propres au service, mais plus utiles par leur

dépouille; la longue et fine laine dont ils sont couverts est une marchandise de luxe aussi chère, aussi précieuse que la soie. Les pacos, que l'on appelle aussi *alpaques*, et qui sont les vigognes domestiques, sont souvent toutes noires, et quelquefois d'un brun mêlé de fauve. Les vigognes ou pacos sauvages sont de couleur de rose sèche; et cette couleur naturelle est si fixe, qu'elle ne s'altère point sous la main de l'ouvrier : on fait de très-beaux gants, de très-bons bas, avec cette laine de vigogne; l'on en fait d'excellentes couvertures et des tapis d'un très-grand prix. Cette denrée seule forme une branche dans le commerce des Indes espagnoles; le castor du Canada, la brebis de Calmouquie, la chèvre de Syrie, ne fournissent pas un plus beau poil : celui de la vigogne est aussi cher que la soie. Cet animal a beaucoup de choses communes avec le lama : il est du même pays, et comme lui il en est exclusivement, car on ne le trouve nulle part ailleurs que sur les Cordillières; il a aussi le même naturel et à peu près les mêmes mœurs, le même tempérament. Cependant, comme sa laine est beaucoup plus longue et

plus touffue que celle du lama, il paroît craindre encore moins le froid; il se tient plus volontiers dans la neige, sur les glaces et dans les contrées les plus froides : on le trouve en grande quantité dans les terres Magellaniques.

Les vigognes ressemblent aussi par la figure aux lamas; mais elles sont plus petites, leurs jambes sont plus courtes, et leur mufle plus ramassé : elles ont la laine de couleur de rose sèche un peu claire; elles n'ont point de cornes. Elles habitent et paissent dans les endroits les plus élevés des montagnes; la neige et la glace semblent plutôt les récréer que les incommoder. Elles vont en troupes et courent très-légèrement : elles sont timides; et dès qu'elles apperçoivent quelqu'un, elles s'enfuient en chassant leurs petits devant elles. Les anciens rois du Pérou en avoient rigoureusement défendu la chasse, parce qu'elles ne multiplient pas beaucoup; et aujourd'hui il y en a infiniment moins que dans le temps de l'arrivée des Espagnols. La chair de ces animaux n'est pas si bonne que celle des huanacus; on ne les recherche que pour leur toison et pour

les bézoards qu'ils produisent. La manière dont on les prend prouve leur extrême timidité, ou, si l'on veut, leur imbécillité. Plusieurs hommes s'assemblent pour les faire fuir et les engager dans quelques passages étroits où l'on a tendu des cordes à trois ou quatre pieds de haut, le long desquelles on laisse pendre des morceaux de linge ou de drap; les vigognes qui arrivent à ces passages, sont tellement intimidées par le mouvement de ces lambeaux agités par le vent, qu'elles n'osent passer au-delà, et qu'elles s'attroupent et demeurent en foule, en sorte qu'il est facile de les tuer en grand nombre : mais s'il se trouve dans la troupe quelques huanacus, comme ils sont plus hauts de corps et moins timides que les vigognes, ils sautent pardessus les cordes; et dès qu'ils ont donné l'exemple, les vigognes sautent de même et échappent aux chasseurs.

A l'égard des vigognes domestiques ou pacos, on s'en sert comme des lamas pour porter des fardeaux : mais, indépendamment de ce qu'étant plus petits ou plus foibles ils portent beaucoup moins, ils sont encore plus sujets à des caprices d'obstination; lors-

qu'une fois ils se couchent avec leur charge, ils se laisseroient plutôt hacher que de se relever. Les Indiens n'ont jamais fait usage du lait de ces animaux, parce qu'ils n'en ont qu'autant qu'il en faut pour nourrir leurs petits. Le grand profit que l'on tire de leur laine avoit engagé les Espagnols à tâcher de les naturaliser en Europe : ils en ont transporté en Espagne pour les faire peupler; mais le climat se trouva si peu convenable, qu'ils y périrent tous. Cependant, comme je l'ai déja dit, je suis persuadé que ces animaux, plus précieux encore que les lamas, pourroient réussir dans nos montagnes, et sur-tout dans les Pyrénées : ceux qui les ont transportés en Espagne, n'ont pas fait attention qu'au Pérou même elles ne subsistent que dans la région froide, c'est-à-dire, dans la partie la plus élevée des montagnes; ils n'ont pas fait attention qu'on ne les trouve jamais dans les terres basses, et qu'elles meurent dans les pays chauds; qu'au contraire elles sont encore aujourd'hui très-nombreuses dans les terres voisines du détroit de Magellan, où le froid est beaucoup plus grand que dans notre Europe méridio-

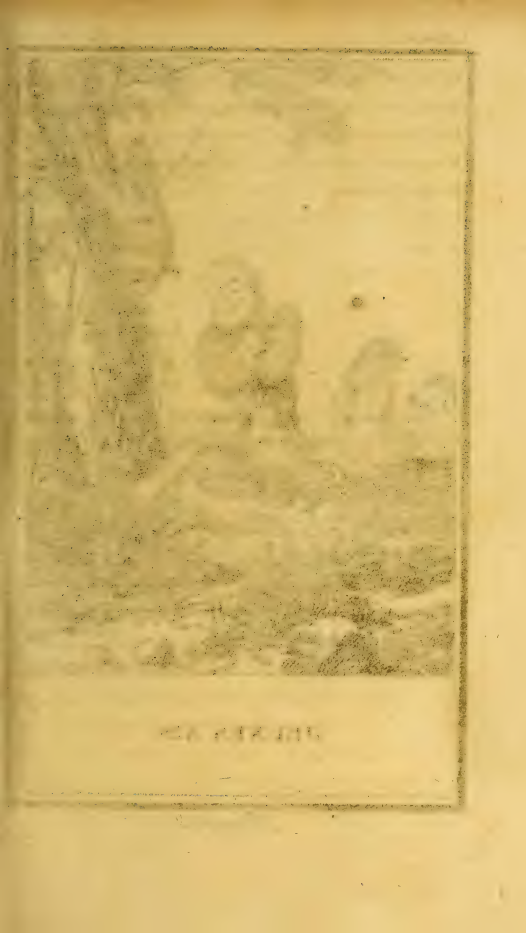
nale, et que par conséquent il falloit, pour les conserver, les débarquer, non pas en Espagne, mais en Écosse, ou même en Norvége, et plus sûrement encore au pied des Pyrénées, des Alpes, etc. où elles eussent pu grimper et atteindre la région qui leur convient. Je n'insiste sur cela que parce que j'imagine que ces animaux seroient une excellente acquisition pour l'Europe, et produiroient plus de biens réels que tout le métal * du nouveau monde, qui n'a servi qu'à nous charger d'un poids inutile, puisqu'on avoit auparavant pour un gros d'or ou d'argent ce qui nous coûte une once de ces mêmes métaux.

Les animaux qui se nourrissent d'herbes et qui habitent les hautes montagnes de l'Asie, et même de l'Afrique, donnent les bézoards que l'on appelle *orientaux*, dont les vertus sont le plus exaltées; ceux des montagnes

* Quel bien ont produit en effet ces riches mines du Pérou? il a péri des millions d'hommes dans les entrailles de la terre pour les exploiter; et leur sang et leurs travaux n'ont servi qu'à nous charger d'un poids incommode.

de l'Europe, où la qualité des plantes et des herbes est plus tempérée, ne produisent que des pelotes sans vertu, qu'on appelle *égagropiles ;* et dans l'Amérique méridionale, tous les animaux qui fréquentent les montagnes sous la zone torride, donnent d'autres bézoards que l'on appelle *occidentaux,* qui sont encore plus solides et peut-être aussi qualifiés que les *orientaux.* La vigogne sur-tout en fournit en grand nombre, le huanacus en donne aussi, et l'on en tire des cerfs et des chevreuils dans les montagnes de la nouvelle Espagne. Les lamas et les pacos ne donnent de beaux bézoards qu'autant qu'ils sont huanacus et vigognes, c'est-à-dire, dans leur état de liberté; ceux qu'ils produisent dans leur condition de servitude, sont petits, noirs et sans vertu : les meilleurs sont ceux qui ont une couleur de verd obscur, et ils viennent ordinairement des vigognes, sur-tout de celles qui habitent les parties les plus élevées de la montagne, et qui paissent habituellement dans les neiges ; de ces vigognes montagnardes, les femelles comme les mâles produisent des bézoards, et ces bézoards du Pérou tiennent

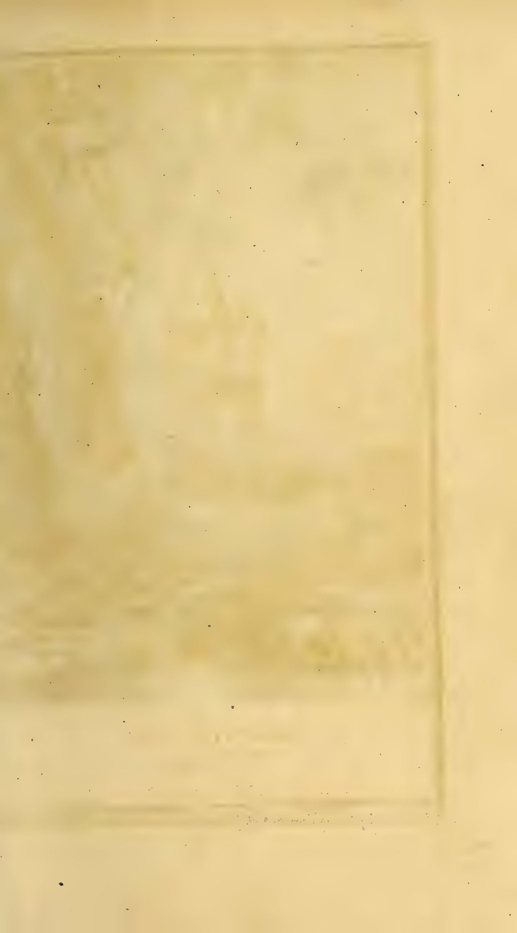
le premier rang après les bézoards orientaux, et sont beaucoup plus estimés que les bézoards de la nouvelle Espagne, qui viennent des cerfs, et sont les moins efficaces de tous.





JEUNES AIS

L. Pauquet S.





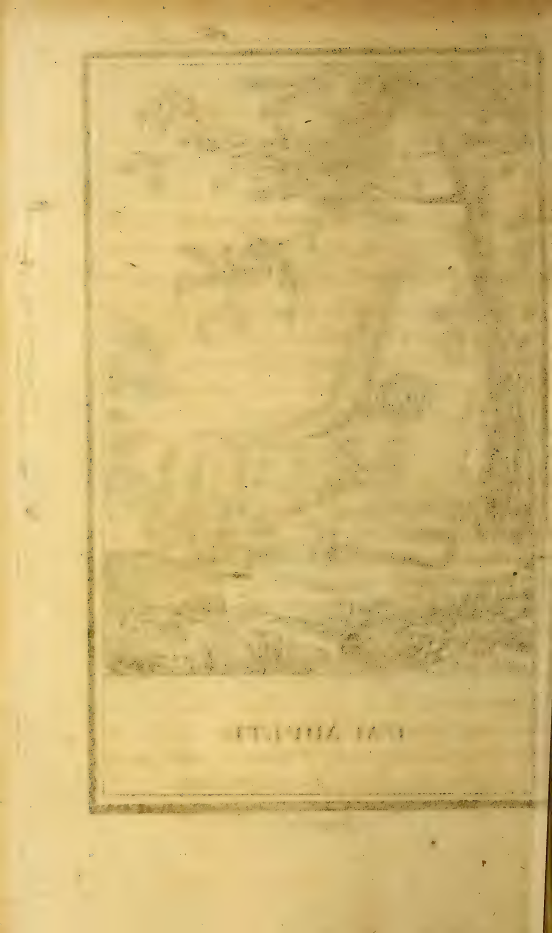
L'UNAU.

J. Dauquet S.



L'AI ADULTE

J. Pouquet S.



L'UNAU[1] ET L'AÏ[2].

L'ON a donné à ces deux animaux l'épithète de *paresseux*, à cause de la lenteur de leurs mouvemens et de la difficulté qu'ils

[1] Nom de cet animal au Maragnon, et que nous avons adopté. Le P. d'Abbeville distingue deux espèces d'unaux : le plus grand, qui est celui dont il est ici question, qu'il appelle *unau ouassou*; et le plus petit, qu'il nommé simplement *unau*, qui est le même animal que l'*aï*. « Il y en a de deux sortes, « dit-il : aucuns sont grands environ comme les « lièvres, les autres sont deux fois presque plus « grands ». (*Mission au Maragnon*, page 252.) On a donné quelquefois à l'unau le nom de *lèche-patte* : mais ce nom, qui sembleroit avoir été pris de l'habitude de cet animal, n'est pas fondé; car il ne lèche pas ses pieds, ni même aucune autre partie de son corps.

[2] Nom de cet animal au Bresil, et que nous avons adopté. Ce nom vient du son plaintif *a, i*, qu'il répète souvent. *Ouaikaré* à la Guiane, selon Barrère; *hay*, selon de Léry; *hau* ou *hauthi*, selon Thevet; *perillo ligero*, selon Oviedo; *unau*, selon le P. d'Abbeville; *haut*, selon Nieremberg.

6

ont à marcher : mais nous avons cru devoir leur conserver les noms qu'ils portent dans leur pays natal, d'abord pour ne les pas confondre avec d'autres animaux presque aussi paresseux qu'eux, et encore pour les distinguer nettement l'un de l'autre; car, quoiqu'ils se ressemblent à plusieurs égards, ils diffèrent néanmoins, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, par des caractères si marqués, qu'il n'est plus possible, lorsqu'on les a examinés, de les prendre l'un pour l'autre, ni même de douter qu'ils ne soient de deux espèces très-éloignées. L'unau n'a point de queue, et n'a que deux ongles aux pieds de devant; l'aï porte une queue courte, et trois ongles à tous les pieds. L'unau a le museau plus long, le front plus élevé, les oreilles plus apparentes que l'aï; il a aussi le poil tout différent : à l'intérieur, ses viscères sont autrement situés et conformés différemment dans quelques unes de leurs parties. Mais le caractère le plus distinctif et en même temps le plus singulier, c'est que l'unau a quarante-six côtes, tandis que l'aï n'en a que vingt-huit : cela seul suppose deux espèces très-éloignées l'une de l'autre; et ce nombre

de quarante-six côtes dans un animal dont le corps est si court, est une espèce d'excès ou d'erreur de la Nature ; car de tous les animaux, même des plus grands, et de ceux dont le corps est le plus long relativement à leur grosseur, aucun n'a tant de chevrons à sa charpente. L'éléphant n'a que quarante côtes, le cheval trente-six, le blaireau trente, le chien vingt-six, l'homme vingt-quatre, etc. Cette différence dans la construction de l'unau et de l'aï suppose plus de distance entre ces deux espèces qu'il n'y en a entre celles du chien et du chat, qui ont le même nombre de côtes : car les différences extérieures ne sont rien en comparaison des différences intérieures ; celles-ci sont, pour ainsi dire, les causes des autres, qui n'en sont que les effets. L'intérieur, dans les êtres vivans, est le fond du dessein de la Nature ; c'est la forme constituante, c'est la vraie figure : l'extérieur n'en est que la surface ou même la draperie ; car combien n'avons-nous pas vu, dans l'examen comparé que nous avons fait des animaux, que cet extérieur, souvent très-différent, recouvre un intérieur parfaitement semblable ; et qu'au contraire la moindre dif-

férence intérieure en produit de très-grandes à l'extérieur, et change même les habitudes naturelles, les facultés, les attributs de l'animal? combien n'y en a-t-il pas qui sont armés, couverts, ornés de parties excédantes, et qui cependant, pour l'organisation intérieure, ressemblent en entier à d'autres qui en sont dénués? Mais ce n'est point ici le lieu de nous étendre sur ce sujet, qui, pour être bien traité, suppose non seulement une comparaison réfléchie, mais un développement suivi de toutes les parties des êtres organisés. Nous dirons seulement, pour revenir à nos deux animaux, qu'autant la Nature nous a paru vive, agissante, exaltée dans les singes, autant elle est lente, contrainte et resserrée dans ces paresseux; et c'est moins paresse que misère, c'est défaut, c'est dénuement, c'est vice dans la conformation : point de dents incisives ni canines; les yeux obscurs et couverts; la mâchoire aussi lourde qu'épaisse; le poil plat et semblable à de l'herbe séchée; les cuisses mal emboîtées et presque hors des hanches; les jambes trop courtes, mal tournées, et encore plus mal terminées; point d'assiette de pied, point de pouces, point de

doigts séparément mobiles; mais deux ou trois ongles excessivement longs, recourbés en dessous, qui ne peuvent se mouvoir qu'ensemble, et nuisent plus à marcher qu'ils ne servent à grimper : la lenteur, la stupidité, l'abandon de son être, et même la douleur habituelle, résultant de cette conformation bizarre et négligée; point d'armes pour attaquer ou se défendre; nul moyen de sécurité, pas même en grattant la terre; nulle ressource de salut dans la fuite : confinés, je ne dis pas au pays, mais à la motte de terre, à l'arbre sous lequel ils sont nés; prisonniers au milieu de l'espace; ne pouvant parcourir qu'une toise en une heure*; grimpant avec peine, se traînant avec douleur; une voix plaintive et par accens entrecoupés, qu'ils n'osent élever que la nuit; tout annonce leur misère, tout nous rappelle ces monstres par

* *Tam lentus est illius gressus et membrorum motus, ut quindecim ipsis diebus ad lapidis ictum continuo tractu vix prodeat.* (Pison, *Hist. Bras.* page 322.) Cette assertion de Pison, empruntée de Maffée et de Herrera, est très-exagérée.

« Il n'y a point d'animal plus paresseux que « celui-ci; il ne faut point de levriers pour le prendre

défaut, ces ébauches imparfaites mille fois projetées, exécutées par la Nature, qui, ayant à peine la faculté d'exister, n'ont dû subsister qu'un temps, et ont été depuis effacées de la liste des êtres : et en effet, si les terres qu'habitent et l'unau et l'aï n'étoient pas des déserts, si les hommes et les animaux puissans s'y fussent anciennement multipliés, ces espèces ne seroient pas parvenues jusqu'à nous; elles eussent été détruites par les autres, comme elles le seront un jour. Nous avons dit qu'il semble que tout ce qui peut être, est; ceci paroît en être un indice frappant : ces paresseux sont le dernier terme de l'existence dans l'ordre des animaux qui ont de la chair et du sang; une défectuosité de plus les auroit empêchés de subsister. Regarder ces ébauches comme des êtres aussi

« à la course, une tortue suffiroit. » (Desmarchais, tome III, page 301.) Ceci est encore exagéré.

« On lui donne l'épithète de *coureur*, parce qu'il « lui faut une grande journée pour faire un quart « de lieue. » (*Histoire de l'Orénoque*, par Gumilla, tome II, page 13.) Cet auteur est le seul qui, sur le fait de la lenteur de ces animaux, me paroisse avoir approché de la vérité.

absolus que les autres, admettre des causes finales pour de telles disparates, et trouver que la Nature y brille autant que dans ses beaux ouvrages, c'est ne la voir que par un tube étroit, et prendre pour son but les fins de notre esprit.

Pourquoi n'y auroit-il pas des espèces d'animaux créées pour la misère, puisque, dans l'espèce humaine, le plus grand nombre y est voué dès la naissance? Le mal, à la vérité, vient plus de nous que de la Nature : pour un malheureux, qui ne l'est que parce qu'il est né foible, impotent ou difforme, que de millions d'hommes le sont par la seule dureté de leurs semblables ! Les animaux sont en général plus heureux, l'espèce n'a rien à redouter de ses individus : le mal n'a pour eux qu'une source; il en a deux pour l'homme : celle du mal moral, qu'il a lui-même ouverte, est un torrent qui s'est accru comme une mer dont le débordement couvre et afflige la face entière de la terre : dans le physique, au contraire, le mal est resserré dans des bornes étroites; il va rarement seul; le bien est souvent au-dessus, ou du moins de niveau. Peut-on douter du bonheur des

animaux, s'ils sont libres, s'ils ont la faculté de se procurer aisément leur subsistance, et s'ils manquent moins que nous de la santé, des sens et des organes nécessaires ou relatifs au plaisir? or le commun des animaux est, à tous ces égards, très-richement doué; et les espèces disgraciées de l'unau et de l'aï sont peut-être les seules que la Nature ait maltraitées, les seules qui nous offrent l'image de la misère innée.

Voyons-la de plus près. Faute de dents, ces pauvres animaux ne peuvent ni saisir une proie, ni se nourrir de chair, ni même brouter l'herbe; réduits à vivre de feuilles et de fruits sauvages, ils consument du temps à se traîner au pied d'un arbre; il leur en faut encore beaucoup pour grimper jusqu'aux branches; et pendant ce lent et triste exercice, qui dure quelquefois plusieurs jours, ils sont obligés de supporter la faim, et peut-être de souffrir le plus pressant besoin : arrivés sur leur arbre, ils n'en descendent plus, ils s'accrochent aux branches, ils le dépouillent par parties, mangent successivement les feuilles de chaque rameau, passent ainsi plusieurs semaines sans pouvoir dé-

layer par aucune boisson cette nourriture aride; et lorsqu'ils ont ruiné leur fonds, et que l'arbre est entièrement nud, ils y restent encore retenus par l'impossibilité d'en descendre : enfin, quand le besoin se fait de nouveau sentir, qu'il presse et qu'il devient plus vif que la crainte du danger de la mort, ne pouvant descendre, ils se laissent tomber, et tombent très-lourdement comme un bloc, une masse sans ressort ; car leurs jambes roides et paresseuses n'ont pas le temps de s'étendre pour rompre le coup.

A terre, ils sont livrés à tous leurs ennemis : comme leur chair n'est pas absolument mauvaise, les hommes et les animaux de proie les cherchent et les tuent. Il paroît qu'ils multiplient peu, ou du moins que s'ils produisent fréquemment, ce n'est qu'en petit nombre; car ils n'ont que deux mamelles. Tout concourt donc à les détruire, et il est bien difficile que l'espèce se maintienne. Il est vrai que quoiqu'ils soient lents, gauches et presque inhabiles au mouvement, ils sont durs, forts de corps et vivaces; qu'ils peuvent supporter long-temps la privation de toute nourriture; que, couverts d'un poil épais et

sec, et ne pouvant faire d'exercice, ils dissipent peu, et engraissent par le repos, quelque maigres que soient leurs alimens; et que, quoiqu'ils n'aient ni bois ni cornes sur la tête, ni sabots aux pieds, ni dents incisives à la mâchoire inférieure, ils sont cependant du nombre des animaux ruminans, et ont, comme eux, plusieurs estomacs; que par conséquent ils peuvent compenser ce qui manque à la qualité de la nourriture par la quantité qu'ils en prennent à la fois; et ce qui est encore extrêmement singulier, c'est qu'au lieu d'avoir, comme les ruminans, des intestins très-longs, ils les ont très-petits et plus courts que les animaux carnivores. L'ambiguité de la Nature paroît à découvert par ce contraste : l'unau et l'aï sont certainement des animaux ruminans; ils ont quatre estomacs, et en même temps ils manquent de tous les caractères, tant extérieurs qu'intérieurs, qui appartiennent généralement à tous les autres animaux ruminans. Encore une autre ambiguité; c'est qu'au lieu de deux ouvertures au dehors, l'une pour l'urine, et l'autre pour les excrémens, au lieu d'un orifice extérieur et distinct pour les parties de la

génération, ces animaux n'en ont qu'un seul, au fond duquel est un égout commun, un cloaque comme dans les oiseaux. Mais je ne finirois pas si je voulois m'étendre sur toutes les singularités que présente la conformation de ces animaux : on pourra les voir en détail dans l'excellente description qu'en a faite M. Daubenton *.

Au reste, si la misère qui résulte du défaut de sentiment n'est pas la plus grande de toutes, celle de ces animaux, quoique très-apparente, pourroit ne pas être réelle; car ils paroissent très-mal ou très-peu sentir : leur air morne, leur regard pesant, leur résistance indolente aux coups qu'ils reçoivent sans s'émouvoir, annoncent leur insensibilité; et ce qui la démontre, c'est qu'en les soumettant au scalpel, en leur arrachant le cœur et les viscères, ils ne meurent pas à l'instant. Pison, qui a fait cette dure expérience, dit que le cœur séparé du corps battoit encore vivement pendant une demi-heure, et que l'animal remuoit toujours les jambes, comme s'il n'eût été qu'assoupi. Par

* Voyez le tome XXVI de l'édition en trente-un volumes.

ces rapports, ce quadrupède se rapproche non seulement de la tortue, dont il a déja la lenteur, mais encore des autres reptiles et de tous ceux qui n'ont pas un centre de sentiment unique et bien distinct : or tous ces êtres sont misérables sans être malheureux ; et dans ses productions les plus négligées, la Nature paroît toujours plus en mère qu'en marâtre.

Ces deux animaux appartiennent également l'un et l'autre aux terres méridionales du nouveau continent, et ne se trouvent nulle part dans l'ancien. Nous avons déja dit* que l'éditeur du *Cabinet de Seba* s'étoit trompé en donnant à l'unau le nom de *paresseux de Ceylan ;* cette erreur, adoptée par MM. Klein, Linnæus et Brisson, est encore plus évidente aujourd'hui qu'elle ne l'étoit alors. M. le marquis de Montmirail a un unau vivant qui lui est venu de Surinam ; ceux que nous avons au Cabinet du roi viennent du même endroit et de la Guiane ; et je suis persuadé qu'on trouve l'unau, aussi-bien que

* Voyez dans le tome III de cet ouvrage, pages 120, 161 et 167, les discours sur les animaux des deux continens.

l'aï, dans toute l'étendue des déserts de l'Amérique, depuis le Bresil* au Mexique, mais que, comme il n'a jamais fréquenté les terres du nord, il n'a pu passer d'un continent à l'autre; et si l'on a vu quelques uns de ces animaux, soit aux Indes orientales, soit aux côtes de l'Afrique, il est sûr qu'ils y avoient été transportés. Ils ne peuvent supporter le froid; ils craignent aussi la pluie : les alternatives de l'humidité et de la sécheresse altèrent leur fourrure, qui ressemble plus à du chanvre mal sérancé qu'à de la laine ou du poil.

Je ne puis mieux terminer cet article que par des observations qui m'ont été communiquées par M. le marquis de Montmirail, sur un unau qu'on nourrit depuis trois ans dans sa ménagerie. « Le poil de l'unau est « beaucoup plus doux que celui de l'aï..... Il « est à présumer que tout ce que les voya- « geurs ont dit sur la lenteur excessive des « paresseux ne se rapporte qu'à l'aï. L'unau, « quoique très-pesant et d'une allure très-

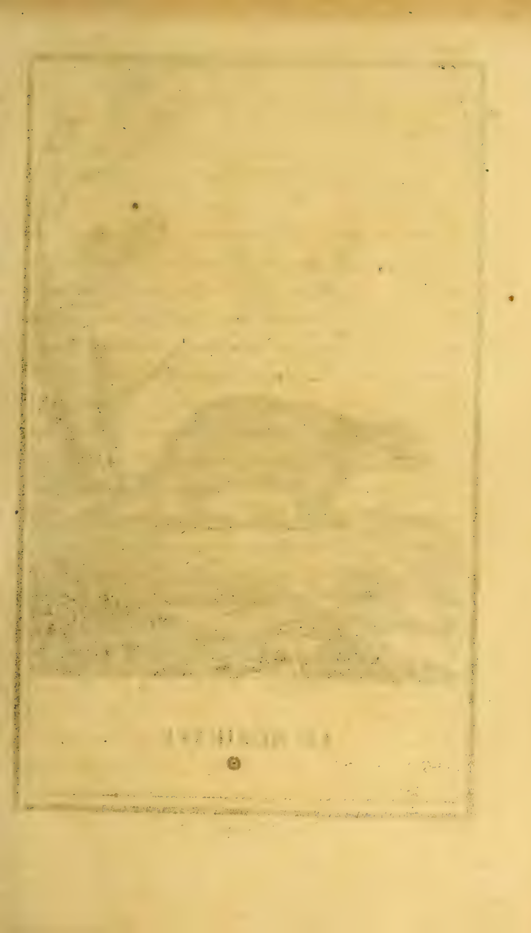
* L'aï décrit et gravé par M. Edwards venoit du pays de Honduras. Don Antonio de Ulloa dit qu'on en trouve aux environs de Porto-bello.

« mal-adroite, monteroit et descendroit plu-
« sieurs fois en un jour de l'arbre le plus
« élevé. C'est sur le déclin du jour et dans la
« nuit qu'il paroît s'animer davantage ; ce
« qui pourroit faire soupçonner qu'il voit
« très-mal le jour, et que sa vue ne peut lui
« servir que dans l'obscurité. Quand j'ache-
« tai cet animal à Amsterdam, on le nour-
« rissoit avec du biscuit de mer, et l'on me
« dit que, dans le temps de la verdure, il ne
« falloit le nourrir qu'avec des feuilles. On a
« essayé en effet de lui en donner : il en man-
« geoit volontiers quand elles étoient encore
« tendres; mais du moment où elles com-
« mençoient à se dessécher et à être piquées
« des vers, il les rejetoit. Depuis trois ans que
« je le conserve vivant dans ma ménagerie,
« sa nourriture ordinaire a été du pain, quel-
« quefois des pommes et des racines, et sa
« boisson du lait. Il saisit toujours, quoi-
« qu'avec peine, dans une de ses pattes de de-
« vant, ce qu'il veut manger, et la grosseur du
« morceau augmente la difficulté qu'il a de le
« saisir avec ses deux ongles. Il crie rarement;
« son cri est bref, et ne se répète jamais deux
« fois dans le même temps. Ce cri, quoique

« plaintif, ne ressemble point à celui de l'aï,
« s'il est vrai que ce son *aï* soit celui de sa
« voix. La situation la plus naturelle de
« l'unau, et qu'il paroît préférer à toutes les
« autres, est de se suspendre à une branche,
« le corps renversé en bas; quelquefois même
« il dort dans cette position, les quatre pattes
« accrochées sur un même point, son corps
« décrivant un arc. La force de ses muscles
« est incroyable : mais elle lui devient inu-
« tile lorsqu'il marche; car son allure n'en
« est ni moins contrainte ni moins vacil-
« lante. Cette conformation seule me paroît
« être une cause de la paresse de cet animal,
« qui n'a d'ailleurs aucun appétit violent,
« et ne reconnoît point ceux qui le soignent. »

LE SURIKATE.

CET animal a été acheté en Hollande, sous le nom de *surikate;* il se trouve à Surinam et dans les autres provinces de l'Amérique méridionale : nous l'avons nourri pendant quelque temps, et ensuite M. de Séve, qui a dessiné avec autant de soin que d'intelligence les animaux de notre ouvrage, ayant gardé celui-ci vivant pendant plusieurs mois, m'a communiqué les remarques qu'il a faites sur ses habitudes naturelles. C'est un joli animal, très-vif et très-adroit, marchant quelquefois debout, se tenant souvent assis avec le corps très-droit, les bras pendans, la tête haute et mouvante sur le cou comme sur un pivot; il prenoit cette attitude toutes les fois qu'il vouloit se mettre auprès du feu pour se chauffer. Il n'est pas si grand qu'un lapin, et ressemble assez, par la taille et par le poil, à la mangouste; il est seulement un peu plus étoffé, et a la queue moins longue : mais par le museau, dont la partie supérieure est pro-





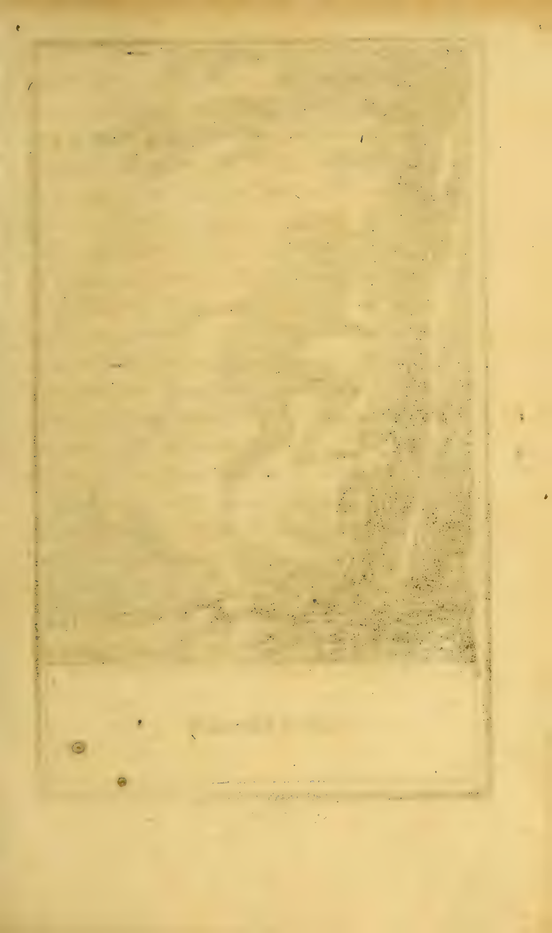
LE SURIKATE

J Pruquet S.

éminente et relevée, il approche plus du coati que d'aucun autre animal. Il a aussi un caractère presque unique, puisqu'il n'appartient qu'à lui et à l'hyène : ces deux animaux sont les seuls qui aient également quatre doigts à tous les pieds.

Nous avions nourri ce surikate d'abord avec du lait, parce qu'il étoit fort jeune : mais son goût pour la chair se déclara bientôt ; il mangeoit avec avidité la viande crue, et sur-tout la chair de poulet : il cherchoit aussi à surprendre les jeunes animaux ; un petit lapin qu'on élevoit dans la même maison, seroit devenu sa proie, si on l'eût laissé faire. Il aimoit aussi beaucoup le poisson, et encore plus les œufs ; on l'a vu tirer avec ses deux pattes réunies des œufs qu'on venoit de mettre dans l'eau pour cuire : il refusoit les fruits, et même le pain, à moins qu'on ne l'eût mâché. Ses pattes de devant lui servoient, comme à l'écureuil, pour porter à sa gueule. Il lapoit en buvant comme un chien, et ne buvoit point d'eau, à moins qu'elle ne fût tiède ; sa boisson ordinaire étoit son urine, quoiqu'elle eût une odeur très-forte. Il jouoit avec les chats, et toujours innocemment ; il

ne faisoit aucun mal aux enfans, et ne mordoit qui que ce soit que le maître de la maison, qu'il avoit pris en aversion. Il ne se servoit pas de ses dents pour ronger; mais il exerçoit souvent ses ongles, et grattoit le plâtre et les carreaux jusqu'à ce qu'il les eût dégradés. Il étoit si bien apprivoisé, qu'il entendoit son nom; il alloit seul par toute la maison, et revenoit dès qu'on l'appeloit. Il avoit deux sortes de voix, l'aboiement d'un jeune chien lorsqu'il s'ennuyoit d'être seul ou qu'il entendoit des bruits extraordinaires; et au contraire, lorsqu'il étoit excité par des caresses, ou qu'il ressentoit quelque mouvement de plaisir, il faisoit un bruit aussi vif et aussi frappé que celui d'une petite crécelle tournée rapidement. Cet animal étoit femelle, et paroissoit souvent être en chaleur, quoique dans un climat trop froid, et qu'il n'a pu supporter que pendant un hiver, quelque soin que l'on ait pris pour le nourrir et le chauffer.





LE TARSIER

J Paiquet S.

LE TARSIER.

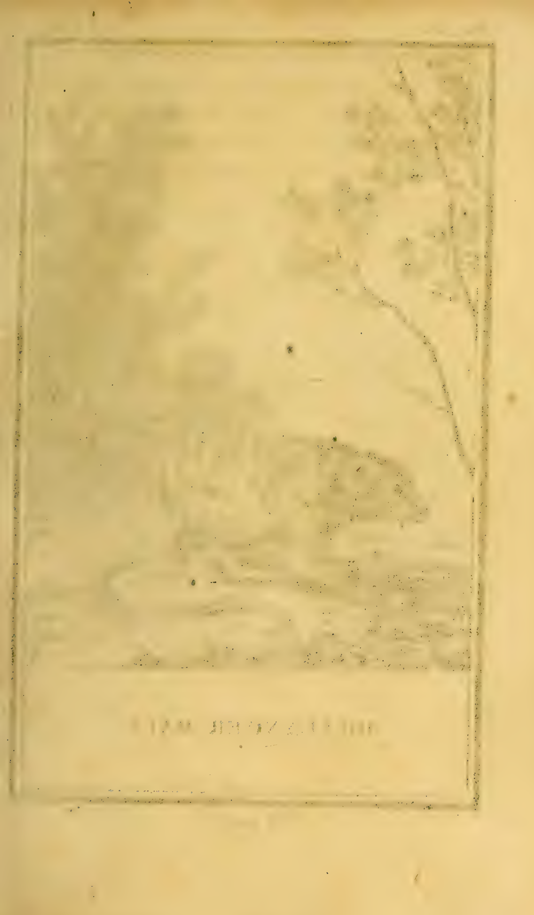
Nous avons eu cet animal par hasard, et d'une personne qui n'a pu nous dire ni d'où il venoit, ni comment on l'appeloit : cependant il est très-remarquable par la longueur excessive de ses jambes de derrière; les os des pieds, et sur-tout ceux qui composent la partie supérieure du tarse, sont d'une grandeur démesurée, et c'est de ce caractère très-apparent que nous avons tiré son nom. Le tarsier n'est cependant pas le seul animal dont les jambes de derrière soient ainsi conformées ; la gerboise a le tarse encore plus long : ainsi ce nom *tarsier*, que nous donnons aujourd'hui à cet animal, ne doit être pris que pour un nom précaire, qu'il faudra changer lorsqu'on connoîtra son vrai nom, c'est-à-dire, le nom qu'il porte dans le pays qu'il habite. La gerboise se trouve en Égypte, en Barbarie et aux Indes orientales. J'ai d'abord imaginé que le tarsier pouvoit être du même continent et du même climat,

parce qu'au premier coup d'œil, il paroît lui ressembler beaucoup *. Ces deux animaux sont de la même grandeur; tous deux ne sont pas plus gros qu'un rat de moyenne grosseur; tous deux ont les jambes de derrière excessivement longues, et celles de devant extrêmement courtes; tous deux ont la queue prodigieusement alongée et garnie de grands poils à son extrémité; tous deux ont de très-grands yeux, des oreilles droites, larges et ouvertes; tous deux ont également la partie inférieure de leurs longues jambes dénuée de poil, tandis que tout le reste de leur corps en est couvert. Ces animaux ayant de commun ces caractères très-singuliers, et qui n'appartiennent qu'à eux, il semble qu'on devroit présumer qu'ils sont d'espèces voisines, ou du moins d'espèces produites par le même ciel et la même terre : cependant, en les comparant par d'autres parties, l'on doit non seulement en douter, mais même

* Pour avoir une idée nette de la comparaison de ces deux animaux, nous prions le lecteur de jeter les yeux sur la figure de la gerboise, donnée par M. Edwards, dans ses *Glanures*, page 18, et de la comparer à celle que nous donnons ici du tarsier.

présumer le contraire. Le tarsier a cinq doigts à tous les pieds; il a, pour ainsi dire, quatre mains, car ces cinq doigts sont très-longs et bien séparés : le pouce des pieds de derrière est terminé par un ongle plat; et quoique les ongles des autres doigts soient pointus, ils sont en même temps si courts et si petits, qu'ils n'empêchent pas que l'animal ne puisse se servir de ses quatre pieds comme de mains. La gerboise au contraire n'a que quatre doigts et quatre ongles longs et courbés aux pieds de devant, et au lieu du pouce il n'y a qu'un tubercule sans ongle : mais ce qui l'éloigne encore plus de notre tarsier, c'est qu'elle n'a que trois doigts ou trois grands ongles aux pieds de derrière. Cette différence est trop grande pour qu'on puisse regarder ces animaux comme d'espèces voisines, et il ne seroit pas impossible qu'ils fussent aussi très-éloignés par le climat; car le tarsier avec sa petite taille, ses quatre mains, ses longs doigts, ses petits ongles, sa grande queue, ses longs pieds, semble se rapprocher beaucoup de la marmose, du cayopollin, et d'un autre petit animal de l'Amérique méridionale, dont nous parlerons dans l'article qui

suit. L'on voit que nous ne faisons ici qu'exposer nos doutes, et l'on doit sentir que nous aurions obligation à ceux qui pourroient les fixer en nous indiquant le climat et le nom de ce petit animal.





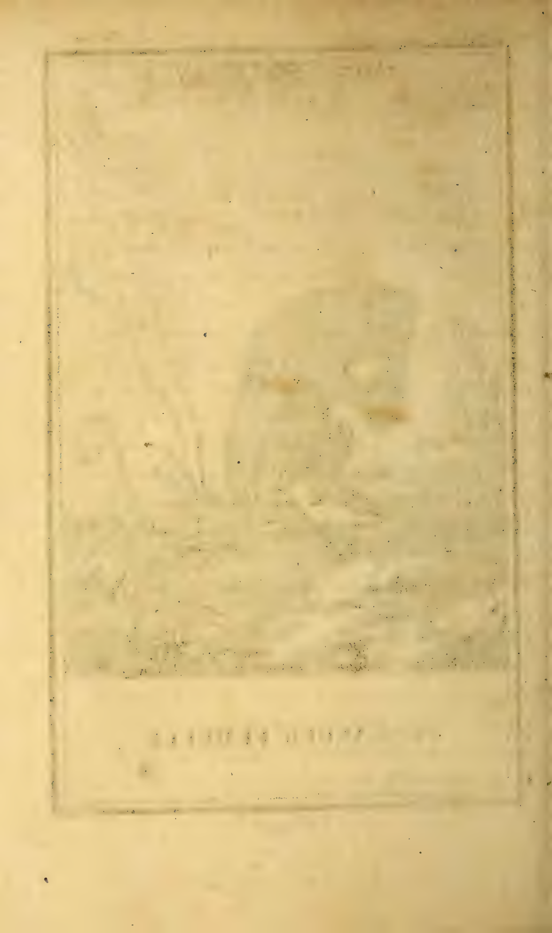
PHALANGER MÂLE

J. Poiquet S.



PHALANGER FEMELLE

J. Pauquet S.

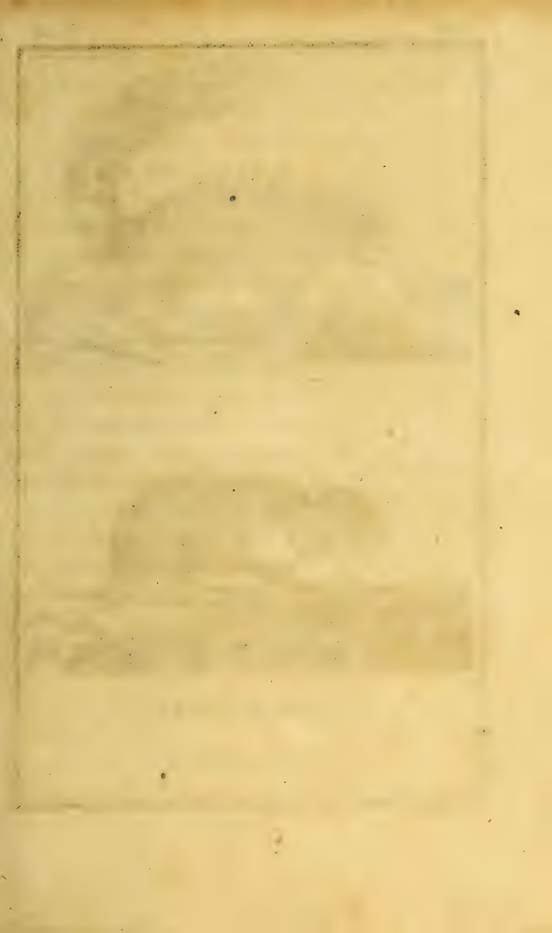


LE PHALANGER.

Ces animaux, qui nous ont été envoyés mâles et femelles sous le nom de *rats de Surinam,* ont beaucoup moins de rapport avec les rats qu'avec les animaux du même climat dont nous avons donné l'histoire sous les noms de *marmose* et de *cayopollin.* On peut voir, par la description très-exacte qu'en a faite M. Daubenton, combien ils sont éloignés des rats, sur-tout à l'intérieur. Nous avons donc cru devoir rejeter cette dénomination de *rats de Surinam,* comme composée, et de plus comme mal appliquée : aucun naturaliste, aucun voyageur, n'ayant nommé ni indiqué cet animal, nous avons fait son nom, et nous l'avons tiré d'un caractère qui ne se trouve dans aucun autre animal; nous l'appelons *phalanger,* parce qu'il a les phalanges singulièrement conformées, et que de quatre doigts qui correspondent aux cinq ongles dont ses pieds de derrière sont armés, le premier est soudé avec son voisin, en

sorte que ce double doigt fait la fourche, et ne se sépare qu'à la dernière phalange pour arriver aux deux ongles. Le pouce est séparé des autres doigts, et n'a point d'ongle à son extrémité. Ce dernier caractère, quoique remarquable, n'est point unique; le sarigue et la marmose ont le pouce de même : mais aucun n'a, comme celui-ci, les phalanges soudées.

Il paroît que ces animaux varient entre eux pour les couleurs du poil, comme on le peut voir par les figures du mâle et de la femelle. Ils sont de la taille d'un petit lapin ou d'un très-gros rat, et sont remarquables par l'excessive longueur de leur queue, l'alongement de leur museau, et la forme de leurs dents, qui seule suffiroit pour faire distinguer le phalanger de la marmose, du sarigue, des rats, et de toutes les autres espèces d'animaux auxquelles on voudroit le rapporter.





LE COQUALLIN

LE HAMSTER

J. Pauquet S.

LE COQUALLIN.

J'AI reconnu que cet animal, qui nous a été envoyé d'Amérique sous le nom d'*écureuil orangé*, étoit le même que Fernandès a indiqué sous celui de *quauhtcallotquapachli* ou *coztiocotequallin*; mais comme ces mots de la langue mexicaine sont trop difficiles à prononcer pour nous, j'ai abrégé le dernier, et j'en ai fait *coquallin*, qui sera dorénavant le nom de cet animal. Ce n'est point un écureuil, quoiqu'il lui ressemble assez par la figure et par le panache de la queue; car il en diffère non seulement par plusieurs caractères extérieurs, mais aussi par le naturel et les mœurs.

Le coquallin est beaucoup plus grand que l'écureuil : *in duplam ferè crescit magnitudinem*, dit Fernandès. C'est un joli animal et très-remarquable par ses couleurs : il a le ventre d'un beau jaune, et la tête aussi-bien que le corps variés de blanc, de noir, de brun et d'orangé. Il se couvre de sa queue

comme l'écureuil; mais il n'a pas comme lui des pinceaux de poil à l'extrémité des oreilles. Il ne monte pas sur les arbres; il habite, comme l'écureuil de terre* que nous avons appelé *le suisse,* dans des trous et sous les racines des arbres; il y fait sa bauge et y élève ses petits : il remplit aussi son domicile de grains et de fruits pour s'en nourrir pendant l'hiver; il est défiant et rusé, et même assez farouche pour ne jamais s'apprivoiser.

Il paroît que le coquallin ne se trouve que dans les parties méridionales de l'Amérique. Les écureuils blonds ou orangés des Indes orientales sont bien plus petits, et leurs couleurs sont uniformes; ce sont de vrais écureuils qui grimpent sur les arbres et y font leurs petits, au lieu que le coquallin et le suisse d'Amérique se tiennent sous terre comme les lapins, et n'ont d'autre rapport avec l'écureuil que de lui ressembler par la figure.

* Voyez le volume II de cette *Histoire naturelle*, page 248 et suiv.

LE HAMSTER *.

Le hamster est un rat des plus fameux et des plus nuisibles; et si nous n'avons pas donné son histoire avec celle des autres rats, c'est qu'alors nous ne l'avions pas vu, et que nous n'avons pu nous le procurer que dans ces derniers temps : encore est-ce aux attentions constantes de M. le marquis de Montmirail pour tout ce qui peut contribuer à l'avancement de l'histoire naturelle, et aux bontés de M. de Waitz, ministre d'état du prince landgrave de Hesse-Cassel, que nous sommes redevables de la connoissance précise et exacte de cet animal; ils nous en ont envoyé deux vivans, avec un mémoire

* *Cricetus*, en latin moderne. « Ce nom, dit « Gesner, paroit dérivé de la langue illyrienne, » dans laquelle cet animal s'appelle *skrzeczieck* ». *Hamster* ou *hamester* en allemand; nom que nous avons adopté, comme étant celui de l'animal dans son pays natal : *chomik-skrzeczek*, en polonois, selon Rzaczynki.

instructif * sur leurs mœurs et leurs habitudes naturelles. Nous avons nourri l'un de ces animaux pendant quelques mois pour l'observer, et ensuite on l'a soumis à la dissection pour faire la description et la comparaison des parties intérieures avec celles des autres rats. On verra que par ces parties intérieures le hamster ressemble plus au rat d'eau qu'à aucun autre animal ; il lui ressemble encore par la petitesse des yeux et la finesse du poil : mais il n'a pas la queue longue comme le rat d'eau ; il l'a au contraire très-courte, plus courte que le campagnol, qui, comme nous l'avons dit, ressemble aussi beaucoup au rat d'eau par la conformation intérieure. Le hamster nous

* « Voici un mémoire assez étendu sur l'espèce « de mulot que l'on appelle *hamster* dans ce pays ; « il m'a été fourni par M. de Waitz, ministre d'état « du landgrave de Hesse-Cassel, qui joint aux qua- « lités les plus propres à former un homme d'état, « le goût le plus vif pour l'histoire naturelle....... « Il m'a envoyé en même temps deux de ces ani- « maux vivans, que je vous enverrai par la première « occasion ». (Extrait d'une lettre de M. le marquis de Montmirail à M. de Buffon, datée de Krumback, 31 juillet 1762.)

paroît être à l'égard du campagnol ce que le surmulot est à l'égard du mulot : tous ces animaux vivent sous terre, et paroissent animés du même instinct; ils ont à peu près les mêmes habitudes, et sur-tout celle de ramasser des grains et d'en faire de gros magasins dans leurs trous. Nous nous étendrons donc beaucoup moins sur les ressemblances de forme et les conformités de nature, que sur les différences relatives et les disconvenances réelles qui séparent le hamster de tous les rats, souris et mulots dont nous avons parlé.

Agricola est le premier auteur qui ait donné des indications précises et détaillées au sujet de cet animal; Fabricius y a ajouté quelques faits: mais Schwenckfeld a plus fait que tous les autres; il a disséqué le hamster, et il en donne une description qui s'accorde presque en tout avec la nôtre. Cependant à peine a-t-il été cité par les naturalistes plus récens, qui tous se sont contentés de copier ce que Gesner en a dit.

« Les établissemens des hamsters (dit « M. de Waitz) sont d'une construction dif- « férente selon le sexe et l'âge, et aussi sui-

« vant la qualité du terrain. Le domicile du « mâle a un conduit oblique, à l'ouverture « duquel il y a un monceau de terre exhaus- « sée. A une distance de cette issue oblique, « il y a un seul trou qui descend perpendicu- « lairement jusques aux chambres ou caveaux « du domicile : il ne se trouve point de terre « exhaussée auprès du trou; ce qui fait pré- « sumer que l'issue oblique est creusée en « commençant par le dehors, et que l'issue « perpendiculaire est faite de dedans en de- « hors et de bas en haut.

« Le domicile de la femelle a aussi un « conduit oblique, et en même temps deux, « trois et jusqu'à huit trous perpendicu- « laires, pour donner une entrée et sortie « libres à ses petits : le mâle et la femelle ont « chacun leur demeure séparée; la femelle « fait la sienne plus profonde que le mâle.

« A côté des trous perpendiculaires, à un « ou deux pieds de distance, les hamsters « des deux sexes creusent selon leur âge, et « à proportion de leur multiplication, un, « deux, trois et quatre caveaux particuliers, « qui sont en forme de voûte, tant par- « dessous que par-dessus, et plus ou moins

« spacieux, suivant la quantité de leurs « provisions.

« Le trou perpendiculaire est le passage « ordinaire du hamster pour entrer et sortir. « C'est par le trou oblique que se fait l'expor- « tation de la terre; il paroît aussi que ce « conduit, qui a une pente plus douce dans « un des caveaux et plus rapide dans un « autre de ces caveaux, sert pour la circu- « lation de l'air dans ce domicile souterrain. « Le caveau où la femelle fait ses petits ne « contient point de provision de grains, « mais un nid de paille ou d'herbe. La pro- « fondeur du caveau est très-différente : un « jeune hamster, dans la première année, « ne donne qu'un pied de profondeur à son « caveau; un vieux hamster le creuse sou- « vent jusqu'à quatre ou cinq pieds : le do- « micile entier, y compris toutes les com- « munications et tous les caveaux, a quel- « quefois huit ou dix pieds de diamètre.

« Ces animaux approvisionnent leurs « magasins de grains secs et nettoyés, de blé « en épis, de pois et féves en cosses, qu'ils « nettoient ensuite dans leur demeure, et ils « transportent au dehors les cosses et les dé-

« chets des épis par le conduit oblique. Pour « apporter leurs provisions, ils se servent « de leurs abajoues, dans lesquelles chacun « peut porter à la fois plus d'un quart de « chopine de grains nettoyés.

« Le hamster fait ordinairement ses pro- « visions de grains à la fin d'août : lorsqu'il « a rempli ses magasins, il les couvre et en « bouche soigneusement les avenues avec de « la terre, ce qui fait qu'on ne découvre pas « aisément sa demeure; on ne la reconnoît « que par le monceau de terre qui se trouve « auprès du conduit oblique dont nous avons « parlé : il faut ensuite chercher les trous « perpendiculaires, et découvrir par là son « domicile. Le moyen le plus usité pour « prendre ces animaux, est de les déterrer, « quoique ce travail soit assez pénible à « cause de la profondeur et de l'étendue de « leurs terriers. Cependant un homme exercé « à cette espèce de chasse ne laisse pas d'en « tirer de l'utilité; il trouve ordinairement, « dans la bonne saison, c'est-à-dire, en au- « tomne, deux boisseaux de bons grains dans « chaque domicile, et il profite de la peau « de ces animaux, dont on fait des fourrures.

« Les hamsters produisent deux ou trois fois « par an, et cinq ou six petits à chaque fois, « et souvent davantage: il y a des années où « ils paroissent en quantité innombrable, « et d'autres où l'on n'en voit presque plus; « les années humides sont celles où ils mul- « tiplient beaucoup, et cette nombreuse « multiplication cause la disette par la dé- « vastation générale des blés.

« Un jeune hamster, âgé de six semaines « ou deux mois, creuse déja son terrier; « cependant il ne s'accouple ni ne produit « dans la première année de sa vie.

« Les fouines poursuivent vivement les « hamsters, et en détruisent un grand nom- « bre: elles entrent aussi dans leurs terriers « et en prennent possession.

« Les hamsters ont ordinairement le dos « brun et le ventre noir. Cependant il y en « a qui sont gris, et cette différence peut « provenir de leur âge plus ou moins avancé. « Il s'en trouve aussi quelques uns qui sont « tout noirs. »

Ces animaux s'entre-détruisent mutuellement comme les mulots: de deux qui étoient dans la même cage, la femelle dans une

nuit étrangla le mâle, et, après avoir coupé les muscles qui attachent les mâchoires, elle se fit jour dans son corps, où elle dévora une partie des viscères. Ils font plusieurs portées par an, et sont si nuisibles, que, dans quelques états d'Allemagne, leur tête est à prix; ils y sont si communs, que leur fourrure est à très-bon marché.

Tous ces faits, que nous avons extraits du mémoire de M. de Waitz et des observations de M. de Montmirail, nous paroissent certains, et s'accordent avec ce que nous savions d'ailleurs au sujet de ces animaux; mais il n'est pas également certain, comme on le dit dans ce même mémoire, qu'ils soient engourdis et même desséchés pendant l'hiver, et qu'ils ne reprennent du mouvement et de la vie qu'au printemps. Le hamster que nous avons eu vivant a passé l'hiver dernier (1762-63) dans une chambre sans feu, et où il geloit assez fort pour glacer l'eau; cependant il ne s'est point engourdi, et n'a pas cessé de se mouvoir et de manger à son ordinaire, au lieu que nous avons nourri des loirs et des lérots qui se sont engourdis à un degré de froid beaucoup moindre. Nous

ne croyons donc pas que le hamster se rapproche des loirs ou de la marmotte par ce rapport, et c'est mal-à-propos que quelques uns de nos naturalistes l'ont appelé *marmotte de Strasbourg*, puisqu'il ne dort pas comme la marmotte, et qu'il ne se trouve pas à Strasbourg.

LE BOBAK*,

ET

LES AUTRES MARMOTTES.

L'on a donné le nom de *marmotte de Strasbourg* au hamster, et celui de *marmotte de Pologne* au bobak : mais autant il est certain que le hamster n'est point une marmotte, autant il est probable que le bobak en est une ; car il ne diffère de la marmotte des Alpes que par les couleurs du poil ; il est d'un gris moins brun ou d'un jaune plus pâle ; il a aussi une espèce de pouce, ou plutôt un ongle, aux pieds de devant, au lieu que la marmotte n'a que quatre doigts à ses pieds, et que le pouce lui manque. Du reste, elle lui ressemble en tout ; ce qui peut faire présumer que ces deux animaux ne forment

* Nom de cet animal en Pologne, et que nous avons adopté.

pas deux espèces distinctes et séparées. Il en est de même du monax [1] ou marmotte de Canada, que quelques voyageurs ont appelé *siffleur;* il ne paroît différer de la marmotte que par la queue, qu'il a plus longue et plus garnie de poils. Le monax du Canada, le bobak de Pologne et la marmotte des Alpes pourroient donc n'être tous trois que le même animal, qui, par la différence des climats, auroit subi les variétés que nous venons d'indiquer. Comme cette espèce habite de préférence la région la plus haute et la plus froide des montagnes; comme on la trouve en Pologne, en Russie, et dans les autres parties du nord de l'Europe, il n'est pas étonnant qu'elle se retrouve au Canada, où seulement elle est plus petite qu'en Europe [2]: et cela ne lui est pas particulier; car tous les animaux qui sont communs aux deux continens,

[1] Voyez la figure et la description du monax dans l'*Histoire des oiseaux* d'Edwards, page 104.

[2] La marmotte des Alpes et celle de Pologne (bobak) ont un pied et demi depuis l'extrémité du museau jusqu'à l'origine de la queue. Le monax, ou marmotte de Canada, n'a que quatorze ou quinze pouces de longueur.

sont plus petits dans le nouveau que dans l'ancien.

L'animal de Sibérie que les Russes appellent *jevraschka*, est une espèce de marmotte encore plus petite que le monax du Canada. Cette petite marmotte a la tête ronde et le museau écrasé : on ne lui voit point d'oreilles; et l'on ne peut même découvrir l'ouverture du conduit auditif qu'en détournant le poil qui le couvre. La longueur du corps, y compris la tête, est tout au plus d'un pied : la queue n'a guère que trois pouces ; elle est presque ronde auprès du corps, et ensuite elle s'applatit, et son extrémité paroît tronquée. Le corps de cet animal est assez épais ; le poil est fauve, mêlé de gris, et celui de l'extrémité de la queue est presque noir. Les jambes sont courtes; celles de derrière sont seulement plus longues que celles de devant. Les pieds de derrière ont cinq doigts et cinq ongles noirs et un peu courbés; ceux de devant n'en ont que quatre. Lorsqu'on irrite ces animaux, ou seulement qu'on veut les prendre, ils mordent violemment, et font un cri aigu comme la marmotte : quand on leur donne à manger, ils

se tiennent assis, et portent à leur gueule avec les pieds de devant. Ils se recherchent au printemps, et produisent en été : les portées ordinaires sont de cinq ou six; ils se font des terriers où ils passent l'hiver, et où la femelle met bas et allaite ses petits. Quoiqu'ils aient beaucoup de ressemblance et d'habitudes communes avec la marmotte, il paroît néanmoins qu'ils sont d'une espèce réellement différente; car dans les mêmes lieux, en Sibérie, il se trouve de vraies marmottes de l'espèce de celles de Pologne ou des Alpes, et que les Sibériens appellent *surok;* et l'on n'a pas remarqué que ces deux espèces se mêlent, ni qu'il y ait entre elles aucune race intermédiaire.

LES GERBOISES.

Gerboise est un nom générique, que nous employons ici pour désigner des animaux remarquables par la très-grande disproportion qui se trouve entre les jambes de derrière et celles de devant, celles-ci n'étant pas si grandes que les mains d'une taupe, et les autres ressemblant aux pieds d'un oiseau. Nous connoissons dans ce genre quatre espèces ou variétés bien distinctes : 1°. le tarsier, dont nous avons fait mention ci-devant, qui est certainement d'une espèce particulière, parce qu'il a les doigts faits comme ceux des singes, et qu'il en a cinq à chaque pied; 2°. le gerbo[1] ou gerboise proprement dite, qui a les pieds faits comme les autres fissipèdes, quatre doigts aux pieds de devant, et trois à ceux de derrière; 3°. l'alagtaga[2]

[1] Mot dérivé de *jerbuah* ou *jerboa*, nom de cet animal en Arabie, et que nous avons adopté.

[2] Nom de cet animal chez les Tartares-Mongous, et que nous avons adopté. M. Messerchmid, qui



LE BOBAK

LA MANGOUSTE

J. Pauquet. S.

dont les jambes sont conformées comme celles du gerbo, mais qui a cinq doigts aux pieds de devant et trois à ceux de derrière, avec un éperon qui peut passer pour un pouce ou quatrième doigt beaucoup plus court que les autres; 4°. le daman Israël ou agneau d'Israël, qui a quatre doigts aux pieds de devant et cinq à ceux de derrière, qui pourroit bien

transmis ce nom, dit qu'il signifie *animal qui ne peut marcher;* cependant le mot *alagtaga* me paroît très-voisin de *letaga,* qui, dans le même pays, désigne le polatouche ou *écureuil-volant :* ainsi je serois porté à croire qu'*alagtaga,* comme *letaga,* sont plutôt des noms génériques que spécifiques, et qu'ils désignent un animal qui vole, d'autant plus que Strahlenberg, cité par M. Gmelin au sujet de cet animal, l'appelle *lièvre volant.*

Cuniculus seu lepus Indicus utias *dictus.* (Aldrov. *de quad. digit.* fig. pag. 395.)

1°. MM. Linnæus et Edwards ont rapporté au gerbo cette figure donnée par Aldrovande; mais elle me paroît convenir un peu mieux à l'alagtaga : l'éperon ou quatrième doigt des pieds de derrière y est bien marqué, et c'est par ce caractère que l'alagtaga diffère du gerbo, qui n'a que trois doigts, sans apparence d'un quatrième.

2°. Aldrovande a fait une faute en appliquant à

être le même animal que M. Linnæus a désigné par la dénomination de *mus longipes**.

Le gerbo a la tête faite à peu près comme celle du lapin; mais il a les yeux plus grands

cet animal le nom d'*utias :* ce mot est américain, et n'a jamais été employé que pour désigner un petit animal que les Espagnols trouvèrent à Saint-Domingue lorsqu'ils y arrivèrent; et, depuis, quelques auteurs l'ont appliqué au cochon d'Inde : mais jamais il n'a pu désigner ni l'alagtaga ni le gerbo. Je crois que ce mot *utias*, qu'on doit prononcer *outias*, vient de *coutias*, nom que quelques auteurs donnent à l'acouti ou agouti, et que par conséquent l'utias ne désigne pas un autre animal que l'agouti, qui étoit et qui est encore naturel à l'île de Saint-Domingue, et qu'on y a trouvé lorsqu'on en fit la découverte. « Il y a eu de tout temps dans les Antilles, « dit l'auteur de l'*Histoire des Antilles*, quelques « bêtes à quatre pieds, telles que l'opossum (sa- « rigue), le javaris (pecari), le tatou, l'acouti, et le « rat musqué (pilori). »

**Longipes. Mus caudâ elongatâ vestitâ, palmis tetradactylis, plantis pentadactylis, femoribus longissimis.* (Linnæus, *Syst. nat.* edit. X, p. 62.)

Le mot *femoribus* est ici mal appliqué; ce ne sont pas les cuisses ni même les jambes, mais les premiers os du pied, les métatarses, que ces animaux ont très-longs.

et les oreilles plus courtes, quoique hautes et amples relativement à sa taille. Il a le nez couleur de chair et sans poil, le museau court et épais, l'ouverture de la gueule très-petite ; la mâchoire supérieure fort ample, l'inférieure étroite et courte ; les dents comme celles du lapin ; des moustaches autour de la gueule, composées de longs poils noirs et blancs. Les pieds de devant sont très-courts et ne touchent jamais la terre : cet animal ne s'en sert que comme de mains pour porter à sa gueule. Ces mains portent quatre doigts munis d'ongles, et le rudiment d'un cinquième doigt sans ongle. Les pieds de derrière n'ont que trois doigts, dont celui du milieu est un peu plus long que les deux autres, et tous trois garnis d'ongles. La queue est trois fois plus longue que le corps ; elle est couverte de petits poils roides, de la même couleur que ceux du dos, et au bout elle est garnie de poils plus longs, plus doux, plus touffus, qui forment une espèce de houppe noire au commencement et blanche à l'extrémité. Les jambes sont nues et de couleur de chair, aussi-bien que le nez et les oreilles. Le dessus de la tête et le dos sont

couverts d'un poil roussâtre; les flancs, le dessous de la tête, la gorge, le ventre, et le dedans des cuisses, sont blancs : il y a au bas des reins et près de la queue une grande bande noire transversale en forme de croissant.

L'alagtaga est plus petit qu'un lapin; il a le corps plus court: ses oreilles sont longues, larges, nues, minces, transparentes, et parsemées de vaisseaux sanguins très-apparens; la mâchoire supérieure est beaucoup plus ample que l'inférieure, mais obtuse et assez large à l'extrémité : il y a de grandes moustaches autour de la gueule; les dents sont comme celles des rats; les yeux grands, l'iris et la paupière bruns : le corps est étroit en avant, fort large et presque rond en arrière; la queue très-longue, et moins grosse qu'un petit doigt : elle est couverte, sur plus des deux tiers de sa longueur, de poils courts et rudes; sur le dernier tiers, ils sont plus longs, et encore beaucoup plus longs, plus touffus et plus doux vers le bout, où ils forment une espèce de touffe noire au commencement, et blanche à l'extrémité. Les pieds de devant sont très-courts; ils ont cinq

doigts : ceux de derrière, qui sont très-longs, n'en ont que quatre, dont trois sont situés en avant, et le quatrième est à un pouce de distance des autres : tous ces doigts sont garnis d'ongles plus courts dans ceux de devant, et un peu plus longs dans ceux de derrière. Le poil de cet animal est doux et assez long, fauve sur le dos, blanc sous le ventre.

L'on voit, en comparant ces deux descriptions, dont la première est tirée d'Edwards et d'Hasselquist, et la seconde de Gmelin, que ces animaux se ressemblent presque autant qu'il est possible ; le gerbo est seulement plus petit que l'alagtaga, et n'a que quatre doigts aux pieds de devant, et trois à ceux de derrière sans éperon, au lieu que celui-ci en a cinq aux pieds de devant, et quatre, c'est-à-dire, trois grands et un éperon, à ceux de derrière : mais je suis très-porté à croire que cette différence n'est pas constante ; car le docteur Shaw, qui a donné la description et la figure d'un gerbo de Barbarie, le représente avec cet éperon ou quatrième doigt aux pieds de derrière ; et M. Edwards remarque qu'il a soigneusement observé les deux gerbos qu'il a vu en Angleterre, et qu'il ne leur

a pas trouvé cet éperon : ainsi ce caractère qui paroîtroit distinguer spécifiquement le gerbo et l'alagtaga, n'étant pas constant, devient nul, et marque plutôt l'identité que la diversité d'espèce. La différence de grandeur ne prouve pas non plus que ce soient deux espèces différentes; il se peut que MM. Edwards et Hasselquist n'aient décrit que de jeunes gerbos, et M. Gmelin un vieux alagtaga. Il n'y a que deux choses qui me laissent quelque doute : la proportion de la queue, qui est beaucoup plus grande dans le gerbo que dans l'alagtaga, et la différence du climat où ils se trouvent. Le gerbo est commun en Circassie, en Égypte, en Barbarie, en Arabie, et l'alagtaga en Tartarie, sur le Wolga, et jusqu'en Sibérie. Il est rare que le même animal habite des climats aussi différens; et lorsque cela arrive, l'espèce subit de grandes variétés : c'est aussi ce que nous présumons être arrivé à celle du gerbo, dont l'alagtaga, malgré ces différences, ne nous paroît être qu'une variété.

Ces petits animaux cachent ordinairement leurs mains ou pieds de devant dans leur poil; en sorte qu'on diroit qu'ils n'ont

d'autres pieds que ceux de derrière. Pour se transporter d'un lieu à un autre, ils ne marchent pas, c'est-à-dire qu'ils n'avancent pas les pieds l'un après l'autre; mais ils sautent très-légèrement et très-vîte, à trois ou quatre pieds de distance, et toujours debout, comme des oiseaux. En repos, ils sont assis sur leurs genoux; ils ne dorment que le jour, et jamais la nuit. Ils mangent du grain et des herbes comme les lièvres. Ils sont d'un naturel assez doux, et néanmoins ils ne s'apprivoisent que jusqu'à un certain point. Ils se creusent des terriers comme les lapins, et en beaucoup moins de temps; ils y font un magasin d'herbes sur la fin de l'été, et dans les pays froids ils y passent l'hiver.

Comme nous n'avons pas été à portée de faire la dissection de cet animal, et que M. Gmelin est le seul qui ait parlé de la conformation de ses parties intérieures, nous donnons ici ses observations en attendant qu'on en ait de plus précises et de plus étendues*.

* « Œsophagus, uti in lepore et cuniculo, medio « ventriculo inseritur : intestinum cœcum breve ad- « modùm, sed amplùm est, in processum vermifor- « mem, duos pollices longum, abiens. Choledochus

A l'égard du daman ou agneau d'Israël, qui nous paroît être du genre des gerboises, parce qu'il a comme elles les jambes de devant très-courtes en comparaison de celles de derrière, nous ne pouvons mieux faire, ne l'ayant jamais vu, que de citer ce qu'en dit le docteur Shaw, qui étoit à portée de le comparer avec le gerbo, et qui en parle comme de deux espèces différentes. « Le daman Israël, « dit cet auteur, est aussi un animal du mont « Liban, mais également commun dans la

« mox infra pylorum intestinum subit. Vesica uri-« naria citrinâ aquâ plena. Uteri nulla planè distinc-« tio; vagina enim, canalis instar, sine ullis artificiis « in pubem usque protensa, in duo mox cornua di-« viditur, quæ, ubi ovariis appropinquant, multas « inflexiones faciunt et in ovariis terminantur. Pe-« nem masculus habet satis magnum, cui circa ve-« sicæ urinariæ collum vesiculæ seminales, unciam « cum dimidio longæ, graciles et extremitatibus « intortæ adjacent. Foramen aut sinus quosdam inter « anum et penem, aut inter anum et vulvam, nullo « modo potui discernere, licèt quasvis in indagatione « ista cautelas adhibuerim. . . . . . . Cuniculi Ameri-« cani, porcelli pilis et voce. *Marcgrav*. Fabricâ in-« ternarum partium ab hoc animali non multùm « abludunt. »

« Syrie et dans la Phénicie. C'est une bête « innocente, qui ne fait point de mal, et « qui ressemble pour la taille et pour la figure « au lapin ordinaire, ses dents de devant « étant aussi disposées de la même manière; « seulement il est plus brun, et a les yeux « plus petits et la tête plus pointue; ses pieds « de devant sont courts, et ceux de derrière « longs, dans la même proportion que ceux « du jerboa (gerbo). Quoiqu'il se cache quel-« quefois dans la terre, sa retraite ordinaire « est dans les trous et fentes de rochers; ce « qui me fait croire, continue M. Shaw, que « c'est cet animal plutôt que le jerboa (gerbo) « qu'on doit prendre pour le *saphan* de l'Écri-« ture : personne n'a pu me dire d'où vient « le nom moderne de *daman Israël,* qui « signifie *agneau d'Israël* ». Prosper Alpin, qui avoit indiqué cet animal avant le docteur Shaw, dit que sa chair est excellente à manger, et qu'il est plus gros que notre lapin d'Europe : mais ce dernier fait paroît douteux; car le docteur Shaw l'a retranché du passage de Prosper Alpin, qu'il cite au reste en entier.

LA MANGOUSTE *.

La mangouste est domestique en Égypte comme le chat l'est en Europe, et elle sert de même à prendre les souris et les rats : mais son goût pour la proie est encore plus vif, et son instinct plus étendu que celui du chat; car elle chasse également aux oiseaux, aux quadrupèdes, aux serpens, aux lézards, aux insectes, attaque en général tout ce qui lui paroît vivant, et se nourrit de toute substance animale. Son courage est égal à la véhémence de son appétit : elle ne s'effraie ni de la colère des chiens, ni de la malice des chats, et ne redoute pas même la morsure des ser-

* *Mangouste*, mot dérivé de *mangutia*, nom de cet animal aux Indes.

Ichneumon en grec et en latin; *tezer-dea* en arabe, selon le docteur Shaw.

Mungo par les Portugais, et *muncus* par les Hollandois de l'Inde, selon Kæmpfer ; *quil* ou *quilspele* à Ceylan, selon Garcias du Jardin ; *chiri*

pens : elle les poursuit avec acharnement, les saisit et les tue, quelque venimeux qu'ils soient ; et lorsqu'elle commence à ressentir les impressions de leur venin, elle va chercher des antidotes, et particulièrement une racine que les Indiens ont nommée de son nom, et qu'ils disent être un des plus sûrs et des plus puissans remèdes contre la morsure de la vipère ou de l'aspic. Elle mange les œufs du crocodile, comme ceux des poules et des oiseaux ; elle tue et mange aussi les petits crocodiles, quoiqu'ils soient déja très-forts peu de temps après qu'ils sont sortis de l'œuf ; et comme la fable est toujours mise par les hommes à la suite de la vérité, on a prétendu qu'en vertu de cette antipathie pour le crocodile, la mangouste entroit dans son corps lorsqu'il étoit endormi, et n'en sortoit qu'après lui avoir déchiré les viscères.

Les naturalistes ont cru qu'il y avoit plusieurs espèces de mangoustes, parce qu'il y en a de plus grandes et de plus petites, et de poils différens : mais si l'on fait attention qu'étant souvent élevées dans les maisons, elles ont dû, comme les autres animaux domestiques, subir des variétés, on se per-

suadera facilement que cette diversité de couleur et cette différence de grandeur n'indiquent que de simples variétés, et ne suffisent pas pour constituer des espèces, d'autant que dans deux mangoustes que j'ai vues vivantes, et dans plusieurs autres dont les peaux étoient bourrées, j'ai reconnu les nuances intermédiaires, tant pour la grandeur que pour la couleur, et remarqué que pas une ne différoit de toutes les autres par aucun caractère évident et constant; il paroît seulement qu'en Égypte, où les mangoustes sont, pour ainsi dire, domestiques, elles sont plus grandes qu'aux Indes, où elles sont sauvages *.

* « Cet ichneumon, dit Edwards, venoit des « Indes orientales, et étoit fort petit: j'en ai vu un « autre, venu d'Égypte, qui étoit plus du double.... « La seule différence qu'il y avoit, outre la grandeur, « entre les deux ichneumons, c'est que celui d'Égypte « avoit une petite touffe de poil à l'extrémité de la « queue, au lieu que la queue de celui des Indes se « terminoit en pointe; et je crois que cela fait deux « espèces distinctes et séparées, parce que celui des « Indes, qui étoit si petit en comparaison de celui « d'Égypte, avoit cependant pris son entier accrois- « sement. » (Edwards, page 199.) Ces différences

Les nomenclateurs, qui ne veulent jamais qu'un être ne soit que ce qu'il est, c'est-à-dire, qu'il soit seul de son genre, ont beaucoup varié au sujet de la mangouste. M. Linnæus en avoit d'abord fait un blaireau, ensuite il en fait un furet; Hasselquist, d'après les premières leçons de son maître, en fait aussi un blaireau; MM. Klein et Brisson

ne m'ont pas paru suffisantes pour établir deux espèces, attendu qu'entre les plus petites et les plus grandes, c'est-à-dire, entre treize et vingt-deux pouces de longueur, il s'en trouve d'intermédiaires, comme de quinze et dix-sept pouces de grandeur. Seba, qui a donné la figure et la description (vol. I, page 66, tab. XLI) d'une de ces petites mangoustes, qu'il avoit eue vivante, et qui lui venoit de Ceylan, dit qu'elle étoit très-mal-propre, et qu'on n'avoit pu l'apprivoiser. Cette différence de naturel pourroit faire penser que cette petite mangouste est d'une espèce différente des autres : cependant elle ressemble si fort à celle dont nous avons parlé, qu'on ne peut douter que ce ne soit le même animal; et d'ailleurs, je puis assurer moi-même avoir vu une de ces petites mangoustes qui étoit si privée, que son maître (M. le président de Robien), qui l'aimoit beaucoup, la portoit toujours dans son chapeau, et faisoit à tout le monde l'éloge de sa gentillesse et de sa propreté.

l'ont mise dans le genre des belettes; d'autres en ont fait une loutre, et d'autres un rat. Je ne cite ces idées que pour faire voir le peu de consistance qu'elles ont dans la tête même de ceux qui les imaginent, et aussi pour mettre en garde contre ces dénominations qu'ils appellent génériques, et qui, presque toutes, sont fausses, ou du moins arbitraires, vagues et équivoques *.

* Hasselquist termine sa longue et sèche description de la mangouste par ces mots : *Galli in Ægypto conversantes, qui omnibus rebus quas non cognoscunt, sua imponunt nomina ficta, appellarunt hoc animal* rat de Pharaon ; *quod secuti qui latinè relationes de Ægypto dederunt.* Alpin, Belon, *murem Pharaonis effinxerunt.*

Si cet homme eût seulement lu Belon et Alpin, qu'il cite, il auroit vu que ce ne sont pas les François qui ont donné le nom de *rat de Pharaon* à la mangouste, mais les Égyptiens mêmes, et il se seroit abstenu de prendre de là occasion de mal parler de notre nation ; mais l'on ne doit pas être surpris de trouver l'imputation d'un pédant dans l'ouvrage d'un écolier. En effet, cette description de la mangouste, ainsi que celle de la girafe et de quelques autres animaux, données par ce nomenclateur, ne pourront jamais servir qu'à excéder ceux qui vour-

La mangouste habite volontiers aux bords des eaux : dans les inondations, elle gagne les terres élevées, et s'approche souvent des lieux habités pour y chercher sa proie. Elle marche sans faire aucun bruit, et selon le besoin elle varie sa démarche : quelquefois elle porte la tête haute, raccourcit son corps et s'élève sur ses jambes; d'autres fois elle

droient s'ennuyer à les lire : 1°. parce qu'elles sont sans figures, et que le nombre des mots ne peut suppléer à la représentation; un coup d'œil vaut mieux dans ce genre qu'un long détail de paroles : 2°. parce que ces mots ou paroles sont la plupart d'un latin barbare, ou plutôt ne sont d'aucune langue : 3°. parce que la méthode de ces descriptions n'est qu'une routine que tout homme peut suivre, et qui ne suppose ni génie, ni même d'intelligence : 4°. parce que la description étant trop minutieuse, les caractères remarquables, singuliers et distinctifs de l'être qu'on décrit, y sont confondus avec les signes les plus obscurs, les plus indifférens et les plus équivoques : 5°. enfin parce que le trop grand nombre de petits rapports et de combinaisons précaires dont on est obligé de charger sa mémoire, rendent le travail du lecteur plus grand que celui de l'auteur, et les laisse tous les deux aussi ignorans qu'ils l'étoient. Une preuve qu'avec cette méthode on se dispense de lire et de s'instruire, c'est 1°. la fausse

a l'air de ramper et de s'alonger comme un serpent ; souvent elle s'assied sur ses pieds de derrière, et plus souvent encore elle s'élance comme un trait sur la proie qu'elle veut saisir. Elle a les yeux vifs et pleins de feu, la physionomie fine, le corps très-agile, les jambes courtes, la queue grosse

imputation que l'auteur fait aux François au sujet du rat de Pharaon : c'est, 2°. l'erreur qu'il commet en donnant à cet animal le nom arabe *nems,* tandis que ce mot arabe est le nom du furet, et non pas celui de la mangouste ; il ne falloit pas même savoir l'arabe pour éviter cette faute, il auroit suffi d'avoir lu les voyages de ceux qui l'avoient précédé dans le même pays ; 3°. l'omission qu'il fait des choses essentielles, en même temps qu'il s'étend sans mesure sur les indifférentes ; par exemple, il décrit la girafe aussi minutieusement que la mangouste, et ne laisse pas que de manquer le caractère essentiel, qui est de savoir si les cornes sont permanentes, ou si elles tombent tous les ans. Dans vingt fois plus de paroles qu'il n'en faut, l'on ne trouve pas le mot nécessaire, et l'on ne peut juger par sa description si la girafe est du genre des cerfs ou de celui des bœufs. Mais c'est assez s'arrêter sur une critique que tout homme sensé ne manquera pas de faire lorsque de pareils ouvrages lui tomberont entre les mains.

et très-longue, le poil rude et souvent hérissé. Le mâle et la femelle ont tous deux une ouverture remarquable et indépendante des conduits naturels, une espèce de poche, dans laquelle se filtre une humeur odorante: on prétend que la mangouste ouvre cette poche pour se rafraîchir lorsqu'elle a trop chaud. Son museau trop pointu et sa gueule étroite l'empêchent de saisir et de mordre les choses un peu grosses : mais elle sait suppléer, par agilité, par courage, aux armes et à la force qui lui manquent; elle étrangle aisément un chat, quoique plus gros et plus fort qu'elle; souvent elle combat les chiens, et quelque grands qu'ils soient, elle s'en fait respecter.

Cet animal croît promptement et ne vit pas long-temps. Il se trouve en grand nombre dans toute l'Asie méridionale, depuis l'Égypte jusqu'à Java, et il paroît qu'il se trouve aussi en Afrique jusqu'au cap de Bonne-Espérance: mais on ne peut l'élever aisément, ni le garder long-temps dans nos climats tempérés, quelque soin qu'on en prenne; le vent l'incommode, le froid le fait mourir : pour éviter l'un et l'autre, et conserver sa chaleur, il se

met en rond, et cache sa tête entre ses cuisses. Il a une petite voix douce, une espèce de murmure, et son cri ne devient aigre que lorsqu'on le frappe et qu'on l'irrite. Au reste, la mangouste étoit en vénération chez les anciens Égyptiens, et mériteroit encore bien aujourd'hui d'être multipliée, ou du moins épargnée, puisqu'elle détruit un grand nombre d'animaux nuisibles, et sur-tout les crocodiles, dont elle sait trouver les œufs, quoique cachés dans le sable : la ponte de ces animaux est si nombreuse, qu'il y auroit tout à craindre de leur multiplication, si la mangouste n'en détruisoit les germes.



LA FOSSANE

LE VANSIRE

J Pauquet S.

LA FOSSANE *.

QUELQUES voyageurs ont appelé la fossane *genette de Madagascar*, parce qu'elle ressemble à la genette par les couleurs du poil et par quelques autres rapports : cependant elle est constamment plus petite ; et ce qui nous fait penser que ce n'est point une genette, c'est qu'elle n'a pas la poche odoriférante qui, dans cet animal, est un attribut essentiel. Comme nous étions incertains de ce fait, n'ayant pu nous procurer l'animal pour le disséquer, nous avons consulté par lettres M. Poivre, qui nous en a envoyé la peau bourrée, et il a eu la bonté de nous répondre dans les termes suivans :

Lyon, 19 *juillet* 1761. « La fossane que « j'ai apportée de Madagascar, est un animal « qui a les mœurs de notre fouine. Les habi- « tans de l'île m'ont assuré que la fossane

* *Fossa* ou *fossane*, nom de cet animal à Madagascar, et que nous avons adopté.

« mâle étant en chaleur, ses parties avoient « une forte odeur de musc. Lorsque j'ai « fait empailler celle qui est au Jardin du « roi, je l'examinai attentivement, je n'y « découvris aucune poche, et je ne lui trou« vai aucune odeur de parfum. J'ai élevé un « animal semblable à la Cochinchine, et un « autre aux îles Philippines; l'un et l'autre « étoient des mâles; ils étoient devenus un « peu familiers, je les avois eus très-petits, « et je ne les ai guère gardés que deux ou « trois mois : je n'y ai jamais trouvé de « poche entre les parties que vous m'indi« quez; je me suis seulement apperçu que « leurs excrémens avoient l'odeur de ceux de « notre fouine. Ils mangeoient de la viande « et des fruits; mais ils préféroient ces der« niers, et montroient sur-tout un goût plus « décidé pour les bananes, sur lesquelles ils « se jetoient avec voracité. Cet animal est « très-sauvage, fort difficile à apprivoiser; « et quoiqu'élevé bien jeune, il conserve « toujours un air et un caractère de férocité; « ce qui m'a paru extraordinaire dans un « animal qui vit volontiers de fruits. L'œil de « la fossane ne présente qu'un globe noir fort

« grand, comparé à la grosseur de sa tête; ce « qui donne à cet animal un air méchant. »

Nous sommes très-aises d'avoir cette occasion de marquer notre reconnoissance à M. Poivre, qui, par goût pour l'histoire naturelle, et par amitié pour ceux qui la cultivent, a donné au Cabinet un assez grand nombre de morceaux rares et précieux dans tous les genres.

Il nous paroît que l'animal appelé *berbé* en Guinée est le même que la fossane, et que par conséquent cette espèce se trouve en Afrique comme en Asie. « Le berbé, disent « les voyageurs, a le museau plus pointu et « le corps plus petit que le chat; il est mar-« queté comme la civette ». Nous ne connoissons pas d'animal auquel ces indications, qui sont assez précises, conviennent mieux qu'à la fossane.

LE VANSIRE *.

CEUX qui ont parlé de cet animal l'ont pris pour un furet, auquel en effet il ressemble à beaucoup d'égards : cependant il en diffère par des caractères qui nous paroissent suffisans pour en faire une espèce distincte et séparée. Le vansire a douze dents mâchelières dans la mâchoire supérieure, au lieu que le furet n'en a que huit; et les mâchelières d'en bas, quoiqu'en égal nombre de dix dans ces deux animaux, ne se ressemblent ni par la forme ni par la situation respective : d'ailleurs le vansire diffère, par la cou-

* Mot dérivé de *vohang-shira*, nom de cet animal à Madagascar. « La province de Balta, dans le « royaume de Congo, offre une infinité de beaux « sables (martres), qui portent le nom d'*insires*. » (*Histoire générale des voyages*, tome V, page 87.)

Il n'y a point de sables ou de martres à Congo, et la ressemblance du nom nous fait croire que l'insire de Congo pourroit bien être le vansire de Madagascar.

leur du poil, de tous nos furets, quoique ceux-ci, comme tous les animaux que l'homme prend soin d'élever et de multiplier, varient beaucoup entre eux, même du mâle à la femelle.

Il nous paroît que l'animal indiqué par Seba sous la dénomination de *belette de Java*, qu'il dit que les habitans de cette île nomment *koger-angan*, et qu'ensuite M. Brisson a nommé *furet de Java*, pourroit bien être le même animal que le vansire : c'est au moins de tous les animaux connus celui duquel il approche le plus. Mais ce qui nous empêche de prononcer décisivement, c'est que la description de Seba n'est pas assez complète pour qu'on puisse établir la juste comparaison qui seroit nécessaire pour juger sans scrupule. Nous la mettons sous les yeux du lecteur *, pour qu'il puisse lui-même la comparer avec la nôtre.

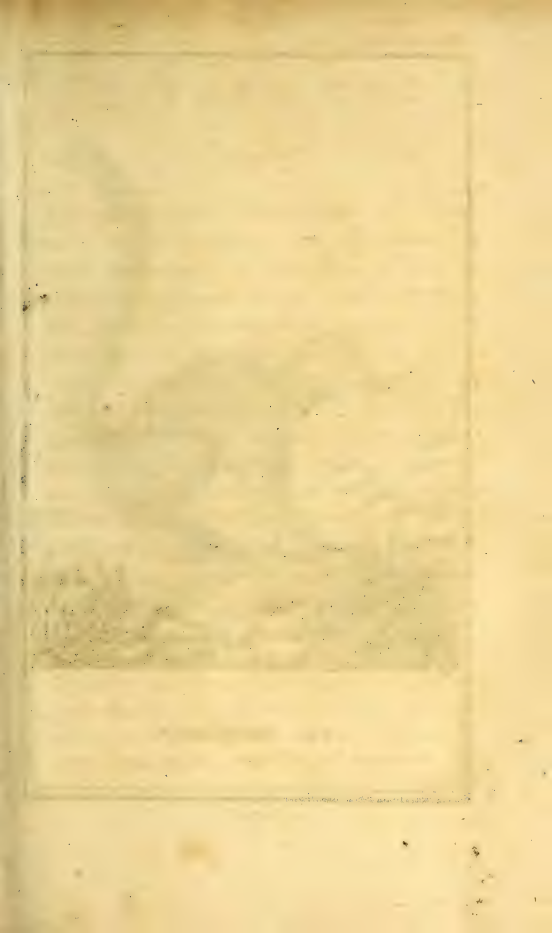
* « Javanica hæc mustela, hìc repræsentata, « collo et corpore est brevioribus quàm nostras; « caput tegentes pili obscurè spadicei sunt, rufi « qui dorsum, dilutè verò flavi qui ventrem vestiunt, « caudâ interim in apicem acutum et nigricantem « desinente. » (Seba, vol. I, pag. 78.)

LES MAKIS[1].

COMME l'on a donné le nom de *maki* à plusieurs animaux d'espèces différentes, nous ne pouvons l'employer que comme un terme générique, sous lequel nous comprendrons trois animaux qui se ressemblent assez pour être du même genre, mais qui diffèrent aussi par un nombre de caractères suffisans pour constituer des espèces évidemment différentes. Ces trois animaux ont tous une longue queue, et les pieds conformés comme les singes; mais leur museau est alongé comme celui d'une fouine, et ils ont à la mâchoire inférieure six dents incisives, au lieu que tous les singes n'en ont que quatre. Le premier de ces animaux est le mocok [2] ou

[1] Il paroît que le mot *maki* a été dérivé de *mocok* ou *maucauc*, qui est le nom que l'on donne communément à ces animaux au Mozambique et dans les îles voisines de Madagascar, dont ils sont originaires.

[2] *Mocok* ou *mococo*, nom de cet animal sur les côtes orientales de l'Afrique, et que nous avons adopté.





LE MONGOUS

J. Pauquet S.



LE MOCOCO

J Pauquet S.

mococo, que l'on connoît vulgairement sous le nom de *maki à queue annelée.* Le second est le mongous *, appelé vulgairement *maki brun :* mais cette dénomination a été mal appliquée; car dans cette espèce il y en a de tout bruns, d'autres qui ont les joues et les pieds blancs, et encore d'autres qui ont les joues noires et les pieds jaunes. Le troisième est le vari, appelé par quelques uns *maki-pie :* mais cette dénomination a été mal appliquée; car dans cette espèce, outre ceux qui sont pies, c'est-à-dire, blancs et noirs, il y en a de tout blancs et de tout noirs. Ces quatre animaux sont tous originaires des parties de l'Afrique orientale, et notamment de Madagascar, où on les trouve en grand nombre.

Le mococo est un joli animal, d'une physionomie fine, d'une figure élégante et svelte, d'un beau poil toujours propre et lustré : il est remarquable par la grandeur de ses yeux, par la hauteur de ses jambes de derrière, qui sont beaucoup plus longues que celles de devant, et par sa belle et grande queue, qui

* Nom de cet animal aux Indes orientales, et que nous avons adopté.

est toujours relevée, toujours en mouvement, et sur laquelle on compte jusqu'à trente anneaux alternativement noirs et blancs, tous bien distincts et bien séparés les uns des autres. Il a les mœurs douces; et quoiqu'il ressemble en beaucoup de choses aux singes, il n'en a ni la malice ni le naturel. Dans son état de liberté, il vit en société, et on le trouve à Madagascar par troupes de trente ou quarante. Dans celui de captivité, il n'est incommode que par le mouvement prodigieux qu'il se donne : c'est pour cela qu'on le tient ordinairement à la chaîne; car, quoique très-vif et très-éveillé, il n'est ni méchant ni sauvage, il s'apprivoise assez pour qu'on puisse le laisser aller et venir sans craindre qu'il s'enfuie. Sa démarche est oblique comme celle de tous les animaux qui ont quatre mains au lieu de quatre pieds : il saute de meilleure grace et plus légèrement qu'il ne marche. Il est assez silencieux, et ne fait entendre sa voix que par un cri court et aigu, qu'il laisse, pour ainsi dire, échapper lorsqu'on le surprend ou qu'on l'irrite. Il dort assis, le museau incliné et appuyé sur sa poitrine. Il n'a pas le corps plus gros qu'un

chat; mais il l'a plus long, et il paroît plus grand, parce qu'il est plus élevé sur ses jambes. Son poil, quoique très-doux au toucher, n'est pas couché, et se tient assez fermement droit. Le mococo a les parties de la génération petites et cachées, au lieu que le mongous a des testicules prodigieux pour sa taille, et extrêmement apparens.

Le mongous est plus petit que le mococo; il a, comme lui, le poil soyeux et assez court, mais un peu frisé : il a aussi le nez plus gros que le mococo, et assez semblable à celui du vari. J'ai eu chez moi pendant plusieurs années un de ces mongous qui étoit tout brun; il avoit l'œil jaune, le nez noir et les oreilles courtes : il s'amusoit à manger sa queue, et en avoit ainsi détruit les quatre ou cinq dernières vertèbres. C'étoit un animal fort sale et assez incommode : on étoit obligé de le tenir à la chaîne; et quand il pouvoit s'échapper, il entroit dans les boutiques du voisinage pour chercher des fruits, du sucre, et sur-tout des confitures, dont il ouvroit les boîtes : on avoit bien de la peine à le reprendre, et il mordoit cruellement alors ceux même qu'il connoissoit le mieux. Il avoit un

petit grognement presque continuel; et lorsqu'il s'ennuyoit et qu'on le laissoit seul, il se faisoit entendre de fort loin par un coassement tout semblable à celui de la grenouille. C'étoit un mâle, et il avoit les testicules extrêmement gros pour sa taille : il cherchoit les chattes, et même se satisfaisoit avec elles, mais sans accouplement intime et sans production. Il craignoit le froid et l'humidité; il ne s'éloignoit jamais du feu, et se tenoit debout pour se chauffer. On le nourrissoit avec du pain et des fruits. Sa langue étoit rude comme celle d'un chat; et si on le laissoit faire, il léchoit la main jusqu'à la faire rougir, et finissoit souvent par l'entamer avec les dents. Le froid de l'hiver 1750 le fit mourir, quoiqu'il ne fût pas sorti du coin du feu. Il étoit très-brusque dans ses mouvemens, et fort pétulant par instans; cependant il dormoit souvent le jour, mais d'un sommeil léger que le moindre bruit interrompoit.

Il y a dans cette espèce du mongous plusieurs variétés non seulement pour le poil, mais pour la grandeur : celui dont nous venons de parler étoit tout brun, et de la taille

d'un chat de moyenne grosseur. Nous en connoissons de plus grands et de bien plus petits : nous en avons vu un qui, quoiqu'adulte, n'étoit pas plus gros qu'un loir. Si ce petit mongous n'étoit pas ressemblant en tout au grand, il seroit sans contredit d'une espèce différente : mais la ressemblance entre ces deux individus nous a paru si parfaite, à l'exception de la grandeur, que nous avons cru devoir les réduire tous deux à la même espèce, sauf à les distinguer dans la suite par un nom différent, si l'on vient à acquérir la preuve que ces deux animaux ne se mêlent point ensemble, et qu'ils soient aussi différens par l'espèce qu'ils le sont par la grandeur.

Le vari * est plus grand, plus fort et plus sauvage que le mococo; il est même d'une méchanceté farouche dans son état de liberté. Les voyageurs disent que « ces animaux sont

* Flaccourt, qui appelle le mococo *vari*, donne à celui-ci le nom de *varicossy*. Il y a toute apparence que *cossy* est une épithète augmentative pour la grandeur, la force ou la férocité de cet animal, qui diffère en effet du mococo par ces attributs et par plusieurs autres.

« furieux comme des tigres, et qu'ils font « un tel bruit dans les bois, que, s'il y en a « deux, il semble qu'il y en ait un cent, et « qu'ils sont très-difficiles à apprivoiser * ». En effet, la voix du vari tient un peu du rugissement du lion, et elle est effrayante lorsqu'on l'entend pour la première fois : cette force étonnante de voix dans un animal qui n'est que de médiocre grandeur, dépend d'une structure singulière dans la trachée-artère, dont les deux branches s'élargissent et forment une large concavité, avant d'aboutir aux bronches du poumon. Il diffère donc beaucoup du mococo par le naturel, aussi-bien que par la conformation; il a en général le poil beaucoup plus long, et en particulier une espèce de cravate de poils encore plus longs, qui lui environne le cou, et qui fait un caractère très-apparent, par lequel il est aisé de le reconnoître; car au reste il varie du blanc au noir et au pie par la couleur du poil, qui, quoique long et très-doux, n'est pas couché en arrière, mais

* Lorsque cet animal est pris jeune, il perd apparemment toute sa férocité, et il paroît aussi doux que le mococo.

s'élève presque perpendiculairement sur la peau. Il a le museau plus gros et plus long à proportion que le mococo, les oreilles beaucoup plus courtes et bordées de longs poils, les yeux d'un jaune orangé si foncé, qu'ils paroissent rouges.

Les mococos, les mongous et les varis sont du même pays, et paroissent être confinés à Madagascar, au Mozambique, et aux terres voisines de ces îles : il ne paroît par aucun témoignage des voyageurs, qu'on les ait trouvés nulle part ailleurs; il semble qu'ils soient dans l'ancien continent ce que sont dans le nouveau les marmoses, les cayopollins, les phalangers, qui ont quatre mains comme les makis, et qui, comme tous les autres animaux du nouveau monde, sont fort petits en comparaison de ceux de l'ancien : et à l'égard de la forme, les makis semblent faire la nuance entre les singes à longue queue et les animaux fissipèdes; car ils ont quatre mains et une longue queue comme ces singes, et en même temps ils ont le museau long comme les renards ou les fouines : cependant ils tiennent plus des singes par les habitudes essentielles; car, quoiqu'ils mangent quel-

quefois de la chair, et qu'ils se plaisent aussi à épier les oiseaux, ils sont cependant moins carnassiers que frugivores, et ils préfèrent même dans l'état de domesticité les fruits, les racines et le pain, à la chair cuite ou crue.



LE VARI.

LE LORIS.

J. Pauquet S.

LE LORIS *.

Le loris est un petit animal qui se trouve à Ceylan, et qui est très-remarquable par l'élégance de sa figure et la singularité de sa conformation. Il est peut-être de tous les animaux celui qui a le corps le plus long relativement à sa grosseur : il a neuf vertèbres lombaires, au lieu que tous les autres animaux n'en ont que cinq, six ou sept, et c'est de là que dépend l'alongement de son corps, qui paroît d'autant plus long, qu'il n'est pas terminé par une queue. Sans ce défaut de queue et cet excès de vertèbres, on pourroit le comprendre dans la liste des makis ; car il leur ressemble par les mains et les pieds, qui sont à peu près conformés de même, et aussi par la qualité du poil, par le nombre des dents, et par le museau pointu. Mais, indépendamment de la singularité que nous venons d'indiquer, et qui

* *Loris, loeris*, nom que les Hollandois ont donné à cet animal, et que nous avons adopté.

l'éloigne beaucoup des makis, il a encore d'autres attributs particuliers : sa tête est tout-à-fait ronde, et son museau est presque perpendiculaire sur cette sphère ; ses yeux sont excessivement gros et très-voisins l'un de l'autre ; ses oreilles larges et arrondies sont garnies en dedans de trois oreillons en forme de petite conque. Mais ce qui est encore plus remarquable, et peut-être unique, c'est que la femelle urine par le clitoris, qui est percé comme la verge du mâle, et que ces deux parties se ressemblent parfaitement, même pour la grandeur et la grosseur.

M. Linnæus a donné une courte description de cet animal, qui nous a paru très-conforme à la nature ; il est aussi fort bien représenté dans l'ouvrage de Seba, et il nous paroît que c'est le même animal dont parle Thévenot dans les termes suivans : « Je vis « au Mogol des singes dont on faisoit grand « cas, qu'un homme avoit apportés de Cey- « lan ; on les estimoit, parce qu'ils n'étoient « pas plus gros que le poing, et qu'ils sont « d'une espèce différente des singes ordi- « naires : ils ont le front plat, les yeux ronds « et grands, jaunes et clairs, comme ceux de

« certains chats ; leur museau est fort pointu, « et le dedans des oreilles est jaune ; ils n'ont « point de queue..... Quand je les examinai, « ils se tenoient sur les pieds de derrière, et « s'embrassoient souvent, regardant fixe- « ment le monde sans s'effaroucher. »

LA CHAUVE-SOURIS FER-DE-LANCE.

DANS le grand nombre d'espèces de chauve-souris qui n'étoient ni nommées ni connues, nous en avons indiqué quelques unes par des noms empruntés des langues étrangères, et d'autres par des dénominations tirées de leur caractère le plus frappant : il y en a une que nous avons appelée *le fer-à-cheval,* parce qu'elle porte au-devant de sa face un relief exactement semblable à la forme d'un fer à cheval. Nous nommons de même celle dont il est ici question, *le fer-de-lance,* parce qu'elle présente une crête ou membrane en forme de trèfle très-pointu, et qui ressemble parfaitement à un fer de lance garni de ses oreillons. Quoique ce caractère suffise seul pour la faire reconnoître et distinguer de toutes les autres, on peut encore ajouter qu'elle n'a presque point de queue ; qu'elle est à peu près du



LA CHAUVE-SOURIS.

FER-DE-LANCE.

J. Pauquet S.

même poil et de la même grosseur que la chauve-souris commune ; mais qu'au lieu d'avoir comme elle et comme la plupart des autres chauve-souris, six dents incisives à la mâchoire inférieure, elle n'en a que quatre. Au reste, cette espèce, qui est fort commune en Amérique, ne se trouve point en Europe.

Il y a au Sénégal une autre chauve-souris qui a aussi une membrane sur le nez : mais cette membrane, au lieu d'avoir la forme d'un fer de lance ou d'un fer à cheval, comme dans les deux chauve-souris dont nous venons de faire mention, a une figure plus simple, et ressemble à une feuille ovale. Ces trois chauve-souris étant de différens climats, ne sont pas de simples variétés, mais des espèces distinctes et séparées. M. Daubenton a donné la description de cette chauve-souris du Sénégal sous le nom de la *feuille*, dans les *Mémoires de l'académie des sciences*, année 1759, page 374.

Les chauve-souris, qui ont déja de grands rapports avec les oiseaux par leur vol, par leurs ailes et par la force des muscles pectoraux, paroissent s'en approcher encore par

ces membranes ou crêtes qu'elles ont sur la face : ces parties excédantes, qui ne se présentent d'abord que comme des difformités superflues, sont les caractères réels et les nuances visibles de l'ambiguité de la Nature entre ces quadrupèdes volans et les oiseaux; car la plupart de ceux-ci ont aussi des membranes et des crêtes autour du bec et de la tête, qui paroissent tout aussi superflues que celles des chauve-souris.





LE SERVAL.

J. Pauquet S.

LE SERVAL *.

CET animal, qui a vécu pendant quelques années à la Ménagerie du roi, sous le nom de *chat-tigre*, nous paroît être le même que celui qui a été décrit par MM. de l'académie, sous le nom de *chat-pard;* et nous ignorerions peut-être encore son vrai nom, si M. le marquis de Montmirail ne l'eût trouvé dans un voyage italien, dont il a fait la traduction et l'extrait. « Le maraputé, que les « Portugais de l'Inde appellent *serval,* dit le « P. Vincent-Marie, est un animal sauvage « et féroce, plus gros que le chat sauvage, « et un peu plus petit que la civette, de la- « quelle il diffère, en ce que sa tête est plus « ronde et plus grosse relativement au vo- « lume de son corps, et que son front paroît

* Nom que les Portugais habitués dans l'Inde ont donné à cet animal, que les habitans du Malabar appellent *maraputé*.

« creusé dans le milieu. Il ressemble à la
« panthère par les couleurs du poil, qui est
« fauve sur la tête, le dos, les flancs, et blanc
« sous le ventre, et aussi par les taches qui
« sont distinctes, également distribuées, et
« un peu plus petites que celles de la pan-
« thère; ses yeux sont très-brillans, ses mous-
« taches fournies de soies longues et roides;
« il a la queue courte, les pieds grands et
« armés d'ongles longs et crochus. On le
« trouve dans les montagnes de l'Inde : on
« le voit rarement à terre; il se tient pres-
« que toujours sur les arbres, où il fait son
« nid et prend les oiseaux, desquels il se
« nourrit : il saute aussi légèrement qu'un
« singe d'un arbre à l'autre, et avec tant
« d'adresse et d'agilité, qu'en un instant il
« parcourt un grand espace, et qu'il ne fait,
« pour ainsi dire, que paroître et disparoître.
« Il est d'un naturel féroce : cependant il
« fuit à l'aspect de l'homme, à moins qu'on
« ne l'irrite, sur-tout en dérangeant sa bauge;
« car alors il devient furieux, il s'élance,
« mord et déchire, à peu près comme la
« panthère. »

La captivité, les bons ou les mauvais trai-

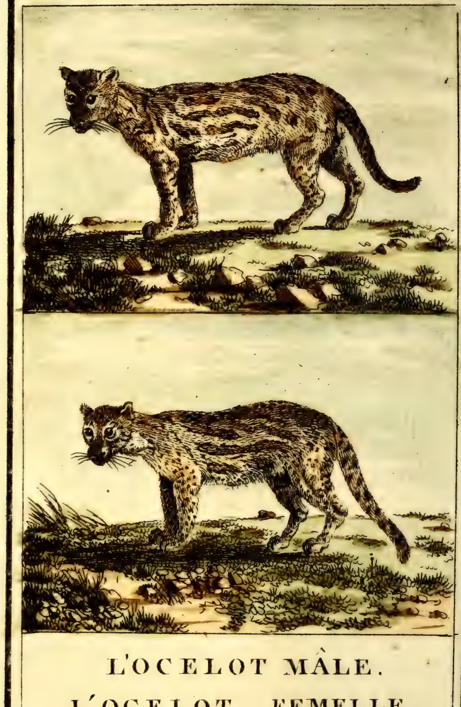
temens, ne peuvent ni domter ni adoucir la férocité de cet animal ; celui que nous avons vu à la Ménagerie étoit toujours sur le point de s'élancer contre ceux qui l'approchoient : on n'a pu le dessiner ni le décrire qu'à travers la grille de sa loge. On le nourrissoit de chair comme les panthères et les léopards.

Ce serval ou maraputé du Malabar et des Indes nous paroît être le même animal que le chat-tigre du Sénégal et du cap de Bonne-Espérance, qui, selon le témoignage des voyageurs, ressemble au chat par la figure, et au tigre (c'est-à-dire, à la panthère ou au léopard) par les taches noires et blanches de son poil. « Cet animal, disent-ils, est « quatre fois plus gros qu'un chat ; il est « vorace et mange les singes, les rats et les « autres animaux. »

Par la comparaison que nous avons faite du serval avec le chat-pard décrit par MM. de l'académie, nous n'y avons trouvé d'autres différences que les longues taches du dos et les anneaux de la queue du chat-pard, qui ne sont pas dans le serval ; il a seulement ces taches du dos placées plus près que celles

des autres parties du corps : mais cette petite disconvenance fait une différence trop légère pour qu'on puisse douter de l'identité d'espèce de ces deux animaux.





L'OCELOT MÂLE.
L'OCELOT FEMELLE.

J. Dauquet. S.

L'OCELOT *.

L'OCELOT est un animal d'Amérique, féroce et carnassier, que l'on doit placer à côté du jaguar, du couguar, ou immédiatement après; car il en approche pour la grandeur, et leur ressemble par le naturel et par la figure. Le mâle et la femelle ont été apportés vivans à Paris par M. Lescot, et on les a vus à la foire Saint-Ovide, au mois de septembre de l'année 1764. Ils venoient des terres voisines de Carthagène, et ils avoient été enlevés tout petits à leur mère au mois d'octobre 1763 : à trois mois d'âge, ils étoient déja devenus assez forts et assez cruels pour tuer et dévorer une chienne qu'on leur avoit donnée pour nourrice; à un an d'âge, lorsque nous les avons vus, ils avoient environ deux pieds de longueur, et il est certain

* *Ocelot*, mot que nous avons tiré par abréviation de *tlalocelotl*, nom de cet animal dans son pays natal au Mexique.

qu'il leur restoit encore à croître, et que probablement ils n'avoient pris alors que la moitié ou les deux tiers de leur entier accroissement. On les montroit sous le nom de *chats-tigres;* mais nous avons rejeté cette dénomination précaire et composée, avec d'autant plus de raison, qu'on nous a envoyé sous ce même nom le jaguar, le serval et le margay, qui cependant sont tous trois différens les uns des autres, et différens aussi de celui dont il est ici question.

Le premier auteur qui ait fait mention expresse de cet animal, et d'une manière à le faire reconnoître, est Fabri : il a fait graver les dessins qu'en avoit faits Recchi, et en a composé la description d'après ces mêmes dessins, qui étoient coloriés ; il en donne aussi une espèce d'histoire, d'après ce que Grégoire de Bolivar en avoit écrit et lui en avoit raconté. Je fais ces remarques dans la vue d'éclaircir un fait qui a jeté les naturalistes dans une espèce d'erreur, et sur lequel j'avoue que je m'étois trompé comme eux : ce fait est de savoir si les deux animaux dessinés par Recchi, le premier avec le nom de *tlatlauhquiocelotl*, et le second avec celui

de *tlacoozlotl, tlalocelotl,* et ensuite décrits par Fabri comme étant d'espèces différentes, ne sont pas le même animal. On étoit fondé à les regarder et on les regardoit en effet comme différens, quoique les figures soient assez semblables, parce qu'il ne laisse pas d'y avoir des différences dans les noms, et même dans les descriptions. J'avois donc cru que le premier pouvoit être le même que le jaguar, en sorte que, dans la nomenclature de cet animal, j'y ai rapporté le nom mexicain *tlatlauhquiocelotl.* Or ce nom mexicain ne lui appartient pas; et depuis que nous avons vu les animaux mâles et femelles dont nous parlons ici, je me suis persuadé que les deux qui ont été décrits par Fabri ne sont que ce même animal, dont le premier est le mâle, et le second la femelle. Il falloit un hasard comme celui que nous avons eu, et voir ensemble le mâle et la femelle, pour reconnoître cette petite erreur. De tous les animaux à peau *tigrée*, l'ocelot mâle a certainement la robe la plus belle et la plus élégamment variée; celle du léopard même n'en approche pas pour la vivacité des couleurs et la régularité du dessin, et celle du

jaguar, de la panthère ou de l'once, en approche encore moins : mais, dans l'ocelot femelle, les couleurs sont bien plus foibles, et le dessin moins régulier, et c'est cette différence très-apparente qui a pu tromper Recchi, Fabri et les autres. On verra, en comparant les figures et les descriptions de l'un et de l'autre, que les différences ne laissent pas d'être considérables, et qu'il manque à la robe de la femelle beaucoup de fleurs et d'ornemens qui se trouvent sur celle du mâle.

Lorsque l'ocelot a pris son entier accroissement, il a, selon Grégoire de Bolivar, deux pieds et demi de hauteur sur environ quatre pieds de longueur ; la queue, quoiqu'assez longue, ne touche cependant pas la terre lorsqu'elle est pendante, et par conséquent elle n'a guère que deux pieds de longueur. Cet animal est très-vorace, il est en même temps timide : il attaque rarement les hommes, il craint les chiens ; et dès qu'il en est poursuivi, il gagne les bois, et grimpe sur un arbre : il y demeure, et même y séjourne pour dormir, et pour épier le gibier ou le bétail, sur lequel il s'élance dès qu'il

le voit à portée. Il préfère le sang à la chair; et c'est par cette raison qu'il détruit un grand nombre d'animaux, parce qu'au lieu de se rassasier en les dévorant, il ne fait que se désaltérer en leur suçant le sang.

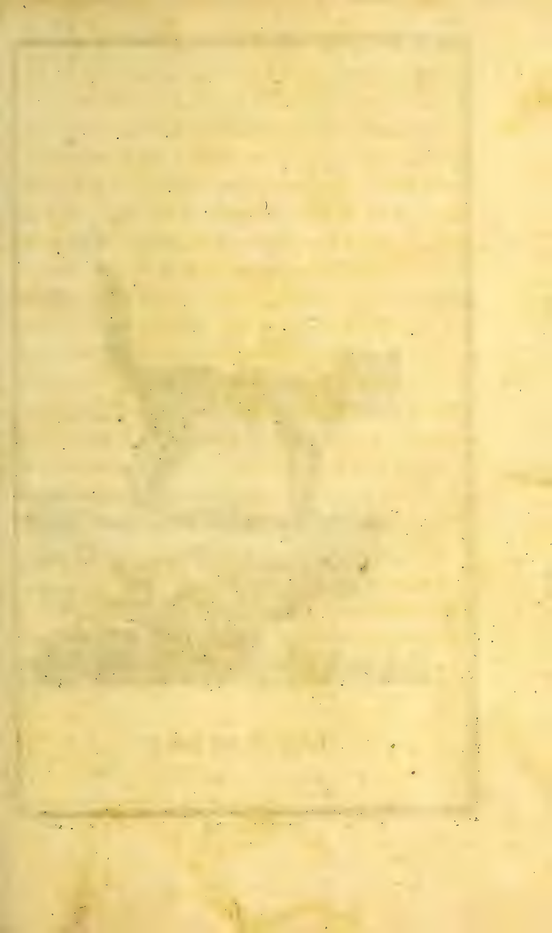
Dans l'état de captivité, il conserve ses mœurs; rien ne peut adoucir son naturel féroce, rien ne peut calmer ses mouvemens inquiets; on est obligé de le tenir toujours en cage. « A trois mois, dit M. Lescot, « lorsque ces deux petits eurent dévoré leur « nourrice, je les tins en cage, et je les y ai « nourris avec de la viande fraîche, dont ils « mangent sept à huit livres par jour : ils « frayent ensemble mâle et femelle, comme « nos chats domestiques. Il règne entre eux « une supériorité singulière de la part du « mâle : quelque appétit qu'aient ces deux « animaux, jamais la femelle ne s'avise de « rien prendre que le mâle n'ait sa satura- « tion, et qu'il ne lui envoie les morceaux « dont il ne veut plus. Je leur ai donné plu- « sieurs fois des chats vivans; ils leur suçent « le sang jusqu'à ce que mort s'ensuive, mais « jamais ils ne les mangent. J'avois embar- « qué pour leur subsistance deux chevreaux;

« ils ne mangent d'aucune viande cuite ni « salée *. »

Il paroît, par le témoignage de Grégoire de Bolivar, que ces animaux ne produisent ordinairement que deux petits, et celui de M. Lescot semble confirmer ce fait ; car il dit aussi qu'on avoit tué la mère, avant de prendre les deux petits dont nous venons de parler. Il en est de l'ocelot comme du jaguar, de la panthère, du léopard, du tigre et du lion : tous ces animaux remarquables par leur grandeur ne produisent qu'en petit nombre, au lieu que les chats, qu'on pourroit associer à cette même tribu, produisent en assez grand nombre ; ce qui prouve que le plus ou le moins dans la production tient beaucoup plus à la grandeur qu'à la forme.

* Lettre de M. Lescot, qui a amené ces animaux du continent de Carthagène, à M. de Beost, correspondant de l'académie des sciences, en date du 17 septembre 1764.

M. de Beost, qui a bien voulu me communiquer cette lettre, a beaucoup de connoissances en histoire naturelle, et ce ne sera pas la seule occasion que nous aurons de parler des choses dont il nous a fait part.





LE MARGAY.

J. Pauquet S.

LE MARGAY*.

Le margay est beaucoup plus petit que l'ocelot; il ressemble au chat sauvage par la grandeur et la figure du corps; il a seulement la tête plus quarrée, le museau moins court, les oreilles plus arrondies, et la queue plus longue : son poil est aussi plus court que celui du chat sauvage, et il est marqué de bandes, de raies et de taches noires sur un fond de couleur fauve. On nous l'a envoyé de Cayenne sous le nom de *chat-tigre*, et il tient en effet de la nature du chat et de celle du jaguar ou de l'ocelot, qui sont les deux animaux auxquels on a donné le nom de *tigres* dans le nouveau continent. Selon Fernandès, cet animal, lorsqu'il a pris son accroissement en entier, n'est pas tout-à-fait si grand que la civette; et selon Marcgrave, dont la comparaison

* Mot tiré de *maragua* ou *maragaia*, nom de cet animal au Bresil.

nous paroît plus juste, il est de la grandeur du chat sauvage, auquel il ressemble aussi par les habitudes naturelles, ne vivant que de petit gibier, de volaille, etc. : mais il est très-difficile à apprivoiser, et ne perd même jamais son naturel féroce. Il varie beaucoup pour les couleurs, quoiqu'ordinairement il soit tel que nous le présentons ici. C'est un animal très-commun à la Guiane, au Bresil, et dans toutes les autres provinces de l'Amérique méridionale. Il y a apparence que c'est le même qu'à la Louisiane on appelle *pichou ;* mais l'espèce en est moins commune dans les pays tempérés que dans les climats chauds.

Si nous faisons la révision de ces animaux cruels, dont la robe est si belle et la nature si perfide, nous trouverons dans l'ancien continent le tigre, la panthère, le léopard, l'once, le serval; et dans le nouveau, le jaguar, l'ocelot et le margay, qui tous trois ne paroissent être que des diminutifs des premiers, et qui, n'en ayant ni la taille ni la force, sont aussi timides, aussi lâches, que les autres sont intrépides et fiers.

Il y a encore un animal de ce genre qui

semble différer de tous ceux que nous venons de nommer; les fourreurs l'appellent *guépard*. Nous en avons vu plusieurs peaux, elles ressemblent à celle du lynx par la longueur du poil; mais les oreilles n'étant pas terminées par un pinceau, le guépard n'est point un lynx : il n'est aussi ni panthère ni léopard, il n'a pas le poil court comme ces animaux, et il diffère de tous par une espèce de crinière ou de poil long de quatre ou cinq pouces qu'il porte sur le cou et entre les épaules; il a aussi le poil du ventre long de trois à quatre pouces, et la queue à proportion plus courte que la panthère, le léopard ou l'once; il est à peu près de la taille de ce dernier animal, n'ayant qu'environ trois pieds et demi de longueur de corps. Au reste, sa robe, qui est d'un fauve très-pâle, est parsemée, comme celle du léopard, de taches noires, mais plus voisines les unes des autres et plus petites, n'ayant que trois ou quatre lignes de diamètre.

J'ai pensé que cet animal devoit être le même que celui qu'indique Kolbe sous le nom de *loup-tigre;* je cite ici sa description*

* « Il est de la taille d'un chien ordinaire, et

pour qu'on puisse la comparer avec la nôtre. C'est un animal commun dans les terres voisines du cap de Bonne-Espérance. Tout le jour il se tient dans des fentes de rochers, ou dans des trous qu'il se creuse en terre; pendant la nuit il va chercher sa proie : mais, comme il hurle en chassant son gibier, il avertit les hommes et les animaux, en sorte qu'il est assez aisé de l'éviter ou

« quelquefois plus gros : sa tête est large comme « celle des dogues que l'on fait battre en Angleterre « contre les taureaux; il a les mâchoires grosses, « aussi-bien que le museau et les yeux; ses dents « sont fort tranchantes; son poil est frisé comme « celui d'un chien barbet, et tacheté comme celui « du tigre; il a les pattes larges et armées de « grosses griffes, qu'il retire quand il veut, comme « les chats; sa queue est courte..... Il a pour mor- « tels ennemis le lion, le tigre et le léopard, qui lui « donnent très-souvent la chasse; ils le poursuivent « jusque dans sa tanière, se jettent sur lui et le « mettent en pièces. » (*Description du cap de Bonne-Espérance,* par Kolbe, tome III, pages 69 et 70.)

L'animal auquel cet auteur donne le nom de *tigre,* est celui que nous avons appelé *léopard,* et celui qu'il nomme *léopard* est la panthère.

de le tuer. Au reste, il paroît que le mot *guépard* est dérivé de *lépard;* c'est ainsi que les Allemands et les Hollandois appellent le léopard. Nous avons aussi reconnu qu'il y a des variétés dans cette espèce pour le fond du poil et pour la couleur des taches; mais tous les guépards ont le caractère commun des longs poils sous le ventre, et de la crinière sur le cou.

LE CHACAL[1],

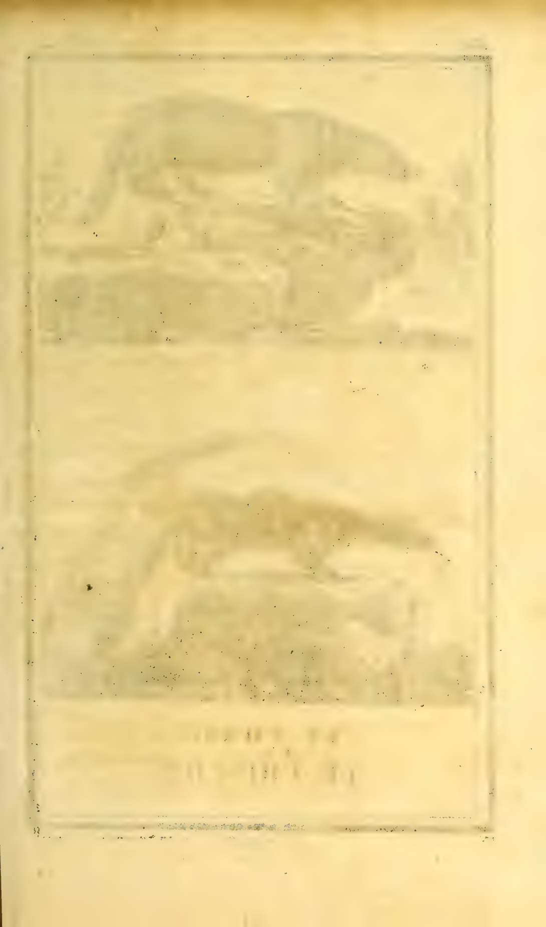
ET

L'ADIVE.

Nous ne sommes pas assurés que ces deux noms désignent deux animaux d'espèces différentes; nous savons seulement que le chacal est plus grand, plus féroce, plus difficile à apprivoiser que l'adive[2], mais qu'au reste ils paroissent se ressembler à tous égards. Il se pourroit donc que l'adive ne fût que le chacal privé, dont on auroit fait une race domestique plus petite, plus foible et plus douce que la race sauvage;

[1] *Chacal, jackal,* nom de cet animal dans le Levant, et que nous avons adopté.

[2] J'ai lu dans quelques unes de nos chroniques de France, que, du temps de Charles IX, beaucoup de femmes à la cour avoient des adives au lieu de petits chiens.





LE COASE
LE CHINCHE.

L. Pauquet Sc.

car l'adive est au chacal à peu près ce que le bichon ou petit chien barbet est au chien de berger : cependant, comme ce fait n'est indiqué que par quelques exemples particuliers, que l'espèce du chacal en général n'est point domestique comme celle du chien, que d'ailleurs il se trouve rarement d'aussi grandes différences dans une espèce libre, nous sommes très-portés à croire que le chacal et l'adive sont réellement deux espèces distinctes. Le loup, le renard, le chacal et le chien forment quatre espèces, qui, quoique très-voisines les unes des autres, sont néanmoins différentes entre elles. Les variétés dans l'espèce du chien sont en très-grand nombre; la plupart viennent de l'état de domesticité auquel il paroît avoir été réduit de tous les temps. L'homme a créé des races dans cette espèce, en choisissant et mettant ensemble les plus grands ou les plus petits, les plus jolis ou les plus laids, les plus velus ou les plus nuds, etc.; mais, indépendamment de ces races produites par la main de l'homme, il y a dans l'espèce du chien plusieurs variétés qui semblent ne dépendre que du climat. Le dogue, le danois, l'épa-

gneul, le chien turc, celui de Sibérie, etc. tirent leur nom du climat d'où ils sont originaires, et ils paroissent être plus différens entre eux que le chacal ne l'est de l'adive : il se pourroit donc que les chacals, sous différens climats, eussent subi des variétés diverses, et cela s'accorde assez avec les faits que nous avons recueillis. Il paroît, par les écrits des voyageurs, qu'il y en a par-tout de grands et de petits; qu'en Arménie, en Cilicie, en Perse, et dans toute la partie de l'Asie que nous appelons *le Levant,* où cette espèce est très-nombreuse, très-incommode et très-nuisible, ils sont communément grands comme nos renards; qu'ils ont seulement les jambes plus courtes, et qu'ils sont remarquables par la couleur de leur poil, qui est d'un jaune vif et brillant : c'est pour cela que plusieurs auteurs ont appelé le chacal *loup doré.* En Barbarie, aux Indes orientales, au cap de Bonne-Espérance et dans les autres provinces de l'Afrique et de l'Asie, cette espèce paroît avoir subi plusieurs variétés ; ils sont plus grands dans ces pays plus chauds, et leur poil est plutôt d'un brun roux que d'un beau jaune, et il

y en a de couleurs différentes. L'espèce du chacal est donc répandue dans toute l'Asie, depuis l'Arménie jusqu'au Malabar; et se trouve aussi en Arabie, en Barbarie, en Mauritanie, en Guinée, et dans les terres du Cap : il semble qu'elle ait été destinée à remplacer celle du loup, qui manque, ou du moins qui est très-rare dans tous les pays chauds.

Cependant, comme l'on trouve des chacals et des adives dans les mêmes terres, comme l'espèce n'a pu être dénaturée par une longue domesticité, et qu'il y a constamment une différence considérable entre ces animaux pour la grandeur et même pour le naturel, nous les regarderons comme deux espèces distinctes, sauf à les réunir lorsqu'il sera prouvé par le fait, qu'ils se mêlent et produisent ensemble. Notre présomption sur la différence de ces deux espèces est d'autant mieux fondée, qu'elle paroît s'accorder avec l'opinion des anciens. Aristote, après avoir parlé clairement du loup, du renard et de l'hyène, indique assez obscurément deux autres animaux du même genre, l'un sous le nom de *panther*, et l'autre sous

celui de *thos*. Les traducteurs d'Aristote ont interprété *panther* par *lupus canarius*, et *thos* par *lupus cervarius;* loup canier, loup cervier. Cette interprétation indique assez qu'ils regardoient le panther et le thos comme des espèces de loups : mais j'ai fait voir, à l'article du lynx, que le *lupus cervarius* des Latins n'est point le *thos* des Grecs ; ce *lupus cervarius* est le même que le *chaus* de Pline, le même que notre lynx ou loup cervier, dont aucun caractère ne convient au thos. Homère, en peignant la vaillance d'Ajax, qui seul se précipite sur une foule de Troyens au milieu desquels Ulysse blessé se trouvoit engagé, fait la comparaison d'un lion qui, fondant tout-à-coup sur des thos attroupés autour d'un cerf aux abois, les disperse et les chasse comme de vils animaux. Le scholiaste d'Homère interprète le mot *thos* par celui de *panther*, qu'il dit être une espèce de loup foible et timide : ainsi le thos et le panther ont été pris pour le même animal par quelques anciens Grecs ; mais Aristote paroît les distinguer, sans leur donner néanmoins des caractères ou des attributs différens. « Les thos, dit-il, ont

« toutes les parties internes semblables à « celles du loup.... Ils s'accouplent comme « les chiens, et produisent deux, trois ou « quatre petits, qui naissent les yeux fermés. « Le thos a le corps et la queue plus longs « que le chien, avec moins de hauteur; et « quoiqu'il ait les jambes plus courtes, il « ne laisse pas d'avoir autant de vîtesse, « parce qu'étant souple et agile, il peut sau- « ter plus loin..... Le lion et le thos sont « ennemis, parce que, vivant tous deux de « chair, ils sont forcés de prendre leur nour- « riture sur le même fonds, et par consé- « quent de se la disputer.... Les thos aiment « l'homme, ne l'attaquent point, et ne le « craignent pas beaucoup : ils se battent « contre les chiens et avec le lion; ce qui fait « que dans le même lieu on ne trouve guère « des lions et des thos. Les meilleurs thos « sont ceux qui sont les plus petits : il y en « a de deux espèces, quelques uns même en « font trois ». Voilà tout ce qu'Aristote a dit au sujet des thos, et il en dit infiniment moins sur le panther : on ne trouve qu'un seul passage dans le même chapitre XXXV du sixième livre de son *Histoire des*

animaux. « Le panther, dit-il, produit « quatre petits ; ils ont les yeux fermés « comme les petits loups lors de leur nais- « sance ». En comparant ces passages avec celui d'Homère et avec ceux des autres auteurs grecs, il me paroît presque certain que le thos d'Aristote est le grand chacal, et que le panther est le petit chacal ou l'adive. On voit qu'il admet deux espèces de thos, qu'il ne parle du panther qu'une seule fois, et, pour ainsi dire, à l'occasion du thos : il est donc très-probable que ce panther est le thos de la petite espèce ; et cette probabilité semble devenir une certitude par le témoignage d'Oppien, qui met le panther au nombre des petits animaux, tels que les loirs et les chats.

Le thos est donc le chacal, et le panther est l'adive ; et soit qu'ils forment deux espèces différentes ou qu'ils n'en fassent qu'une, il est certain que tout ce que les anciens ont dit du thos et du panther convient au chacal et à l'adive, et ne peut s'appliquer à d'autres animaux ; et si jusqu'à ce jour la vraie signification de ces noms a été ignorée, s'ils ont toujours été mal interprétés,

c'est parce que les traducteurs ne connoissoient pas les animaux, et que les naturalistes modernes, qui les connoissoient peu, n'ont pu les réformer.

Quoique l'espèce du loup soit fort voisine de celle du chien, celle du chacal ne laisse pas de trouver place entre les deux. *Le chacal ou adive*, comme dit Belon, *est bête entre loup et chien*. Avec la férocité du loup, il a en effet un peu de la familiarité du chien; sa voix est un hurlement mêlé d'aboiement et de gémissement; il est plus criard que le chien, plus vorace que le loup. Il ne va jamais seul, mais toujours par troupe de vingt, trente ou quarante; ils se rassemblent chaque jour pour faire la guerre et la chasse; ils vivent de petits animaux, et se font redouter des plus puissans par le nombre; ils attaquent toute espèce de bétail ou de volaille presque à la vue des hommes : ils entrent insolemment, et sans marquer de crainte, dans les bergeries, les étables, les écuries; et lorsqu'ils n'y trouvent pas autre chose, ils dévorent le cuir des harnois, des bottes, des souliers, et emportent les lanières qu'ils n'ont pas le temps d'avaler. Faute de

proie vivante, ils déterrent les cadavres des animaux et des hommes : on est obligé de battre la terre sur les sépultures, et d'y mêler de grosses épines pour les empêcher de la gratter et fouir; car une épaisseur de quelques pieds de terre ne suffit pas pour les rebuter; ils travaillent plusieurs ensemble, ils accompagnent de cris lugubres cette exhumation; et lorsqu'ils sont une fois accoutumés aux cadavres humains, ils ne cessent de courir les cimetières, de suivre les armées, de s'attacher aux caravanes : ce sont les corbeaux des quadrupèdes, la chair la plus infecte ne les dégoûte pas; leur appétit est si constant, si véhément, que le cuir le plus sec est encore savoureux, et que toute peau, toute graisse, toute ordure animale, leur est également bonne. L'hyène a ce même goût pour la chair pourrie; elle déterre aussi les cadavres, et c'est sur le rapport de cette habitude que l'on a souvent confondu ces deux animaux, quoique très-différens l'un de l'autre. L'hyène est une bête solitaire, silencieuse, très-sauvage, et qui, quoique plus forte et plus puissante que le chacal, n'est pas aussi incommode,

et se contente de dévorer les morts sans troubler les vivans ; au lieu que tous les voyageurs se plaignent des cris, des vols et des excès du chacal, qui réunit l'impudence du chien à la bassesse du loup, et qui, participant de la nature des deux, semble n'être qu'un odieux composé de toutes les mauvaises qualités de l'un et de l'autre.

L'ISATIS *.

Si le nombre des ressemblances en général, si la parfaite conformité des parties intérieures suffisoient pour assurer l'unité des espèces, le loup, le renard et le chien n'en formeroient qu'une seule; car le nombre des ressemblances est beaucoup plus grand que celui des différences, et la similitude des parties internes est entière : cependant ces trois animaux forment trois espèces non seulement distinctes, mais encore assez éloignées pour admettre entre elles d'autres espèces; et comme celle du chacal est intermédiaire entre le chien et le loup, l'espèce de l'isatis se trouve placée de même entre le renard et le chien. Jusqu'à ce jour, l'on n'avoit regardé cet animal que comme une variété dans l'espèce du renard : mais la description

* Nom que M. Gmelin a donné à cet animal, et que nous avons adopté. Jonston indique aussi ce nom.

Peszi en langue russe, selon Gmelin.





LE ZORILLE.

LE CONÉPATE.

J. Pouquet. S.

qu'en a donnée M. Gmelin, et de laquelle nous ferons ici l'extrait, ne permet plus de douter que ce ne soient deux espèces différentes.

L'isatis est très-commun dans toutes les terres du Nord voisines de la mer Glaciale, et ne se trouve guère en-deçà du 69e degré de latitude. Il est tout-à-fait ressemblant au renard par la forme du corps et par la longueur de la queue; mais par la tête il ressemble plus au chien : il a le poil plus doux que le renard commun, et son pelage est blanc dans un temps, et bleu cendré dans d'autres temps. La tête est courte à proportion du corps; elle est large auprès du cou, et se termine par un museau assez pointu : les oreilles sont presque rondes. Il y a cinq doigts et cinq ongles aux pieds de devant, et seulement quatre doigts et quatre ongles aux pieds de derrière. Dans le mâle, la verge est à peine grosse comme une plume à écrire; les testicules sont gros comme des amandes, et si fort cachés dans le poil, qu'on a peine à les trouver. Les poils dont tout le corps est couvert, sont longs d'environ deux pouces; ils sont lisses, touffus et doux comme de la laine :

les narines et la mâchoire inférieure ne sont pas revêtus de poil; la peau est apparente, noire et nue dans ces parties.

L'estomac, les intestins, les viscères, les vaisseaux spermatiques, tant du mâle que de la femelle, sont semblables à ceux du chien; il y a de même un os dans la verge, et le squelette entier ressemble à celui d'un renard.

La voix de l'isatis tient de l'aboiement du chien et du glapissement du renard. Les marchands qui font commerce de pelleteries, distinguent deux sortes d'isatis, les uns blancs, et les autres bleu cendré : ceux-ci sont les plus estimés; et plus ils sont bleus ou bruns, plus ils sont chers. Cette différence dans la couleur du poil ne fait pas qu'ils soient d'espèces différentes : des chasseurs expérimentés ont assuré à M. Gmelin que, dans la même portée, il se trouvoit de petits isatis blancs et d'autres cendrés; ainsi l'un n'est qu'une variété de l'autre.

Le climat des isatis est le Nord, et les terres qu'ils habitent de préférence sont celles des bords de la mer Glaciale et des fleuves qui y tombent. Ils aiment les lieux découverts,

et ne demeurent pas dans les bois : on les trouve dans les endroits les plus froids, les plus montueux et les plus nuds de la Norvége, de la Lapponie, de la Sibérie, et même en Islande. Ces animaux s'accouplent au mois de mars; et ayant les parties de la génération conformées comme les chiens, ils ne peuvent se séparer dans le temps de l'accouplement. Leur chaleur dure quinze jours ou trois semaines : pendant ce temps, ils sont toujours à l'air; mais ensuite ils se retirent dans des terriers qu'ils ont creusés d'avance : ces terriers, qui sont étroits et fort profonds, ont plusieurs issues; ils les tiennent propres, et y portent de la mousse pour être plus à l'aise. La durée de la gestation est, comme dans les chiennes, d'environ neuf semaines : les femelles mettent bas à la fin de mai ou au commencement de juin, et produisent ordinairement six, sept ou huit petits*. Les isatis qui doivent être blancs, sont jaunâtres en naissant, et ceux qui doivent être bleu

* M. Gmelin dit, d'après le témoignage des chasseurs, que ces animaux produisent quelquefois vingt ou vingt-cinq petits d'une seule portée. Je crois ce fait très-suspect et le nombre très-exagéré.

cendré sont noirâtres, et leur poil à tous est alors très-court : la mère les allaite et les garde dans le terrier pendant cinq ou six semaines, après quoi elle les fait sortir, et leur apporte à manger. Au mois de septembre, leur poil a déja plus d'un demi-pouce de longueur. Les isatis qui doivent devenir blancs, le sont déja sur tout le corps, à l'exception d'une bande longitudinale sur le dos, et d'une autre transversale sur les épaules, qui sont brunes; et c'est alors que l'isatis s'appelle *renard croisé** : mais cette croix brune disparoît avant l'hiver; et alors ils sont entièrement blancs, et leur poil a plus de deux pouces de longueur : vers le mois de mai, il commence à tomber, et la mue s'achève en entier dans le mois de juillet. Ainsi la fourrure n'en est bonne qu'en hiver.

L'isatis vit de rats, de lièvres et d'oiseaux; il a autant de finesse que le renard pour les attraper : il se jette à l'eau, et traverse les

* Cette indication paroît assez précise pour qu'on puisse croire que le *vulpes crucigera* de Gesner (*Icon. quad.* fig. pag. 190) et de Rzaczynski (*Hist. nat. Pol.* pag. 231), est le même animal que l'isatis.

lacs pour chercher les nids des canards et des oies; il en mange les œufs et les petits, et n'a pour ennemis, dans ces climats déserts et froids, que le glouton, qui lui dresse des embûches et l'attend au passage.

Comme le loup, le renard, le glouton, et les autres animaux qui habitent les parties du nord de l'Europe et de l'Asie, ont passé d'un continent à l'autre, et se retrouvent tous en Amérique, l'isatis doit s'y trouver aussi; et je présume que le renard gris argenté de l'Amérique septentrionale, dont Catesby a donné la figure, pourroit bien être l'isatis plutôt qu'une simple variété de l'espèce du renard.

LE GLOUTON *.

Le glouton, gros de corps et bas des jambes, est à peu près de la forme d'un blaireau; mais il est une fois plus épais et plus grand : il a la tête courte, les yeux petits, les dents très-fortes, le corps trapu, la queue plutôt courte que longue, et bien fournie de poil à son extrémité. Il est noir sur le dos, et d'un brun roux sur les flancs : sa fourrure est une des plus belles et des plus recherchées. On le trouve assez communément en Lapponie et dans toutes les terres voisines de la mer du Nord, tant en Europe qu'en Asie : on le retrouve sous le nom de *carcajou* au Canada et dans les autres parties de l'Amérique la plus septentrionale; il y a même toute apparence que l'animal de la baie de Hudson que M. Edwards a donné sous le nom de *quickhatch* ou *wolverenne*, petit ours ou louveteau, selon son traducteur, est le même que

* Nom que l'on a donné à cet animal à cause de son insatiable voracité.



LE PEKAN.

LE VISON.

L. Pauquet. S.



le carcajou de Canada, le même que le glouton du nord de l'Europe; il me paroît aussi que l'animal indiqué par Fernandès sous le nom de *tepeytzcuitli*, ou *chien de montagne*, pourroit bien être le glouton, dont l'espèce s'est peut-être répandue jusque dans les montagnes désertes de la nouvelle Espagne.

Olaüs Magnus me paroît être le premier qui ait fait mention de cet animal : il dit qu'il est de la grosseur d'un grand chien ; qu'il a les oreilles et la face d'un chat, les pieds et les ongles très-forts; le poil brun, long et touffu ; la queue fournie comme celle du renard, mais plus courte. Selon Scheffer, le glouton a la tête ronde, les dents fortes et aiguës, semblables à celles du loup, le poil noir, le corps large et les pieds courts comme ceux de la loutre. La Hontan, qui a parlé le premier du carcajou de l'Amérique septentrionale, dit : « Figurez-vous un double « blaireau, c'est l'image la plus ressemblante « que je puisse vous donner de cet animal. » Selon Sarrazin, qui probablement n'en avoit vu que de petits, les carcajous n'ont guère que deux pieds de longueur de corps, et

huit pouces de queue. « Ils ont, dit-il, la « tête fort courte et fort grosse, les yeux « petits, les mâchoires très-fortes, garnies « de trente-deux dents bien tranchantes. » Le petit ours ou louveteau d'Edwards, qui me paroît être le même animal, étoit, dit cet auteur, une fois aussi gros qu'un renard; il avoit le dos arqué, la tête basse, les jambes courtes, le ventre presque traînant à terre, la queue d'une longueur médiocre et touffue vers l'extrémité. Tous s'accordent à dire qu'on ne trouve cet animal que dans les parties les plus septentrionales de l'Europe, de l'Asie et de l'Amérique; M. Gmelin est le seul qui semble assurer qu'il voyage jusque dans les pays chauds. Mais ce fait me paroît très-suspect, pour ne pas dire faux: Gmelin, comme quelques autres naturalistes, a peut-être confondu l'hyène du Midi avec le glouton du Nord, qui se ressemblent en effet par les habitudes naturelles, et surtout par la voracité, mais qui sont, à tous autres égards, des animaux très-différens.

Le glouton n'a pas les jambes faites pour courir; il ne peut même marcher que d'un pas lent; mais la ruse supplée à la légèreté

qui lui manque; il attend les animaux au passage ; il grimpe sur les arbres pour se lancer dessus, et les saisir avec avantage; il se jette sur les élans et sur les rennes, leur entame le corps, et s'y attache si fort avec les griffes et les dents, que rien ne peut l'en séparer : ces pauvres animaux précipitent en vain leur course ; en vain ils se frottent contre les arbres, et font les plus grands efforts pour se délivrer ; l'ennemi, assis sur leur croupe ou sur leur cou, continue à leur sucer le sang, à creuser leur plaie, à les dévorer en détail avec le même acharnement, la même avidité, jusqu'à ce qu'il les ait mis à mort. Il est, dit-on, inconcevable combien de temps le glouton peut manger de suite, et combien il peut dévorer de chair en une seule fois.

Ce que les voyageurs en rapportent est peut-être exagéré : mais, en rabattant beaucoup de leurs récits, il en reste encore assez pour être convaincu que le glouton est beaucoup plus vorace qu'aucun de nos animaux de proie; aussi l'a-t-on appelé *le vautour des quadrupèdes*. Plus insatiable, plus déprédateur que le loup, il détruiroit tous les autres

animaux, s'il avoit autant d'agilité : mais il est réduit à se traîner pesamment, et le seul animal qu'il puisse prendre à la course est le castor, duquel il vient très-aisément à bout, et dont il attaque quelquefois les cabanes pour le dévorer avec ses petits, lorsqu'ils ne peuvent assez tôt gagner l'eau ; car le castor le devance à la nage, et le glouton, qui voit échapper sa proie, se jette sur le poisson ; et lorsque toute chair vivante vient à lui manquer, il cherche les cadavres, les déterre, les dépèce et les dévore jusqu'aux os.

Quoique cet animal ait de la finesse, et mette en œuvre des ruses réfléchies pour se saisir des autres animaux, il semble qu'il n'ait pas de sentiment distinct pour sa conservation, pas même l'instinct commun pour son salut : il vient à l'homme ou s'en laisse approcher, sans apparence de crainte. Cette indifférence, qui paroît annoncer l'imbécillité, vient peut-être d'une cause très-différente. Il est certain que le glouton n'est pas stupide, puisqu'il trouve les moyens de satisfaire à son appétit toujours pressant et plus qu'immodéré ; il ne manque pas de courage, puisqu'il attaque indifféremment tous

les animaux qu'il rencontre, et qu'à la vue de l'homme il ne fuit, ni ne marque, par aucun mouvement, le sentiment de la peur spontanée : s'il manque donc d'attention sur lui-même, ce n'est point indifférence pour sa conservation, ce n'est qu'habitude de sécurité. Comme il habite un pays presque désert, qu'il y rencontre très-rarement des hommes, qu'il n'y connoît point d'autres ennemis, que toutes les fois qu'il a mesuré ses forces avec les animaux il s'est trouvé supérieur, il marche avec confiance, et n'a pas le germe de la crainte, qui suppose quelque épreuve malheureuse, quelque expérience de sa foiblesse : on le voit par l'exemple du lion, qui ne se détourne pas de l'homme, à moins qu'il n'ait éprouvé la force de ses armes; et le glouton, se traînant sur la neige dans son climat désert, ne laisse pas d'y marcher en toute sécurité, et d'y régner en lion, moins par sa force que par la foiblesse de ceux qui l'environnent.

L'isatis, moins fort, mais beaucoup plus léger que le glouton, lui sert de pourvoyeur : celui-ci le suit à la chasse, et souvent lui enlève sa proie avant qu'il l'ait entamée;

au moins il la partage; car, au moment que le glouton arrive, l'isatis, pour n'être pas mangé lui-même, abandonne ce qui lui reste à manger. Ces deux animaux se creusent également des terriers; mais leurs autres habitudes sont différentes : l'isatis va souvent par troupe; le glouton marche seul, ou quelquefois avec sa femelle. On les trouve ordinairement ensemble dans leurs terriers. Les chiens, même les plus courageux, craignent d'approcher et de combattre le glouton; il se défend des pieds et des dents, et leur fait des blessures mortelles : mais comme il ne peut échapper par la fuite, les hommes en viennent aisément à bout.

La chair du glouton, comme celle de tous les animaux voraces, est très-mauvaise à manger; on ne le cherche que pour en avoir la peau, qui fait une très-bonne et magnifique fourrure: on ne met au-dessus que celle de la zibeline et du renard noir; et l'on prétend que, quand elle est bien choisie, bien préparée, elle a plus de lustre qu'aucune autre, et que sur un fond d'un beau noir, la lumière se réfléchit et brille par parties comme sur une étoffe damassée.

LES MOUFETTES.

Nous donnons le nom générique de *moufettes* à trois ou quatre espèces d'animaux qui renferment et répandent, lorsqu'ils sont inquiétés, une odeur si forte et si mauvaise, qu'elle suffoque comme la vapeur souterraine qu'on appelle *moufette.* Ces animaux se trouvent dans toute l'étendue de l'Amérique méridionale et tempérée : ils ont été désignés indistinctement par les voyageurs sous les noms de *puans, bêtes puantes, enfans du diable,* etc.; et non seulement on les a confondus entre eux, mais avec d'autres qui sont d'espèces très-éloignées. Hernandès a indiqué assez clairement trois de ces animaux. Il appelle le premier *ysquiepatl,* nom mexicain que nous lui conserverions, s'il étoit plus aisé de le prononcer; il en donne la description et la figure, et c'est le même animal dont on trouve aussi la figure dans l'ouvrage de Seba : nous l'appellerons *coase,* du nom *squash* qu'il porte dans

la nouvelle Espagne. Le second de ces animaux, que Hernandès nomme aussi *ysquiepatl*, est celui qui est ici représenté, et que nous appellerons *chinche*, du nom qu'il porte dans l'Amérique méridionale. Le troisième, que Hernandès nomme *conepatl*, et auquel nous conserverons ce nom, est le même que celui qui a été donné par Catesby sous la dénomination de *putois d'Amérique*, et par M. Brisson sous celle de *putois rayé*. Enfin nous connoissons encore une quatrième espèce de moufette, à laquelle nous donnerons le nom de *zorille*, qu'elle porte au Pérou et dans quelques autres endroits des Indes espagnoles.

C'est à M. Aubry, curé de Saint-Louis, que nous sommes redevables de la connoissance de deux de ces animaux; son goût et ses lumières en histoire naturelle brillent dans son cabinet, qui est un des plus curieux de la ville de Paris : il a bien voulu nous communiquer ses richesses toutes les fois que nous en avons eu besoin, et ce ne sera pas ici la seule occasion que nous aurons d'en marquer notre reconnoissance. Ces animaux, que M. Aubry a bien voulu nous

prêter pour les faire dessiner et graver, sont le coase, le chinche et le zorille. On peut regarder ces deux derniers comme nouveaux, car on n'en trouve la figure dans aucun auteur.

Le premier de ces animaux est arrivé à M. Aubry, sous le nom de *pekan, enfant du diable*, ou *chat sauvage de Virginie*. J'ai vu que ce n'étoit pas le pekan ; j'ai rejeté les dénominations d'*enfant du diable* et de *chat sauvage* comme factices et composées, et j'ai reconnu que c'étoit le même animal que Hernandès a décrit sous le nom d'*ysquiepatl*, et que les voyageurs ont indiqué sous celui de *squash ;* et c'est de cette dernière dénomination que j'ai dérivé le nom de *coase* que je lui ai donné. Il a environ seize pouces de long, y compris la tête et le corps ; il a les jambes courtes, le museau mince, les oreilles petites, le poil d'un brun foncé, les ongles noirs et pointus ; il habite dans des trous, dans des fentes de rochers, où il élève ses petits ; il vit de scarabées, de vermisseaux, de petits oiseaux ; et lorsqu'il peut entrer dans une basse-cour, il étrangle les volailles, desquelles il ne mange que la

cervelle. Lorsqu'il est irrité ou effrayé, il rend une odeur abominable : c'est pour cet animal un moyen sûr de défense ; ni les hommes ni les chiens n'osent en approcher. Son urine, qui se mêle apparemment avec cette vapeur empestée, tache et infecte d'une manière indélébile. Au reste, il paroît que cette mauvaise odeur n'est point une chose habituelle. « On m'a envoyé de Surinam cet « animal vivant, dit Seba ; je l'ai conservé « en vie pendant tout un été dans mon jar- « din, où je le tenois attaché avec une petite « chaîne : il ne mordoit personne ; et lors- « qu'on lui donnoit à manger, on pouvoit « le manier comme un petit chien. Il creu- « soit la terre avec son museau, en s'aidant « des deux pattes de devant, dont les doigts « sont armés d'ongles longs et recourbés. Il « se cachoit pendant le jour dans une espèce « de tanière qu'il avoit faite lui-même : il en « sortoit le soir ; et après s'être nettoyé, il « commençoit à courir, et couroit ainsi toute « la nuit, à droite et à gauche, aussi loin « que sa chaîne lui permettoit d'aller ; il fu- « retoit par-tout, portant le nez en terre. On « lui donnoit chaque soir à manger, et il ne

« prenoit de nourriture que ce qu'il lui en « falloit, sans toucher au reste : il n'ai-« moit ni la chair, ni le pain, ni quantité « d'autres nourritures ; ses délices étoient les « panais jaunes, les chevrettes crues, les « chenilles et les araignées.... Sur la fin de « l'automne, on le trouva mort dans sa ta-« nière ; il ne put sans doute supporter le « froid. Il a le poil du dos d'un châtain foncé, « de courtes oreilles, le devant de la tête « rond, d'une couleur un peu plus claire que « le dos, et le ventre jaune. Sa queue est « d'une longueur médiocre, couverte d'un « poil brun et court : on y remarque tout « autour comme des anneaux jaunâtres. »

Nous observerons que quoique la description et la figure données par Seba s'accordent très-bien avec la description et la figure de Hernandès, on pourroit néanmoins douter encore que ce fût le même animal, parce que Seba ne fait aucune mention de son odeur détestable, et qu'il est difficile d'imaginer comment il a pu garder dans son jardin, pendant tout un été, une bête aussi puante, et ne pas parler, en la décrivant, de l'incommodité qu'elle a dû causer à ceux qui

l'approchoient. On pourroit donc croire que cet animal, donné par Seba sous le nom d'*ysquiepatl*, n'est pas le véritable, ou bien que la figure donnée par Hernandès a été appliquée à l'ysquiepatl, tandis qu'elle appartenoit peut-être à un autre animal : mais ce doute, qui d'abord paroît fondé, ne subsistera plus quand on saura que cet animal ne rend cette odeur empestée que quand il est irrité ou pressé, et que plusieurs personnes en Amérique en ont élevé et apprivoisé.

De ces quatre espèces de moufettes que nous venons d'indiquer sous les noms de *coase*, *conepate*, *chinche* et *zorille*, les deux dernières appartiennent aux climats les plus chauds de l'Amérique méridionale, et pourroient bien n'être que deux variétés, et non pas deux espèces différentes. Les deux premières sont du climat tempéré de la nouvelle Espagne, de la Louisiane, des Illinois, de la Caroline, etc. et me paroissent être deux espèces distinctes et différentes des deux autres, sur-tout le coase, qui a le caractère particulier de ne porter que quatre ongles aux pieds de devant, tandis que tous les

autres en ont cinq. Mais au reste, ces animaux ont tous à peu près la même figure, le même instinct, la même mauvaise odeur, et ne diffèrent, pour ainsi dire, que par les couleurs et la longueur du poil. Le coase est, comme on vient de le voir, d'une couleur brune assez uniforme, et n'a pas la queue touffue comme les autres. Le conepate a sur un fond de poil noir cinq bandes blanches qui s'étendent longitudinalement de la tête à la queue. Le chinche est blanc sur le dos et noir sur les flancs, avec la tête toute noire, à l'exception d'une bande blanche qui s'étend depuis le chignon jusqu'au chanfrein du nez; sa queue est très-touffue et fournie de très-longs poils blancs, mêlés d'un peu de noir. Le zorille, qui s'appelle aussi *mapurita*, paroît être d'une espèce plus petite : il a néanmoins la queue tout aussi belle et aussi fournie que le chinche, dont il diffère par la disposition des taches de sa robe; elle est d'un fond noir, sur lequel s'étendent longitudinalement des bandes blanches depuis la tête jusqu'au milieu du dos, et d'autres espèces de bandes blanches transversalement sur les reins, la croupe et

l'origine de la queue, qui est noire jusqu'au milieu de sa longueur, et blanche depuis le milieu jusqu'à l'extrémité, au lieu que celle du chinche est par-tout de la même couleur. Tous ces animaux sont à peu près de la même figure et de la même grandeur que le putois d'Europe : ils lui ressemblent encore par les habitudes naturelles; et les résultats physiques de leur organisation sont aussi les mêmes. Le putois est de tous les animaux de ce continent celui qui répand la plus mauvaise odeur; elle est seulement plus exaltée dans les moufettes, dont les espèces ou variétés sont nombreuses en Amérique, au lieu que le putois est seul de la sienne dans l'ancien continent : car je ne crois pas que l'animal dont Kolbe parle sous le nom de *blaireau puant*, et qui me paroît être une véritable moufette, existe au cap de Bonne-Espérance comme naturel au pays; il se peut qu'il y ait été transporté d'Amérique, et il se peut aussi que Kolbe, qui n'est point exact sur les faits, ait emprunté sa description du P. Zuchel, qu'il cite comme ayant vu cet animal au Bresil. Celui de la nouvelle Espagne, que Fernandès indique

sous le nom de *oriohua*, me paroît être le même animal que le zorilla du Pérou; et le *tepemaxtla* du même auteur pourroit bien être le conepate, qui doit se trouver à la nouvelle Espagne comme à la Louisiane et à la Caroline.

LE PEKAN,

ET

LE VISON.

Il y a long-temps que le nom de *pekan* étoit en usage dans le commerce de la pelleterie du Canada, sans que l'on en connût mieux l'animal auquel il appartient en propre : on ne trouve ce nom dans aucun naturaliste, et les voyageurs l'ont employé indistinctement pour désigner différens animaux, et sur-tout les moufettes ; d'autres ont appelé *renard* ou *chat sauvage* l'animal qui doit porter le nom de *pekan*, et il n'étoit pas possible de tirer aucune connoissance précise des notices courtes et fautives que tous en ont données. Il en est du vison comme du pekan, nous ignorons l'origine de ces deux noms, et personne n'en savoit autre chose, sinon qu'ils appartiennent à deux animaux de l'Amérique septentrionale.

Nous les avons trouvés, ces deux animaux, dans le cabinet de M. Aubry, curé de Saint-Louis, et il a bien voulu nous les prêter pour les décrire et les faire dessiner.

Le pekan ressemble si fort à la marte, et le vison à la fouine, que nous croyons qu'on peut les regarder comme des variétés dans chacune de ces espèces *; ils ont non seulement la même forme de corps, les mêmes proportions, les mêmes longueurs de queue, la même qualité de poil, mais encore le même nombre de dents et d'ongles, le même instinct, les mêmes habitudes naturelles: ainsi nous nous croyons fondés à regarder le pekan comme une variété dans l'espèce de la marte, et le vison comme une variété dans celle de la fouine, ou du moins comme des espèces si voisines, qu'elles ne présentent aucune différence réelle. Le pekan et le vison ont seulement le poil plus brun, plus lustré et plus soyeux que la marte et la fouine; mais cette différence, comme l'on sait, leur est commune avec le

* Je serois assez porté à croire que l'animal indiqué par Sagard Théodat sous le nom de *otlay*, pourroit être le même que le vison.

castor, la loutre, et les autres animaux du nord de l'Amérique, dont la fourrure est plus belle que celle de ces mêmes animaux dans le nord de l'Europe.

LA ZIBELINE*.

PRESQUE tous les naturalistes ont parlé de la zibeline sans la connoître autrement que par sa fourrure. M. Gmelin est le premier qui en ait donné la figure et la description : il en vit deux vivantes chez le gouverneur de Tobolsk. « La zibeline ressemble, « dit-il, à la marte par la forme et l'habi-« tude du corps, et à la belette par les dents : « elle a six dents incisives, assez longues et « un peu courbées, avec deux longues dents « canines à la mâchoire inférieure, de petites « dents très-aiguës à la mâchoire supérieure, « de grandes moustaches autour de la gueule, « les pieds larges et tous armés de cinq « ongles. Ces caractères étoient communs à « ces deux zibelines : mais l'une étoit d'un « brun noirâtre sur tout le corps, à l'exception « des oreilles et du dessous du menton, où le « poil étoit un peu fauve; et l'autre, plus « petite que la première, étoit, sur tout le

* Marte zibeline ; *zobel* en allemand ; *sobol* en polonois ; *sabbel* en suédois; *sable* en anglois.

« corps, d'un brun jaunâtre, avec les oreilles
« et le dessous du menton d'une nuance plus
« pâle. Ces couleurs sont celles de l'hiver;
« car au printemps elles changent par la mue
« du poil : la première zibeline, qui étoit
« d'un brun noir, devint en été d'un jaune
« brun; et la seconde, qui étoit d'un brun
« jaune, devint d'un jaune pâle. J'ai admiré,
« continue M. Gmelin, l'agilité de ces ani-
« maux; dès qu'ils voyoient un chat, ils se
« dressoient sur les pieds de derrière comme
« pour se préparer au combat. Ils sont très-
« inquiets et fort remuans pendant la nuit*;
« pendant le jour, au contraire, et sur-tout
« après avoir mangé, ils dorment ordinai-
« rement une demi-heure ou une heure : on
« peut dans ce temps les prendre, les se-
« couer, les piquer sans qu'ils se réveillent. »
Par cette description de M. Gmelin, on voit que les zibelines ne sont pas toutes de la même couleur, et que par conséquent les

* Cette inquiétude et ce mouvement pendant la nuit n'est pas particulier à la zibeline : j'ai vu la même chose aux hermines que nous avons eues vivantes, et que nous avons nourries pendant plusieurs mois.

nomenclateurs qui les ont désignées par les taches et les couleurs du poil, ont employé un mauvais caractère, puisque non seulement il change dans les différentes saisons, mais qu'il varie d'individu à individu et de climat à climat *.

Les zibelines habitent le bord des fleuves, les lieux ombragés et les bois les plus épais; elles sautent très-agilement d'arbre en arbre, et craignent fort le soleil, qui change, dit-on, en très-peu de temps la couleur de leur poil. On prétend qu'elles se cachent et qu'elles sont engourdies pendant l'hiver; cependant c'est dans ce temps qu'on les chasse et qu'on les cherche de préférence, parce que leur fourrure est alors bien plus belle et bien meilleure qu'en été. Elles vivent de

* Des deux zibelines dont parle M. Gmelin, la première venoit de la province de Tomskien, et la seconde de celle de Beresowien. On trouve aussi dans sa relation de la Sibérie, que sur la montagne de Sopka-Sinaia il y a des zibelines noires à poil court, auxquelles il est défendu de donner la chasse; qu'une semblable espèce de zibeline se trouve aussi plus avant dans les montagnes, de même que chez les Calmouks-Vrangais.

rats, de poisson, de graines de pin, et de fruits sauvages. Elles sont très-ardentes en amour : elles ont, pendant ce temps de leur chaleur, une odeur très-forte, et en tout temps leurs excrémens sentent mauvais. On les trouve principalement en Sibérie, et il n'y en a que peu dans les forêts de la grande Russie, et encore moins en Lapponie. Les zibelines les plus noires sont celles qui sont les plus estimées. La différence qu'il y a de cette fourrure à toutes les autres, c'est qu'en quelque sens qu'on pousse le poil, il obéit également, au lieu que les autres poils, pris à rebours, font sentir quelque roideur par leur résistance.

La chasse des zibelines se fait par des criminels confinés en Sibérie, ou par des soldats qu'on y envoie exprès, et qui y demeurent ordinairement plusieurs années : les uns et les autres sont obligés de fournir une certaine quantité de fourrures à laquelle ils sont taxés. Ils ne tirent qu'à balle seule, pour gâter, le moins qu'il est possible, la peau de ces animaux, et quelquefois, au lieu d'armes à feu, ils se servent d'arbalètes et de très-petites flèches. Comme le succès

de cette chasse suppose de l'adresse, et encore plus d'assiduité, on permet aux officiers d'y intéresser leurs soldats, et de partager avec eux le surplus de ce qu'ils sont obligés de fournir par semaine; ce qui ne laisse pas de leur faire un bénéfice très-considérable.

Quelques naturalistes ont soupçonné que la zibeline étoit le *satherius* d'Aristote, et je crois leur conjecture bien fondée. La finesse de la fourrure de la zibeline indique qu'elle se tient souvent dans l'eau; et quelques voyageurs disent qu'elle ne se trouve en grand nombre que dans de petites îles, où les chasseurs vont la chercher. D'autre côté, Aristote parle du *satherius* comme d'un animal d'eau, et il le joint à la loutre et au castor. On doit encore présumer que, du temps de la magnificence d'Athènes, ces belles fourrures n'étoient pas inconnues dans la Grèce, et que l'animal qui les fournit avoit un nom : or il n'y en a aucun qu'on puisse appliquer à la zibeline avec plus de raison que celui de *satherius*, si en effet il est vrai que la zibeline mange du poisson, et se tienne assez souvent dans l'eau pour être mise au nombre des amphibies.

LE LEMING*.

OLAUS MAGNUS est le premier qui ait fait mention du leming; et tout ce qu'en ont dit Gesner, Scaliger, Ziegler, Jonston, etc. est tiré de cet auteur : mais Wormius, après des recherches plus exactes, a fait l'histoire de cet animal, et voici la description qu'il en donne. « Il a, dit-il, la figure d'une sou- « ris, mais la queue plus courte, le corps « long d'environ cinq pouces, le poil fin et « taché de diverses couleurs, la partie anté- « rieure de la tête noire, la partie supérieure « jaunâtre, le cou et les épaules noirs, le « reste du corps roussâtre, marqué de quel- « ques petites taches noires de différentes « figures jusqu'à la queue, qui n'a qu'un « demi-pouce de longueur, et qui est cou- « verte de poil jaune noirâtre. L'ordre des

* Nom de cet animal dans son pays natal en Norvége, et que nous avons adopté. *Mus Norvagicus à Norvagis* leming, leminger, lemender, lemmer *appollatur.*

« taches, non plus que leur figure et leur « grandeur, ne sont pas les mêmes dans tous « les individus. Il y a autour de la gueule « plusieurs poils roides en forme de mous- « taches, dont il y en a six de chaque côté « beaucoup plus longs et plus roides que les « autres. L'ouverture de la gueule est petite; « la lèvre supérieure est fendue comme dans « les écureuils. Il sort de la mâchoire supé- « rieure deux dents longues incisives, aiguës, « un peu courbes, dont les racines pénètrent « jusqu'à l'orbite des yeux; deux dents sem- « blables dans la mâchoire inférieure, qui « correspondent à celles du dessus; trois mâ- « chelières de chaque côté, éloignées des « dents incisives; la première des mâche- « lières fort large et composée de quatre « lobes, la seconde de trois, la troisième plus « petite, chacune de ces trois dents ayant « son alvéole séparé, et toutes situées dans « l'intérieur du palais, à un intervalle assez « grand; la langue assez ample et s'étendant « jusqu'à l'extrémité des dents incisives. Des « débris d'herbe et de paille qui étoient dans « la gorge de cet animal, doivent faire penser « qu'il rumine. Les yeux sont petits et noirs,

« les oreilles couchées sur le dos, les jambes « de devant très-courtes, les pieds couverts « de poils et armés de cinq ongles aigus et « courbés, dont celui du milieu est très-long, « et dont le cinquième est comme un petit « pouce ou comme un ergot de coq, situé « quelquefois assez haut dans la jambe. Tout « le ventre est blanchâtre, tirant un peu sur « le jaune, etc. ». Cet animal, dont le corps est épais et les jambes fort courtes, ne laisse pas de courir assez vîte. Il habite ordinairement les montagnes de Norvége et de Laponie : mais il en descend quelquefois en si grand nombre dans de certaines années et dans de certaines saisons, qu'on regarde l'arrivée des lemings comme un fléau terrible, et dont il est impossible de se délivrer; ils font un dégât affreux dans les campagnes, dévastent les jardins, ruinent les moissons, et ne laissent rien que ce qui est serré dans les maisons, où heureusement ils n'entrent pas. Ils aboient à peu près comme de petits chiens; lorsqu'on les frappe avec un bâton, ils se jettent dessus et le tiennent si fort avec les dents, qu'ils se laissent enlever et transporter à quelque distance sans

vouloir le quitter; ils se creusent des trous sous terre, et vont, comme les taupes, manger les racines; ils s'assemblent dans de certains temps, et meurent, pour ainsi dire, tous ensemble; ils sont très-courageux, et se défendent contre les autres animaux. On ne sait pas trop d'où ils viennent; le peuple croit qu'ils tombent avec la pluie. Le mâle est ordinairement plus grand que la femelle, et a aussi les taches noires plus grandes. Ils meurent infailliblement au renouvellement des herbes. Ils vont aussi en grandes troupes sur l'eau dans le beau temps; mais s'il vient un coup de vent, ils sont tous submergés. Le nombre de ces animaux est si prodigieux, que quand ils meurent, l'air en est infecté, et cela occasionne beaucoup de maladies; il semble même qu'ils infectent les plantes qu'ils ont rongées, car le pâturage fait alors mourir le bétail. La chair des lemings n'est pas bonne à manger; et leur peau, quoique d'un beau poil, ne peut pas servir à faire des fourrures, parce qu'elle a trop peu de consistance.

LA SARICOVIENNE *.

« La saricovienne, dit Thevet, se trouve « le long de la rivière de la Plata : elle est « d'une nature amphibie, demeurant plus « dans l'eau que sur la terre. Cet animal est « grand comme un chat, et sa peau, qui est « mêlée de gris et de noir, est fine comme « velours; ses pieds sont faits à la semblance « de ceux d'un oiseau de rivière; au reste, sa « chair est très-délicate et très-bonne à man- « ger ». Je commence par citer ce passage, parce que les naturalistes ne connoissoient pas cet animal sous ce nom, et qu'ils ignoroient que le *carigueibeju* du Bresil, qui est le même, eût des membranes entre les doigts des pieds. En effet, Marcgrave, qui en donne la description, ne parle pas de ce caractère,

* Nom de cet animal au pays de la Plata, et que nous avons adopté. Ce mot *saricovienne* paroît être dérivé de *carigueibeju*, qui est le nom de cet animal au Bresil, et qui doit se prononcer *sarigoviou*. Ce nom signifie *bête friande*, selon Thevet.

qui cependant est essentiel, puisqu'il rapproche, autant qu'il est possible, cette espèce de celle de la loutre.

Je crois encore que l'animal dont Gumilla fait mention sous le nom de *guachi*, pourroit bien être le même que la saricovienne, et que c'est une espèce de loutre commune dans toute l'Amérique méridionale. Par la description qu'en ont donnée Marcgrave et Desmarchais, il paroît que cet animal amphibie est de la grandeur d'un chien de taille médiocre; qu'il a le haut de la tête rond comme le chat; le museau un peu long comme celui du chien; les dents et les moustaches comme le chat; les yeux ronds, petits et noirs; les oreilles arrondies et placées bas; cinq doigts à tous les pieds; les pouces plus courts que les autres doigts, qui tous sont armés d'ongles bruns et aigus; la queue aussi longue que les jambes de derrière; le poil assez court et fort doux, noir sur tout le corps, brun sur la tête, avec une tache blanche au gosier. Son cri est à peu près celui d'un jeune chien, et il l'entrecoupe quelquefois d'un autre cri semblable à la voix du sagouin. Il vit de crabes et de pois-

sons; mais on peut aussi le nourrir avec de la farine de manioc délayée dans de l'eau. Sa peau fait une bonne fourrure; et quoiqu'il mange beaucoup de poisson, sa chair n'a pas le goût de marais; elle est au contraire très-saine et très-bonne à manger.



LOUTRE DE CANADA.

L Dauguet S.

UNE LOUTRE

DE CANADA.

CETTE loutre, beaucoup plus grande que notre loutre, et qui doit se trouver dans le nord de l'Europe, comme elle se trouve au Canada, m'a fourni l'occasion de chercher si ce n'étoit pas le même animal qu'Aristote a indiqué sous le nom de *latax*, qu'il dit être plus grand et plus fort que la loutre : mais les notions qu'il en donne ne convenant pas en entier à cette grande loutre, et la trouvant d'ailleurs absolument semblable à la loutre commune, à la grandeur près, j'ai jugé que ce n'étoit point une espèce particulière, mais une simple variété dans celle de la loutre; et comme les Grecs, et sur-tout Aristote, ont eu grand soin de ne donner des noms différens qu'à des animaux réellement différens par l'espèce, nous nous sommes convaincus que le *latax* est un autre animal. D'ailleurs les loutres, comme les

castors, sont communément plus grandes et ont le poil plus noir et plus beau en Amérique qu'en Europe. Cette loutre de Canada doit en effet être plus grande et plus noire que la loutre de France. Mais, en cherchant ce que pouvoit être le *latax* d'Aristote (chose ignorée de tous les naturalistes), j'ai conjecturé que c'étoit l'animal indiqué par Belon sous le nom de *loup marin*, et j'ai cru devoir rapporter ici la notice d'Aristote sur le *latax*, et celle de Belon sur le loup marin, afin qu'on puisse les comparer *.

* « Sunt inter quadrupedes ferasque, quæ victum « ex lacu et fluviis petant, at verò à mari nullum, « præterquam vitulus marinus. Sunt etiam in hoc « genere fiber, satherium, satyrium, lutris, *latax*, « quæ latior lutre est, dentesque habet robustos, « quippe quæ noctu plerumque egrediens, virgulta « proxima suis dentibus ut ferro præcidat; lutris « etiam hominem mordet, nec desistit, ut ferunt, « nisi ossis fracti crepitum senserit. Lataci pilus « durus, specie inter pilum vituli marini et cervi. » (Arist. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 5.)

Le loup marin. « D'autant que les Anglois n'ont « point de loups sur leur terre, Nature les a pour- « veus d'une bête au rivage de leur mer, si fort « approchante de notre loup, que si ce n'étoit qu'il

Aristote fait mention, dans ce passage, de six animaux amphibies; et de ces six, nous n'en connoissons que trois, le *phoca*, le castor et la loutre : les trois autres, qui sont le *latax*, le *satherion* et le *satyrion*, sont demeurés inconnus, parce qu'ils ne sont indiqués que par leurs noms et sans aucune description. Dans ce cas, comme dans tous ceux où l'on ne peut tirer aucune induction directe pour la connoissance de la chose, il faut avoir recours à la voie d'exclusion : mais on

« se jette plutôt sur les poissons que sur les ouailles, « on le diroit du tout semblable à notre bête tant « ravissante; considéré la corpulence, le poil, la « tête (qui toutefois est fort grande), et la queue « moult approchante au loup terrestre : mais parce « que celui-cy (comme dit est) ne vit que de pois- « son, et n'a été aucunement connu des anciens, « il ne m'a semblé moins notable que les animaux « de double vie cy-dessus allégués; parquoi j'en ai « bien voulu mettre le pourtrait. » (Belon, *De la nature des poissons*, page 18.)

La figure est à la page 19, et ressemble plus à l'hyène qu'à aucun autre animal : mais ce ne peut être l'hyène; car elle n'est point amphibie, elle ne vit pas de poisson, et d'ailleurs elle est d'un climat tout différent.

ne peut l'employer avec succès que quand on connoît à peu près tout; on peut alors conclure du positif au négatif, et ce négatif devient, par ce moyen, une connoissance positive. Par exemple, je crois que, par la longue étude que j'en ai faite, je connois à très-peu près tous les animaux quadrupèdes; je sais qu'Aristote ne pouvoit avoir aucune connoissance de ceux qui sont particuliers au continent de l'Amérique; je connois aussi parmi les quadrupèdes tous ceux qui sont amphibies, et j'en sépare d'abord les amphibies d'Amérique, tels que le tapir, le cabiai, l'ondatra, etc.; il me reste les amphibies de notre continent, qui sont l'hippopotame, le morse ou la vache marine, les phoques ou veaux marins, le loup marin de Belon, le castor, la loutre, la zibeline, le rat d'eau, le desman, la musaraigne d'eau, et, si l'on veut, l'ichneumon ou mangouste, que quelques uns ont regardée comme amphibie, et ont appelée *loutre d'Égypte.* Je retranche de ce nombre le morse ou la vache marine, qui, ne se trouvant que dans les mers du Nord, n'étoit pas connue d'Aristote; j'en retranche encore l'hippopotame, le rat d'eau et l'ich-

neumon, parce qu'il en parle ailleurs et les désigne par leurs noms ; j'en retranche enfin les phoques, le castor et la loutre, qui sont bien connus, et la musaraigne d'eau, qui est trop ressemblante à celle de terre pour en avoir jamais été séparée par le nom : il nous reste le loup marin de Belon, la zibeline et le desman, pour le *latax*, le *satherion* et le *satyrion ;* de ces trois animaux, il n'y avoit que le loup marin de Belon qui soit plus gros que la loutre : ainsi c'est le seul qui puisse représenter le *latax ;* par conséquent la zibeline et le desman représentent le *satherion* et le *satyrion*. L'on sent bien que ces conjectures, que je crois fondées, ne sont cependant pas du nombre de celles que le temps puisse éclaircir davantage, à moins qu'on ne découvrît quelques manuscrits grecs jusqu'à présent inconnus, où ces noms se trouveroient employés, c'est-à-dire, expliqués par de nouvelles indications.

LES PHOQUES,

LES MORSES,

ET

LES LAMANTINS.

ASSEMBLONS, pour un instant, tous les animaux quadrupèdes ; faisons-en un groupe, ou plutôt formons-en une troupe dont les intervalles et les rangs représentent à peu près la proximité ou l'éloignement qui se trouve entre chaque espèce ; plaçons au centre les genres les plus nombreux, et sur les flancs, sur les ailes, ceux qui le sont le moins ; resserrons-les tous dans le plus petit espace, afin de les mieux voir, et nous trouverons qu'il n'est pas possible d'arrondir cette enceinte ; que quoique tous les animaux quadrupèdes tiennent entre eux de plus près qu'ils ne tiennent aux autres êtres, il s'en



LE PHOQUE.
LE PETIT PHOQUE.

J. Dauquet S.



LE MORSE

Pauquet. S.



trouve néanmoins en grand nombre qui font des pointes au dehors, et semblent s'élancer pour atteindre à d'autres classes de la Nature. Les singes tendent à s'approcher de l'homme, et s'en approchent en effet de très-près; les chauve-souris sont les singes des oiseaux, qu'elles imitent par leur vol; les porcs-épics, les hérissons, par les tuyaux dont ils sont couverts, semblent nous indiquer que les plumes pourroient appartenir à d'autres qu'aux oiseaux; les tatous, par leur têt écailleux, s'approchent de la tortue et des crustacés; les castors, par les écailles de leur queue, ressemblent aux poissons; les fourmiliers, par leur espèce de bec ou de trompe sans dents, et par leur longue langue, nous rappellent encore les oiseaux; enfin les phoques, les morses et les lamantins font un petit corps à part, qui forme la pointe la plus saillante pour arriver aux cétacés.

Ces mots *phoque*, *morse* et *lamantin*, sont plutôt des dénominations génériques que des noms spécifiques. Nous comprenons sous celle de *phoque*, 1°. le *phoca* des anciens, qui vraisemblablement est celui que nous avons fait représenter; 2°. le phoque com-

mun, que nous appelons *veau marin;* 3°. le grand phoque, dont M. Parsons a donné la description et la figure dans les *Transactions philosophiques*, n° 469; 4°. le très-grand phoque, que l'on appelle *lion marin*, et dont l'auteur du *Voyage d'Anson* a donné la description et les figures.

Par le nom de *morse*, nous entendons les animaux que l'on connoît vulgairement sous celui de *vaches marines* ou *bêtes à la grande dent*, dont nous connoissons deux espèces, l'une qui ne se trouve que dans les mers du Nord, et l'autre qui n'habite au contraire que les mers du Midi, à laquelle nous avons donné le nom de *dugon*, dont nous avons fait graver la tête. Enfin, sous celui de *lamantin*, nous comprenons les animaux qu'on appelle *manati*, bœufs marins à Saint-Domingue, à Cayenne et dans les autres parties de l'Amérique méridionale, aussi-bien que le lamantin du Sénégal et des autres côtes de l'Afrique, qui ne nous paroît être qu'une variété du lamantin de l'Amérique.

Les phoques et les morses sont encore plus près des quadrupèdes que des cétacés, parce qu'ils ont quatre espèces de pieds; mais les

lamantins, qui n'ont que les deux de devant, sont plus cétacés que quadrupèdes : tous diffèrent des autres animaux par un grand caractère ; ils sont les seuls qui puissent vivre également et dans l'air et dans l'eau, les seuls par conséquent qu'on dût appeler *amphibies*. Dans l'homme et dans les animaux terrestres et vivipares, le trou de la cloison du cœur, qui permet au fœtus de vivre sans respirer, se ferme au moment de la naissance, et demeure fermé pendant toute la vie : dans ces animaux, au contraire, il est toujours ouvert, quoique la mère ne les mette bas sur terre qu'au moment de leur naissance ; l'air dilate leurs poumons, et la respiration commence et s'opère comme dans tous les autres animaux. Au moyen de cette ouverture dans la cloison du cœur, toujours subsistante, et qui permet la communication du sang de la veine-cave à l'aorte, ces animaux ont l'avantage de respirer quand il leur plaît, et de se passer de respirer quand il le faut. Cette propriété singulière leur est commune à tous ; mais chacun a d'autres facultés particulières dont nous parlerons, en faisant, autant qu'il est en nous, l'histoire de toutes les espèces de ces animaux amphibies.

LES PHOQUES*.

En général, les phoques ont la tête ronde comme l'homme, le museau large comme la loutre, les yeux grands et placés haut; peu ou point d'oreilles externes, seulement deux

* Phoque, *phoca* en grec et en latin, mot auquel de Laët et d'autres ont donné une terminaison françoise, et que nous avons adopté comme terme générique. Dans plusieurs langues de l'Europe, on a indiqué ces animaux par les dénominations de *veaux de mer, chiens de mer, loups de mer, veaux marins, chiens marins, loups marins, renards marins*. Nous en connoissons trois et peut-être quatre espèces : 1°. Le petit phoque noir à poil ondoyant et long, que nous croyons être le *phoca* des anciens, c'est-à-dire, le φώκη d'Aristote, et le *vitulus marinus* ou *phoca* de Pline; et c'est probablement celui dont Belon a donné la figure, et qu'il a indiqué sous le nom de *phoca, vitulus marinus, vecchio marino*, veau ou loup de mer. (*De la nature des poissons*, page 16.) 2°. Le phoque de notre Océan, qui est plus grand et d'un poil gris, qu'on appelle *veau marin*, et auquel nous conservons cette dénomination, faute d'autre, et aussi pour ne pas tomber dans l'erreur en adoptant un nom étranger qui pourroit être celui d'une autre espèce. Nous

trous auditifs aux côtés de la tête; des moustaches autour de la gueule, des dents assez semblables à celles du loup, la langue fourchue ou plutôt échancrée à la pointe, le cou bien dessiné; le corps, les mains et les pieds couverts d'un poil court et assez rude; point de bras ni d'avant-bras apparens, mais deux

croyons néanmoins que cet animal est celui que les Allemands appellent *rubbe* ou *sâll*, les Anglois *soile*, les Suédois *siâl*, les Norvégiens *kaabe*, et c'est certainement le même que MM. de l'académie des sciences ont indiqué, comme nous, sous le même nom de *veau marin*, et dont ils ont donné la figure et la description, page 189 et planche XXVII de la partie première de leurs *Mémoires pour servir à l'histoire des animaux*. Enfin il nous paroît que c'est encore le même dont de Laët a donné la figure, et qu'il appelle *chien marin* ou *phoque*. (*Description des Indes occidentales*, page 41.) Je ne cite pas les autres auteurs, parce qu'ils ont copié les figures de ceux-ci, ou qu'ils en ont donné de défectueuses. 3°. Le grand phoque, dont M. Parsons a donné la description et la figure dans les *Transactions philosophiques*, n° 469.. 4°. Le lion marin, dont on trouve la description et la figure dans le *Voyage d'Anson*, page 100, et qui pourroit bien être le même que le grand phoque décrit par M. Parsons.

mains ou plutôt deux membranes, deux peaux renfermant cinq doigts et terminées par cinq ongles; deux pieds sans jambes tout pareils aux mains, seulement plus larges, et tournés en arrière comme pour se réunir à une queue très-courte qu'ils accompagnent des deux côtés; le corps alongé comme celui d'un poisson, mais renflé vers la poitrine, étroit à la partie du ventre, sans hanches, sans croupe et sans cuisses au dehors; animal d'autant plus étrange, qu'il paroît fictif, et qu'il est le modèle sur lequel l'imagination des poètes enfanta les tritons, les sirènes, et ces dieux de la mer à tête humaine, à corps de quadrupède, à queue de poisson; et le phoque règne en effet dans cet empire muet par sa voix, par sa figure, par son intelligence, par les facultés, en un mot, qui lui sont communes avec les habitans de la terre, si supérieures à celles des poissons, qu'ils semblent être non seulement d'un autre ordre, mais d'un monde différent : aussi cet amphibie, quoique d'une nature très-éloignée de celle de nos animaux domestiques, ne laisse pas d'être susceptible d'une sorte d'éducation. On le nourrit en le tenant souvent dans l'eau,

on lui apprend à saluer de la tête et de la voix; il s'accoutume à celle de son maître; il vient lorsqu'il s'entend appeler, et donne plusieurs autres signes d'intelligence et de docilité.

Il a le cerveau et le cervelet proportionnellement plus grands que l'homme, les sens aussi bons qu'aucun des quadrupèdes, par conséquent le sentiment aussi vif, et l'intelligence aussi prompte; l'un et l'autre se marquent par sa douceur, par ses habitudes communes, par ses qualités sociales, par son instinct très-vif pour sa femelle et très-attentif pour ses petits, par sa voix plus expressive et plus modulée que celle des autres animaux. Il a aussi de la force et des armes; son corps est ferme et grand, ses dents tranchantes, ses ongles aigus. D'ailleurs il a des avantages particuliers, uniques, sur tous ceux qu'on voudroit lui comparer: il ne craint ni le froid ni le chaud; il vit indifféremment d'herbe, de chair ou de poisson; il habite également l'eau, la terre et la glace. Il est, avec le morse, le seul des quadrupèdes qui mérite le nom d'*amphibie,* le seul qui ait le trou ovale du cœur ouvert, le seul par consé-

quent qui puisse se passer de respirer, et auquel l'élément de l'eau soit aussi convenable, aussi propre, que celui de l'air. La loutre et le castor ne sont pas de vrais amphibies, puisque leur élément est l'air, et que, n'ayant pas cette ouverture dans la cloison du cœur, ils ne peuvent rester long-temps sous l'eau, et qu'ils sont obligés d'en sortir ou d'élever leur tête au-dessus pour respirer.

Mais ces avantages, qui sont très-grands, sont balancés par des imperfections qui sont encore plus grandes. Le veau marin est manchot, ou plutôt estropié des quatre membres; ses bras, ses cuisses et ses jambes sont presque entièrement enfermés dans son corps; il ne sort au dehors que les mains et les pieds, lesquels sont, à la vérité, tous divisés en cinq doigts : mais ces doigts ne sont pas mobiles séparément les uns des autres, étant réunis par une forte membrane; et ces extrémités sont plutôt des nageoires que des mains et des pieds, des espèces d'instrumens faits pour nager, et non pour marcher. D'ailleurs les pieds étant dirigés en arrière, comme la queue, ne peuvent soutenir le corps de l'animal, qui, quand il est sur terre, est obligé

de se traîner comme un reptile, et par un mouvement plus pénible; car son corps ne pouvant se plier en arc, comme celui du serpent, pour prendre successivement différens points d'appui, et avancer ainsi par la réaction du terrain, le phoque demeureroit gisant au même lieu sans sa gueule et ses mains, qu'il accroche à ce qu'il peut saisir; et il s'en sert avec tant de dextérité, qu'il monte assez promptement sur un rivage élevé, sur un rocher, et même sur un glaçon, quoique rapide et glissant. Il marche aussi beaucoup plus vîte qu'on ne pourroit l'imaginer, et souvent, quoique blessé, il échappe par la fuite au chasseur.

Les phoques vivent en société, ou du moins en grand nombre, dans les mêmes lieux. Leur climat naturel est le Nord, quoiqu'ils puissent vivre aussi dans les zones tempérées, et même dans les climats chauds; car on en trouve quelques uns sur les rivages de presque toutes les mers de l'Europe, et jusque dans la Méditerranée; on en trouve aussi dans les mers méridionales de l'Afrique et de l'Amérique : mais ils sont infiniment plus communs, plus nombreux dans les mers

septentrionales de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique, et on les retrouve en aussi grande quantité dans celles qui sont voisines de l'autre pole au détroit de Magellan, à l'île de Juan Fernandès, etc. Il paroît seulement que l'espèce varie, et que, selon les différens climats, elle change pour la grandeur, la couleur, et même pour la figure. Nous avons vu quelques uns de ces animaux vivans, et l'on nous a envoyé les dépouilles de plusieurs autres; dans le nombre, nous en avons choisi deux pour les faire dessiner. Le premier est le phoque de notre Océan, dont il y a plusieurs variétés: nous en avons vu un dont les proportions du corps paroissoient différentes; car il avoit le cou plus court, le corps plus alongé et les ongles plus grands que celui dont nous donnons la figure: mais ces différences ne nous ont pas paru assez considérables pour en faire une espèce distincte et séparée. Le second, qui est le phoque de la Méditerranée et des mers du Midi, et que nous présumons être le *phoca* des anciens, paroît être d'une autre espèce; car il diffère des autres par la qualité et la couleur du poil, qui est ondoyant et presque noir, tandis que

le poil des premiers est gris et rude. Il en diffère encore par la forme des dents et par celle des oreilles ; car il a une espèce d'oreille externe, très-petite à la vérité, au lieu que les autres n'ont que le trou auditif, sans apparence de conque. Il a aussi les dents incisives terminées par deux pointes, tandis que les deux autres ont ces mêmes dents incisives unies et tranchantes à droit fil, comme celles du chien, du loup, et de tous les autres quadrupèdes. Il a encore les bras situés plus bas, c'est-à-dire, plus en arrière du corps que les autres, qui les ont placés plus en avant. Néanmoins ces disconvenances ne sont peut-être que des variétés dépendantes du climat, et non pas des différences spécifiques, attendu que dans les mêmes lieux, et surtout dans ceux où ces animaux abondent, on en trouve de plus grands, de plus petits, de plus gros, de plus minces, et de couleur ou de poil différent, suivant le sexe et l'âge.

C'est par une convenance qui d'abord paroît assez légère, et par quelques rapports fugitifs, que nous avons jugé que ce second phoque étoit le *phoca* des anciens. On nous

a assuré que l'individu que nous avons vu venoit des Indes, et il est au moins très-probable qu'il venoit des mers du Levant : il étoit adulte, puisqu'il avoit toutes ses dents; il étoit d'un cinquième moins grand que les phoques adultes de nos mers, et des deux tiers plus petit que ceux de la mer Glaciale; car, quoiqu'il eût toutes ses dents, il n'avoit que deux pieds trois pouces de longueur, tandis que celui que M. Parsons a décrit et dessiné avoit sept pieds et demi d'Angleterre, c'est-à-dire, environ sept pieds de Paris, quoiqu'il ne fût pas adulte, puisqu'il n'avoit encore que quelques dents : or tous les caractères que les anciens donnent à leur *phoca*, ne désignent pas un animal aussi grand, et conviennent à ce petit phoque, qu'ils comparent souvent au castor et à la loutre, lesquels sont de trop petite taille pour être comparés avec ces grands phoques du Nord; et ce qui a achevé de nous persuader que ce petit phoque est le *phoca* des anciens, c'est un rapport qui, quoique faux dans son objet, ne peut cependant avoir été imaginé que d'après le petit phoque dont il est ici question, et n'a jamais pu, en aucune manière, avoir été attribué

aux phoques de nos côtes, ni aux grands phoques du Nord. Les anciens, en parlant du *phoca*, disent que son poil est ondoyant, et que, par une sympathie naturelle, il suit les mouvemens de la mer; qu'il se couche en arrière dans le temps que la mer baisse, qu'il se relève en avant lorsque la marée monte, et que cet effet singulier subsiste même dans les peaux long-temps après qu'elles ont été enlevées et séparées de l'animal : or l'on n'a pu imaginer ce rapport ni cette propriété dans les phoques de nos côtes, ni dans ceux du Nord, puisque le poil et des uns et des autres est court et roide; elle convient au contraire, en quelque façon, à ce petit phoque, dont le poil est ondoyant et beaucoup plus souple et plus long que celui des autres. En général, les phoques des mers méridionales ont le poil beaucoup plus fin et plus doux que ceux des mers septentrionales. D'ailleurs Cardan dit affirmativement que cette propriété, qui avoit passé pour fabuleuse, a été trouvée réelle aux Indes. Sans donner à cette assertion de Cardan plus de foi qu'il ne faut, elle indique au moins que c'est au phoque des Indes que cet effet arrive :

il y a toute apparence que, dans le fond, ce n'est autre chose qu'un phénomène électrique, dont les anciens et les modernes ignorant la cause, ont attribué l'effet au flux et au reflux de la mer.

Quoi qu'il en soit, les raisons que nous venons d'exposer sont suffisantes pour qu'on puisse présumer que ce petit phoque est le *phoca* des anciens; et il y a aussi toute apparence que c'est celui que Rondelet appelle *phoca de la Méditerranée*, lequel, selon lui, a le corps à proportion plus long et moins gros que le phoque de l'Océan. Le grand phoque, dont M. Parsons a donné les dimensions et la figure, et qui venoit vraisemblablement des mers septentrionales, paroît être d'une espèce différente des deux autres, puisque n'ayant encore presque point de dents, et n'étant pas adulte, il ne laissoit pas d'être plus que double en grandeur dans toutes ses dimensions, et qu'il avoit par conséquent dix fois plus de volume et de masse que les autres. M. Parsons, ainsi que l'a très-bien remarqué M. Klein, a dit beaucoup de choses en peu de mots au sujet de cet animal. Comme ses observations sont en anglois, j'ai

crû devoir en donner ici la traduction par extrait *.

* « Ce veau marin se voyoit à Londres en *Cha-
« ring-cross*, au mois de février 1742-43...... Les
« figures données par Aldrovande, Jonston et d'au-
« tres, étant de profil, nous jettent dans deux er-
« reurs : la première, c'est qu'elles font paroître le
« bras, qui cependant n'est pas visible au dehors dans
« quelque position que soit l'animal; la seconde,
« c'est qu'elles représentent les pieds comme deux
« nageoires, tandis que ce sont deux vrais pieds avec
« des membranes et cinq doigts et cinq ongles, et
« que les doigts sont composés de trois articulations.
« Les ongles des pieds de devant sont grands et
« larges ; ces pieds sont assez semblables à ceux
« d'une taupe; ils paroissent faits pour ramper sur
« la terre et pour nager : il y a une membrane
« étroite entre chaque doigt; mais les pieds de der-
« rière ont des membranes beaucoup plus larges,
« et ils ne servent à l'animal que pour ramer dans
« l'eau..... Cet animal étoit femelle, et mourut le
« seizième février 1742-43. Il avoit autour de la
« gueule de grands poils d'une substance transpa-
« rente et cornée. Ses viscères étoient comme il suit:
« les estomacs, les intestins, la vessie, les reins,
« les uretères, le diaphragme, les poumons, les
« gros vaisseaux du sang et les parties extérieures
« de la génération, étoient comme dans la vache; la

Voilà donc trois espèces de phoques qui semblent être différentes les unes des autres ; le petit phoque noir des Indes et du Levant, le veau marin ou phoque de nos mers, et le

« rate avoit deux pieds de long, quatre pouces de « large, et étoit fort mince ; le foie étoit composé « de six lobes, chacun de ces lobes étoit long et « mince comme la rate ; la vésicule du fiel étoit fort « petite ; le cœur étoit long et mou dans sa contex- « ture, ayant un trou ovale fort large, et les co- « lonnes charnues fort grandes. Dans l'estomac le « plus bas, il y avoit environ quatre livres pesant « de petits cailloux tranchans et anguleux, comme « si l'animal les avoit choisis pour hacher sa nour- « riture...... Le corps de la matrice étoit petit en « comparaison des deux cornes, qui étoient très- « grandes et très-épaisses....... Les ovaires étoient « fort gros, et les cornes de la matrice étoient ou- « vertes par un grand trou du côté des ovaires. Je « donne la figure de ces parties..... aussi-bien que « celle de l'animal, que j'ai dessiné moi-même avec « le plus grand soin. Cet animal est vivipare, il « allaite ses petits ; sa chair est ferme et muscu- « leuse. Il étoit fort jeune, quoiqu'il eût sept pieds « et demi de longueur ; car il n'avoit presque point « de dents, et il n'avoit encore que quatre petits « trous régulièrement placés et formant un quarré « autour du nombril : c'étoient les vestiges des quatre « mamelles qui devoient paroître avec le temps. »

grand phoque des mers du Nord, et c'est à la première espèce qu'il faut rapporter tout ce que les anciens ont écrit du *phoca*. Aristote connoissoit assez bien cet animal, lorsqu'il a dit qu'il étoit d'une nature ambiguë et moyenne entre les animaux aquatiques et terrestres; que c'est un quadrupède imparfait et manchot; qu'il n'a point d'oreilles externes, mais seulement des trous très-apparens pour entendre; qu'il a la langue fourchue, des mamelles et du lait, et une petite queue comme un cerf : mais il paroît qu'il s'est trompé en assurant que cet animal n'a point de fiel; il est certain qu'il en a au moins la vésicule. M. Parsons dit, à la vérité, que la vésicule du fiel, dans le grand phoque qu'il a décrit, étoit fort petite : mais M. Daubenton a trouvé dans notre phoque, qu'il a disséqué, une vésicule du fiel proportionnée à la grandeur du foie; et MM. de l'académie des sciences, qui ont aussi trouvé cette vésicule du fiel dans le phoque qu'ils ont décrit, ne disent pas qu'elle fût d'une petitesse remarquable.

Au reste, Aristote ne pouvoit avoir aucune connoissance des grands phoques des

mers glaciales, puisque de son temps tout le nord de l'Europe et de l'Asie étoit encore inconnu; les Grecs et même les Romains regardoient les Gaules et la Germanie comme leur nord; les Grecs sur-tout connoissoient peu les animaux de ces pays : il y a donc toute vraisemblance qu'Aristote, qui parle du *phoca* comme d'un animal commun, n'a entendu par ce nom que le *phoca* de la Méditerranée, et qu'il ne connoissoit pas plus les phoques de notre Océan que les grands phoques des mers du Nord.

Ces trois animaux, quoique différens par l'espèce, ont beaucoup de propriétés communes, et doivent être regardés comme d'une même nature. Les femelles mettent bas en hiver; elles font leurs petits à terre, sur un banc de sable, sur un rocher ou dans une petite île, et à quelque distance du continent; elles se tiennent assises pour les allaiter, et les nourrissent ainsi pendant douze ou quinze jours dans l'endroit où ils sont nés, après quoi la mère emmène ses petits avec elle à la mer, où elle leur apprend à nager et à chercher à vivre; elle les prend sur son dos lorsqu'ils sont fatigués. Comme chaque

portée n'est que de deux ou trois, ses soins ne sont pas fort partagés, et leur éducation est bientôt achevée. D'ailleurs ces animaux ont naturellement assez d'intelligence et beaucoup de sentiment; ils s'entendent, ils s'entr'aident et se secourent mutuellement : les petits reconnoissent leur mère au milieu d'une troupe nombreuse; ils entendent sa voix; et dès qu'elle les appelle, ils arrivent à elle sans se tromper. Nous ignorons combien de temps dure la gestation : mais, à en juger par celui de l'accroissement, par la durée de la vie et aussi par la grandeur de l'animal, il paroît que ce temps doit être de plusieurs mois; et l'accroissement étant de quelques années, la durée de la vie doit être assez longue : je suis même très-porté à croire que ces animaux vivent beaucoup plus de temps qu'on n'a pu l'observer, peut-être cent ans et davantage; car on sait que les cétacés en général vivent bien plus long-temps que les animaux quadrupèdes; et comme le phoque fait une nuance entre les uns et les autres, il doit participer de la nature des premiers, et par conséquent vivre plus que les derniers.

La voix du phoque peut se comparer à l'aboiement d'un chien enroué : dans le premier âge, il fait entendre un cri plus clair, à peu près comme le miaulement d'un chat. Les petits qu'on enlève à leur mère miaulent continuellement, et se laissent quelquefois mourir d'inanition plutôt que de prendre la nourriture qu'on leur offre. Les vieux phoques aboient contre ceux qui les frappent, et font tous leurs efforts pour mordre et se venger. En général, ces animaux sont peu craintifs ; même ils sont courageux. L'on a remarqué que le feu des éclairs, ou le bruit du tonnerre, loin de les épouvanter, semble les récréer; ils sortent de l'eau dans la tempête; ils quittent même alors leurs glaçons pour éviter le choc des vagues, et ils vont à terre s'amuser de l'orage et recevoir la pluie, qui les réjouit beaucoup. Ils ont naturellement une mauvaise odeur, et que l'on sent de fort loin lorsqu'ils sont en grand nombre : il arrive souvent que, quand on les poursuit, ils lâchent leurs excrémens, qui sont jaunes et d'une odeur abominable. Ils ont une quantité de sang prodigieuse; et comme ils ont aussi une grande surcharge

de graisse, ils sont, par cette raison, d'une nature lourde et pesante. Ils dorment beaucoup et d'un sommeil profond : ils aiment à dormir au soleil sur des glaçons, sur des rochers, et on peut les approcher sans les éveiller; c'est la manière la plus ordinaire de les prendre. On les tire rarement avec des armes à feu, parce qu'ils ne meurent pas tout de suite, même d'une balle dans la tête; ils se jettent à la mer, et sont perdus pour le chasseur : mais comme l'on peut les approcher de près lorsqu'ils sont endormis, ou même quand ils sont éloignés de la mer, parce qu'ils ne peuvent fuir que très-lentement, on les assomme à coups de bâton et de perche. Ils sont très-durs et très-vivaces. « Ils ne meurent pas facilement, « dit un témoin oculaire *; car quoiqu'ils « soient mortellement blessés, qu'ils perdent « presque tout leur sang, et qu'ils soient « même écorchés, ils ne laissent pas de vivre « encore, et c'est quelque chose d'affreux « que de les voir se rouler dans leur sang. « C'est ce que nous observâmes à l'égard de

* *Recueil des voyages du Nord*, tome II, page 117 et suiv.

« celui que nous tuâmes, et qui avoit huit « pieds de long; car, après l'avoir écorché et « dépouillé même de la plus grande partie « de sa graisse, cependant, et malgré tous les « coups qu'on lui avoit donnés sur la tête et « sur le museau, il ne laissoit pas de vouloir « mordre encore; il saisit même une demi-« pique qu'on lui présenta, avec presque au-« tant de vigueur que s'il n'eût point été « blessé: nous lui enfonçâmes après cela une « demi-pique au travers du cœur et du foie, « d'où il sortit encore autant de sang que « d'un jeune bœuf ». Au reste, la chasse, ou, si l'on veut, la pêche de ces animaux n'est pas difficile, et ne laisse pas d'être utile, car la chair n'en est pas mauvaise à manger : la peau fait une bonne fourrure; les Américains s'en servent pour faire des ballons, qu'ils remplissent d'air, et dont ils se servent comme de radeaux. L'on tire de leur graisse une huile plus claire et d'un moins mauvais goût que celle du marsouin ou des autres cétacés.

Aux trois espèces de phoques dont nous venons de parler, il faut peut-être, comme nous l'avons dit, en ajouter une quatrième

dont l'auteur du *Voyage d'Anson* a donné la figure et la description sous le nom de *lion marin* : elle est très-nombreuse sur les côtes des terres Magellaniques et à l'île de Juan Fernandès dans la mer du Sud. Ces lions marins ressemblent aux phoques ou veaux marins, qui sont fort communs dans ces mêmes parages : mais ils sont beaucoup plus grands ; lorsqu'ils ont pris toute leur taille, ils peuvent avoir depuis onze jusqu'à dix-huit pieds de long, et en circonférence, depuis sept ou huit pieds jusqu'à onze. Ils sont si gras, qu'après avoir percé et ouvert la peau, qui est épaisse d'un pouce, on trouve au moins un pied de graisse avant de parvenir à la chair. On tire d'un seul de ces animaux jusqu'à cinq cents pintes d'huile, mesure de Paris. Ils sont en même temps fort sanguins ; lorsqu'on les blesse profondément et en plusieurs endroits à la fois, on voit par-tout jaillir le sang avec beaucoup de force. Un seul de ces animaux, auquel on coupa la gorge, et dont on recueillit le sang, en donna deux barriques, sans compter celui qui restoit dans les vaisseaux de son corps. Leur peau est couverte d'un poil

court, d'une couleur tanné clair; mais leur queue et leurs pieds sont noirâtres. Leurs doigts sont réunis par une membrane qui ne s'étend pas jusqu'à leur extrémité, et qui dans chacun est terminée par un ongle. Ils diffèrent des autres phoques non seulement par la grandeur et la grosseur, mais encore par d'autres caractères : les lions marins mâles ont une espèce de grosse crête ou trompe qui leur pend du bout de la mâchoire supérieure, de la longueur de cinq ou six pouces. Cette partie ne se trouve pas dans les femelles; ce qui fait qu'on les distingue des mâles au premier coup d'œil, outre qu'elles sont beaucoup plus petites. Les mâles les plus forts se font un troupeau de plusieurs femelles, dont ils empêchent les autres mâles d'approcher. Ces animaux sont de vrais amphibies; ils passent tout l'été dans la mer, et tout l'hiver à terre, et c'est dans cette saison que les femelles mettent bas : elles ne produisent qu'un ou deux petits, qu'elles allaitent, et qui sont en naissant aussi gros qu'un veau marin adulte.

Les lions marins, pendant tout le temps

qu'ils sont à terre, vivent de l'herbe qui croît sur le bord des eaux courantes ; et le temps qu'ils ne paissent pas, ils l'emploient à dormir dans la fange : ils paroissent d'un naturel fort pesant, et sont fort difficiles à réveiller ; mais ils ont la précaution de placer des mâles en sentinelle autour de l'endroit où ils dorment, et l'on dit que ces sentinelles ont grand soin de les éveiller dès qu'on approche. Leurs cris sont fort bruyans et de tons différens : tantôt ils grognent comme des cochons, et tantôt ils hennissent comme des chevaux. Ils se battent souvent, sur-tout les mâles, qui se disputent les femelles, et se font de grandes blessures à coups de dents. La chair de ces animaux n'est pas mauvaise à manger ; la langue surtout est aussi bonne que celle du bœuf. Il est très-facile de les tuer, car ils ne peuvent ni se défendre ni s'enfuir ; ils sont si lourds, qu'ils ont peine à se remuer, et encore plus à se retourner ; il faut seulement prendre garde à leurs dents, qui sont très-fortes, et dont ils pourroient blesser si on les approchoit de face et de trop près.

Par d'autres observations comparées à

celles-ci, et par quelques rapports que nous en déduirons, il nous paroît que ces lions marins qui se trouvent à la pointe de l'Amérique méridionale, se retrouvent, à quelques variétés près, sur les côtes septentrionales du même continent. Les grands phoques des mers du Canada, dont parle Denis sous le nom de *loups marins*, et qu'il distingue des petits veaux marins ordinaires, pourroient bien être de la même espèce que les lions marins des terres Magellaniques. « Leurs petits (dit cet auteur, qui est « assez exact) sont en naissant plus gros que « le plus gros porc que l'on voie, et plus « longs ». Or il est certain que les phoques ou veaux marins de notre Océan ne sont jamais de cette taille, quand même ils sont adultes : celui de la Méditerranée, c'est-à-dire, le *phoca* des anciens, est encore plus petit, et il n'y a que le phoque décrit par M. Parsons dont la grandeur convienne à ceux de Denis. M. Parsons ne dit pas de quelle mer venoit ce grand phoque : mais, soit qu'il vînt de la mer septentrionale de l'Europe ou de celle de l'Amérique, il se pourroit qu'il fût le même que le loup marin

de Denis, et le même encore que le lion marin d'Anson; car il est de la même grandeur, puisque n'étant pas encore adulte, ni même à beaucoup près, il avoit sept pieds de longueur. D'ailleurs la différence la plus apparente, après celle de la grandeur, qu'il y ait entre le lion marin et le veau marin, c'est que, dans l'espèce du lion marin, le mâle a une grande crête à la mâchoire supérieure, mais la femelle n'a pas cette crête. M. Parsons n'a pas vu le mâle, et n'a décrit que la femelle, qui n'avoit en effet point de crête, et qui ressemble en tout à la femelle du lion marin d'Anson. Ajoutez à toutes ces convenances un rapport encore plus précis : c'est que M. Parsons dit que son grand phoque avoit les estomacs et les intestins comme une vache, et en même temps l'auteur du *Voyage d'Anson* dit que le lion marin ne se nourrit que d'herbes pendant tout l'été : il est donc très-probable que ces deux animaux sont conformés de même, ou plutôt que ce sont les mêmes animaux, très-différens des autres phoques, qui n'ont qu'un estomac, et qui se nourrissent de poisson.

Woodes Rogers avoit parlé, avant l'auteur

du *Voyage d'Anson*, de ces lions marins des terres Magellaniques, et il les décrit un peu différemment. « Le lion marin, dit-il, est « une créature fort étrange, d'une grosseur « prodigieuse; on en a vu de vingt pieds de « long ou au-delà, qui ne pouvoient guère « moins peser que quatre milliers : pour moi, « j'en vis plusieurs de seize pieds, qui pe- « soient peut-être deux milliers; je m'étonne « qu'avec tout cela on puisse tirer tant d'huile « du lard de ces animaux. La forme de leur « corps approche assez de celle des veaux « marins; mais ils ont la peau plus épaisse « que celle d'un bœuf, le poil court et rude, « la tête beaucoup plus grosse à proportion, « la gueule fort grande, les yeux d'une gros- « seur monstrueuse, et le museau qui res- « semble à celui d'un lion, avec de terribles « moustaches, dont le poil est si rude, qu'il « pourroit servir à faire des cure-dents. Vers « la fin du mois de juin, ces animaux vont « sur l'île (de Juan Fernandès) pour y faire « leurs petits, qu'ils déposent à une portée « de fusil du bord de la mer : ils s'y arrêtent « jusqu'à la fin de septembre, sans bouger de « la place, et sans prendre aucune nourri-

« ture; du moins on ne les voit pas manger : « j'en observai moi-même quelques uns, qui « furent huit jours entiers dans leur gîte, et « qui ne l'auroient pas abandonné si nous « ne les avions effrayés.... Nous vîmes encore « à l'île de Lobos de la Mar, sur la côte du « Pérou, dans la mer du Sud, quelques lions « marins, et beaucoup plus de veaux marins. »

Ces observations de Woodes Rogers, qui s'accordent avec celles de l'auteur du *Voyage d'Anson*, semblent prouver encore que ces animaux vivent d'herbes lorsqu'ils sont à terre; car il est peu probable qu'ils se passent pendant trois mois de toute nourriture, sur-tout en allaitant leurs petits. L'on trouve dans le *Recueil des navigations aux terres australes*, beaucoup de choses relatives à ces animaux : mais ni les descriptions ni les faits ne nous paroissent exacts. Par exemple, il y est dit qu'à la côte du port des Renards, au détroit de Magellan, il y avoit des loups marins si gros, que leur cuir étendu se trouvoit de trente-six pieds de large : cela est certainement exagéré. Il y est dit que sur les deux îles du port Desiré, aux terres Magellaniques, ces animaux ressemblent à des lions par la

partie antérieure de leur corps, ayant la tête, le cou et les épaules garnis d'une très-longue crinière bien fournie : cela est encore plus qu'exagéré, car ces animaux ont seulement autour du cou un peu plus de poil que sur le reste du corps; mais ce poil n'a pas plus d'un doigt de long. Il y est encore dit qu'il y a de ces animaux qui ont plus de dix-huit pieds de long; que de ceux qui n'ont que quatorze pieds, il y en a des milliers; mais que les plus communs n'en ont que cinq. Cela pourroit induire à croire qu'il y en auroit de deux espèces, l'une beaucoup plus grande que l'autre, parce que l'auteur ne dit pas que cette différence vienne de celle de l'âge; ce qui cependant étoit nécessaire à dire pour prévenir l'erreur. « Ces animaux, « dit Coréal, ouvrent toujours leur gueule : « deux hommes ont assez de peine à en tuer « un avec un épieu, qui est la meilleure « arme dont on puisse se servir. Une femelle « allaite quatre ou cinq petits, et chasse les « autres petits qui s'approchent d'elle; d'où « je juge qu'elles ont quatre ou cinq petits « d'une ventrée ». Cette présomption est assez bien fondée; car le grand phoque décrit par

M. Parsons avoit quatre mamelles situées de manière qu'elles formoient un quarré dont le nombril étoit le centre. J'ai cru devoir recueillir et présenter ici tous les faits qui ont rapport à ces animaux, qui sont peu connus, et dont il seroit à desirer que quelque voyageur habile nous donnât la description, sur-tout celle des parties intérieures, de l'estomac, des intestins, etc.; car si l'on s'en rapporte aux témoignages des voyageurs, on pourroit croire que les lions marins sont de la classe des animaux ruminans, qu'ils ont plusieurs estomacs, et que par conséquent ils sont d'une espèce fort éloignée de celle des phoques ou veaux marins, qui certainement n'ont qu'un estomac, et doivent être mis au nombre des animaux carnassiers.

LE MORSE [1], OU LA VACHE MARINE.

LE nom de *vache marine,* sous lequel le morse est le plus généralement connu, a été très-mal appliqué [2], puisque l'animal qu'il

[1] Morse, *morss*, nom de cet animal en langue russe, et que nous avons adopté.

[2] Ce nom vient peut-être, comme celui de *veau*

désigne ne ressemble en rien à la vache terrestre : le nom d'*éléphant de mer*, que d'autres lui ont donné, est mieux imaginé, parce qu'il est fondé sur un rapport unique et sur un caractère très-apparent. Le morse a, comme l'éléphant, deux grandes défenses d'ivoire qui sortent de la mâchoire supérieure, et il a la tête conformée ou plutôt déformée de la même manière que l'éléphant, auquel il ressembleroit en entier par cette partie capitale, s'il avoit une trompe : mais le morse est non seulement privé de cet instrument, qui sert de bras et de main à l'éléphant, il l'est encore de l'usage des vrais bras et des jambes. Ces membres sont, comme dans les phoques, enfermés sous sa peau ; il ne sort au dehors que les deux mains et les deux pieds. Son corps est alongé, renflé par la partie de l'avant, étroit vers celle de l'arrière, par-tout couvert d'un poil court ; les doigts des pieds et des mains sont enveloppés dans une membrane, et terminés par des

marin, de ce que le morse et le phoque ont quelquefois un cri qui imite le mugissement d'une vache ou d'un veau. *Ipsis* (dit Pline en parlant des phoques) *in somno mugitus, unde nomen vituli.*

ongles courts et pointus; de grosses soies en forme de moustaches environnent la gueule; la langue est échancrée; il n'y a point de conque aux oreilles, etc.; en sorte qu'à l'exception des deux grandes défenses qui lui changent la forme de la tête, et des dents incisives qui lui manquent en haut et en bas, le morse ressemble pour tout le reste au phoque; il est seulement beaucoup plus grand, plus gros et plus fort. Les plus grands phoques n'ont tout au plus que sept ou huit pieds; le morse en a communément douze, et il s'en trouve de seize pieds de longueur et de huit ou neuf pieds de tour. Il a encore de commun avec les phoques d'habiter les mêmes lieux, et on les trouve presque toujours ensemble: ils ont beaucoup d'habitudes communes; ils se tiennent également dans l'eau, ils vont également à terre; ils montent de même sur les glaçons; ils allaitent et élèvent de même leurs petits; ils se nourrissent des mêmes alimens; ils vivent de même en société, et voyagent en grand nombre: mais l'espèce du morse ne varie pas autant que celle du phoque; il paroît qu'il ne va pas si loin, qu'il est plus attaché à son climat, et que l'on en

trouve très-rarement ailleurs que dans les mers du Nord : aussi le phoque étoit connu des anciens, et le morse ne l'étoit pas.

La plupart des voyageurs qui ont fréquenté les mers septentrionales de l'Asie, de l'Europe et de l'Amérique, ont fait mention de cet animal : mais Zorgdrager nous paroît être celui qui en parle avec le plus de connoissance ; et j'ai cru devoir présenter ici la traduction et l'extrait de cet article de son ouvrage, qui m'a été communiqué par M. le marquis de Montmirail.

« On trouvoit autrefois dans la baie d'Hori-
« sont et dans celle de Klock, beaucoup de
« morses et de phoques ; mais aujourd'hui il
« en reste fort peu..... Les uns et les autres
« se rendent, dans les grandes chaleurs de
« l'été, dans les plaines qui en sont voisines,
« et on en voit quelquefois des troupeaux de
« quatre-vingts, cent, et jusqu'à deux cents,
« particulièrement des morses, qui peuvent
« y rester quelques jours de suite, et jusqu'à
« ce que la faim les ramène à la mer. Ces
« animaux ressemblent beaucoup, à l'exté-
« rieur, aux phoques ; mais ils sont plus forts
« et plus gros. Ils ont cinq doigts aux pattes,

« comme les phoques; mais leurs ongles sont « plus courts, et leur tête plus épaisse, plus « ronde et plus forte. La peau du morse, « principalement vers le cou, est épaisse d'un « pouce, ridée, et couverte d'un poil très-« court de différentes couleurs. Sa mâchoire « supérieure est armée de deux dents d'une « demi-aune ou d'une aune de longueur : ces « défenses, qui sont creuses à la racine, de-« viennent encore plus grandes à mesure que « l'animal vieillit; on en voit quelquefois qui « n'en ont qu'une, parce qu'ils ont perdu l'au-« tre en se battant, ou seulement en vieillis-« sant. Cet ivoire est ordinairement plus cher « que celui de l'éléphant, parce qu'il est plus « compacte et plus dur. La bouche du morse « ressemble à celle d'un bœuf; elle est garnie « en haut et en bas de poils creux, pointus, « et de l'épaisseur d'un tuyau de paille; au-« dessus de la bouche, il y a deux naseaux, « desquels ces animaux soufflent de l'eau, « comme la baleine, sans cependant faire « beaucoup de bruit. Leurs yeux sont étin-« celans, rouges et enflammés, pendant les « chaleurs de l'été; et comme ils ne peuvent « souffrir alors l'impression que l'eau fait sur

« les yeux, ils se tiennent plus volontiers
« dans les plaines en été que dans tout autre
« temps.... On voit beaucoup de morses vers
« le Spitzberg... On les tue sur terre avec des
« lances.... On les chasse pour le profit qu'on
« tire de leurs dents et de leur graisse ; l'huile
« en est presque aussi estimée que celle de
« la baleine. Leurs deux dents valent autant
« que toute leur graisse : l'intérieur de ces
« dents a plus de valeur que l'ivoire, sur-tout
« dans les grosses dents, qui sont d'une subs-
« tance plus compacte et plus dure que les
« petites. Si l'on vend un florin la livre de
« l'ivoire des petites dents, celui des grosses
« se vend trois ou quatre, et souvent cinq flo-
« rins. Une dent médiocre pèse trois livres...
« et un morse ordinaire fournit une demi-
« tonne d'huile. Ainsi l'animal entier produit
« trente-six florins ; savoir, dix-huit pour ses
« deux dents, à trois florins la livre, et au-
« tant pour sa graisse..... Autrefois on trou-
« voit de grands troupeaux de ces animaux
« sur terre ; mais nos vaisseaux, qui vont tous
« les ans dans ce pays pour la pêche de la ba-
« leine, les ont tellement épouvantés, qu'ils
« se sont retirés dans des lieux écartés, et que

« ceux qui y restent ne vont plus sur la terre « en troupes, mais demeurent dans l'eau ou « dispersés* çà et là sur les glaces. Lorsqu'on « a joint un de ces animaux sur la glace ou « dans l'eau, on lui jette un harpon fort et « fait exprès, et souvent ce harpon glisse sur « sa peau dure et épaisse : mais lorsqu'il a « pénétré, on tire l'animal avec un cable « vers le timon de la chaloupe, et on le tue

* Il faut que le nombre de ces animaux soit prodigieusement diminué, ou plutôt qu'ils se soient presque tous retirés vers des côtes encore inconnues, puisqu'on trouve dans les relations des voyages au Nord, qu'en 1704, près de l'île de Cherry, à soixante-quinze degrés quarante-cinq minutes de latitude, l'équipage d'un bâtiment anglois rencontra une prodigieuse quantité de morses, tous couchés les uns auprès des autres; que de plus de mille qui formoient ce troupeau, les Anglois n'en tuèrent que quinze; mais qu'ayant trouvé une grande quantité de dents, ils en remplirent un tonneau entier; — qu'avant le 13 juillet ils tuèrent encore cent de ces animaux, dont ils n'emportèrent que les dents....: qu'en 1706 d'autres Anglois en tuèrent sept ou huit cents dans six heures; en 1708, plus de neuf cents dans sept heures; en 1710, huit cents en plusieurs jours, et qu'un seul homme en tua quarante avec une lance.

« en le perçant avec une forte lance faite « exprès ; on l'amène ensuite sur la terre la « plus voisine ou sur un glaçon plat : il est « ordinairement plus pesant qu'un bœuf. On « commence par l'écorcher, et on jette sa « peau, parce qu'elle n'est bonne à rien* ; « on sépare de la tête avec une hache les deux « dents, ou l'on coupe la tête pour ne pas en- « dommager les dents, et on la fait bouillir « dans une chaudière ; après cela, on coupe « la graisse en longues tranches, et on la porte « au vaisseau..... Les morses sont aussi diffi- « ciles à suivre à force de rames que les ba- « leines, et on lance souvent en vain le har- « pon, parce qu'outre que la baleine est plus « aisée à toucher, le harpon ne glisse pas « aussi facilement dessus que sur le morse... « On l'atteint souvent par trois fois avec une « lance forte et bien aiguisée, avant de pou- « voir percer sa peau dure et épaisse ; c'est « pourquoi il est nécessaire de chercher à

*Zorgdrager ignoroit apparemment qu'on fait un très-bon cuir de cette peau. J'en ai vu des soupentes de carrosse qui étoient très-liantes et très-fermes. Anderson dit, d'après Other, qu'on en fait aussi des sangles et des cordes de bateau.

« frapper sur un endroit où la peau soit bien « tendue, parce que par-tout où elle prête, « on la perceroit difficilement ; en consé- « quence, on vise avec la lance les yeux de « l'animal, qui, forcé par ce mouvement de « tourner la tête, fait tendre la peau vers la « poitrine ou aux environs : alors on porte « le coup dans cette partie, et on retire la « lance au plus vîte, pour empêcher qu'il ne « la prenne dans sa gueule, et qu'il ne blesse « celui qui l'attaque, soit avec l'extrémité de « ses dents, soit avec la lance même, comme « cela est arrivé quelquefois. Cependant cette « attaque sur un petit glaçon ne dure jamais « long-temps, parce que le morse, blessé ou « non, se jette aussitôt dans l'eau, et par « conséquent on préfère de l'attaquer sur « terre....... Mais on ne trouve ces animaux « que dans des endroits peu fréquentés, comme « dans l'île de Moffen derrière le Worland, « dans les terres qui environnent les baies « d'Horisont et de Klock, et ailleurs dans les « plaines fort écartées et sur des bancs de « sable, dont les vaisseaux n'approchent que « rarement ; ceux même qu'on y rencontre, « instruits par les persécutions qu'ils ont

« essuyées, sont tellement sur leurs gardes, « qu'ils se tiennent tous assez près de l'eau « pour pouvoir s'y précipiter promptement. « J'en ai fait moi-même l'expérience sur le « grand banc de sable de Rif derrière le « Worland, où je rencontrai une troupe de « trente ou quarante de ces animaux; les « uns étoient tout au bord de l'eau, les autres « n'en étoient que peu éloignés. Nous nous « arrêtâmes quelques heures avant de mettre « pied à terre, dans l'espérance qu'ils s'enga- « geroient un peu plus avant dans la plaine, « et comptant nous en approcher : mais « comme cela ne nous réussit pas, les morses « s'étant toujours tenus sur leurs gardes, « nous abordâmes avec deux chaloupes, en « les dépassant à droite et à gauche; ils furent « presque tous dans l'eau au moment où nous « arrivions à terre, de sorte que notre chasse « se réduisit à en blesser quelques uns, qui « se jetèrent dans la mer, de même que « ceux qui n'avoient pas été touchés, et nous « n'eûmes que ceux que nous tirâmes de « nouveau dans l'eau....... Anciennement et « avant d'avoir été persécutés, les morses « s'avançoient fort avant dans les terres; de

« sorte que, dans les hautes marées, ils étoient « assez loin de l'eau, et que, dans le temps « de la basse mer, la distance étant encore « beaucoup plus grande, on les abordoit aisé- « ment...... On marchoit de front vers ces « animaux pour leur couper la retraite du « côté de la mer; ils voyoient tous ces prépa- « ratifs sans aucune crainte, et souvent cha- « que chasseur en tuoit un avant qu'il pût « regagner l'eau. On faisoit une barrière de « leurs cadavres, et on laissoit quelques gens « à l'affût pour assommer ceux qui restoient; « on en tuoit quelquefois trois ou quatre « cents.... On voit, par la prodigieuse quan- « tité d'ossemens de ces animaux dont la « terre est jonchée, qu'ils ont été autrefois « très-nombreux..... Quand ils sont blessés, « ils deviennent furieux, frappant de côté « et d'autre avec leurs dents; ils brisent les « armes, ou les font tomber des mains de « ceux qui les attaquent, et à la fin, enragés « de colère, ils mettent leur tête entre leurs « pattes ou nageoires, et se laissent ainsi rou- « ler dans l'eau..... Quand ils sont en grand « nombre, ils deviennent si audacieux, que, « pour se secourir les uns les autres, ils

« entourent les chaloupes, cherchant à les per-
« cer avec leurs dents, ou à les renverser en
« frappant contre le bord..... Au reste, cet
« éléphant de mer, avant de connoître les
« hommes, ne craignoit aucun ennemi;
« parce qu'il avoit su domter les ours cruels
« qui se tiennent dans le Groenland, qu'on
« peut mettre au nombre des voleurs de mer. »

En ajoutant à ces observations de M. Zorgdrager celles qui se trouvent dans le *Recueil des voyages du Nord*, et les autres qui sont éparses dans différentes relations, nous aurons une histoire assez complète de cet animal. Il paroît que l'espèce en étoit autrefois beaucoup plus répandue qu'elle ne l'est aujourd'hui; on la trouvoit dans les mers des zones tempérées, dans le golfe du Canada, sur les côtes de l'Acadie, etc. : mais elle est maintenant confinée dans les mers arctiques; on ne trouve des morses que dans cette zone froide, et même il y en a peu dans les endroits fréquentés, peu dans la mer Glaciale de l'Europe, et encore assez peu dans celles du Groenland, du détroit de Davis, et des autres parties du nord de l'Amérique, parce qu'à l'occasion de la pêche de la baleine, on

les a depuis long-temps inquiétés et chassés. Dès la fin du seizième siècle, les habitans de Saint-Malo alloient aux îles Ramées prendre des morses, qui, dans ce temps, s'y trouvoient en grand nombre : il n'y a pas cent ans que ceux du Port-Royal, au Canada, envoyoient des barques au cap de Sable et au cap Fourchu, à la chasse de ces animaux, qui depuis se sont éloignés de ces parages, aussi-bien que de ceux des mers de l'Europe; car on ne les trouve en grand nombre que dans la mer Glaciale de l'Asie, depuis l'embouchure de l'Oby jusqu'à la pointe la plus orientale de ce continent, dont les côtes sont très-peu fréquentées. On en voit fort rarement dans les mers tempérées. L'espèce qui se trouve sous la zone torride et dans les mers des Indes, est différente de nos morses du Nord : ceux-ci craignent vraisemblablement ou la chaleur ou la salure des mers méridionales; et comme ils ne les ont jamais traversées, on ne les a pas trouvés vers l'autre pole, tandis qu'on y voit les grands et les petits phoques de notre Nord, et que même ils y sont plus nombreux que dans nos terres arctiques.

Cependant le morse peut vivre, au moins quelque temps, dans un climat tempéré. Évrard Worst dit avoir vu en Angleterre un de ces animaux vivant, et âgé de trois mois, que l'on ne mettoit dans l'eau que pendant un petit espace de temps chaque jour, et qui se traînoit et rampoit sur la terre : il ne dit pas qu'il fût incommodé de la chaleur de l'air; il dit au contraire que lorsqu'on le touchoit, il avoit la mine d'un animal furieux et robuste, et qu'il respiroit très-fortement par les narines. Ce jeune morse étoit de la grandeur d'un veau, et assez ressemblant à un phoque; il avoit la tête ronde, les yeux gros, les narines plates et noires, qu'il ouvroit et fermoit à volonté; il n'avoit point d'oreilles, mais seulement deux trous pour entendre. L'ouverture de la gueule étoit assez petite : la mâchoire supérieure étoit garnie d'une moustache de poils cartilagineux, gros et rudes; la mâchoire inférieure étoit triangulaire, la langue épaisse, courte, et le dedans de la gueule muni, de côté et d'autre, de dents plates. Les pieds de devant et ceux de derrière étoient larges, et l'arrière du corps ressembloit en entier à celui d'un

phoque; cette partie de derrière rampoit plutôt qu'elle ne marchoit : les pieds de devant étoient tournés en avant, et ceux de derrière en arrière ; ils étoient tous divisés en cinq doigts, recouverts d'une forte membrane..... La peau étoit épaisse, dure, et couverte d'un poil court et délié, de couleur cendrée. Cet animal grondoit comme un sanglier, et quelquefois crioit d'une voix grosse et forte. On l'avoit apporté de la nouvelle Zemble. Il n'avoit point encore les grandes dents ou défenses; mais on voyoit à la mâchoire supérieure les bosses d'où elles devoient sortir. On le nourrissoit avec de la bouillie d'avoine ou de mil; il suçoit lentement plutôt qu'il ne mangeoit : il approchoit de son maître avec grand effort et en grondant; cependant il le suivoit lorsqu'on lui présentoit à manger.

Cette observation, qui donne une idée assez juste du morse, fait voir en même temps qu'il peut vivre dans un climat tempéré; néanmoins il ne paroît pas qu'il puisse supporter une grande chaleur, ni qu'il ait jamais fréquenté les mers du Midi pour passer d'un pole à l'autre. Plusieurs voyageurs parlent de vaches marines qu'ils ont vues dans les

Indes; mais elles sont d'une autre espèce : celle du morse est toujours aisée à reconnoître par ses longues défenses ; l'éléphant est le seul animal qui en ait de pareilles. Cette production est un effet rare dans la Nature, puisque de tous les animaux terrestres et amphibies, l'éléphant et le morse, auxquels elle appartient, sont des espèces isolées, uniques dans leur genre, et qu'il n'y a aucune autre espèce d'animal qui porte ce caractère.

On assure que les morses ne s'accouplent pas à la manière des autres quadrupèdes, mais à rebours : il y a, comme dans les baleines, un gros et grand os dans le membre du mâle. La femelle met bas en hiver, sur la terre ou sur la glace, et ne produit ordinairement qu'un petit, qui est, en naissant, déja gros comme un cochon d'un an. Nous ignorons la durée de la gestation; mais, à en juger par celle de l'accroissement, et aussi par la grandeur de l'animal, elle doit être de plus de neuf mois. Les morses ne peuvent pas toujours rester dans l'eau ; ils sont obligés d'aller à terre, soit pour allaiter leurs petits, soit pour d'autres besoins. Lors-

qu'ils se trouvent dans la nécessité de grimper sur des rivages quelquefois escarpés et sur des glaçons, ils se servent de leurs défenses pour s'accrocher, et de leurs mains pour faire avancer la lourde masse de leur corps. On prétend qu'ils se nourrissent de coquillages qui sont attachés au fond de la mer, et qu'ils se servent aussi de leurs défenses pour les arracher ; d'autres disent qu'ils ne vivent que d'une certaine herbe à larges feuilles qui croît dans la mer, et qu'ils ne mangent ni chair ni poisson : mais je crois ces opinions mal fondées, et il y a apparence que le morse vit de proie comme le phoque, et sur-tout de harengs et d'autres petits poissons; car il ne mange pas lorsqu'il est sur la terre, et c'est le besoin de nourriture qui le contraint de retourner à la mer.

LE DUGON *.

Le dugon est un animal de la mer de l'Afrique et des Indes orientales, duquel nous

* Dugon, *dugung*, nom de cet animal à l'île de Lethy ou Leyte, l'une des Philippines, et que nous avons adopté. J'ai trouvé ce nom dans le *Voyage*

n'avons vu que deux têtes décharnées ou tronquées, et qui, par cette partie, ressemble plus au morse qu'à tout autre animal : sa tête est à peu près déformée de la même manière par la profondeur des alvéoles, d'où naissent à la mâchoire supérieure deux dents longues d'un demi-pied ; ces dents sont plutôt de grandes incisives que des défenses ; elles ne s'étendent pas directement hors de la gueule, comme celles du morse ; elles sont beaucoup plus courtes et plus minces ; et d'ailleurs elles sont situées au-devant de la mâchoire, et tout près l'une de l'autre, comme des dents incisives, au lieu que les défenses du morse laissent entre elles un intervalle

hollandois *de Christophe Barchewitz aux Indes orientales ;* ouvrage qui a été traduit en allemand, et imprimé à Erfurt en 1751. L'auteur dit que cet animal s'appelle à l'île de Lethy *dugurg* ou *ikan dugung*, et qu'on l'appelle aussi *manate*. Cette dernière dénomination sembleroit indiquer que ce *dugon* ou *dugung* est un *manati* ou *lamantin ;* mais, dans la description de ce voyageur, il est dit que le dugon a deux défenses grosses d'un pouce, et longues d'un empan : or ce caractère ne peut convenir au manati, et convient au contraire à l'animal dont il est ici question, et dont nous avons la tête.

considérable, et ne sont pas situées à la pointe, mais à côté de la mâchoire supérieure. Les dents mâchelières du dugon diffèrent aussi, tant pour le nombre que pour la position et la forme, des dents du morse: ainsi nous ne doutons pas que ce ne soit un animal d'espèce différente. Quelques voyageurs qui en ont parlé l'ont confondu avec le lion marin. Inigo de Biervillas dit qu'on tua, près du cap de Bonne-Espérance, un lion marin qui avoit dix pieds de longueur et quatre de grosseur, la tête comme celle d'un veau d'un an, de gros yeux affreux, les oreilles courtes, avec une barbe hérissée, les pieds fort larges, et les jambes si courtes, que le ventre touchoit à terre; et il ajoute qu'on emporta les deux défenses, qui sortoient d'un demi-pied hors de la gueule : ce dernier caractère ne convient point au lion marin, qui n'a point de défenses, mais des dents semblables à celles du phoque; et c'est ce qui m'a fait juger que ce n'étoit point un lion marin, mais l'animal auquel nous donnons le nom de *dugon*. D'autres voyageurs me paroissent l'avoir indiqué sous la dénomination d'*ours marin*. Spilberg et Man-

delslo rapportent « qu'à l'île de Sainte-Élisa- « beth, sur les côtes d'Afrique, il y a des « animaux qu'il faudroit plutôt appeler des « ours marins que des loups marins, parce « que par leur poil, leur couleur et leur tête, « ils ressemblent beaucoup aux ours, et qu'ils « ont seulement le museau plus aigu ; qu'ils « ressemblent encore aux ours par les mou- « vemens qu'ils font, et par la manière dont « ils les font, à l'exception du mouvement « des jambes de derrière, qu'ils ne font que « traîner ; qu'au reste ces amphibies ont l'air « affreux, ne fuient point à l'aspect de « l'homme, et mordent avec assez de force « pour couper le fût d'une pertuisane, et « que, quoique boiteux des jambes de der- « rière, ils ne laissent pas de marcher assez « vîte pour qu'un homme qui court ait de « la peine à les joindre ». — « Leguat dit avoir « vu, près du cap de Bonne-Espérance, une « vache marine de couleur roussâtre ; elle « avoit le corps rond et épais, l'œil gros, les « dents ou défenses longues, le mufle un « peu retroussé ; et il ajoute qu'un matelot « lui assura que cet animal, dont il ne pou- « voit voir que le devant du corps, parce





LE LAMANTIN

J.B. Pauquet. S

« qu'il étoit dans l'eau, avoit des pieds. » Cette vache marine de Leguat, l'ours marin de Spilberg, et le lion marin de Biervillas, me paroissent être tous trois le même animal que le dugon, dont la tête nous a été envoyée de l'île de France, et qui par conséquent se trouve dans les mers méridionales, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'aux îles Philippines. Au reste, nous ne pouvons pas assurer que cet animal, qui ressemble un peu au morse par la tête et les défenses, ait comme lui quatre pieds; nous ne le présumons que par analogie, et par l'indication des voyageurs que nous avons cités : mais ni l'analogie n'est assez grande, ni les témoignages des voyageurs assez précis pour décider, et nous suspendrons notre jugement à cet égard jusqu'à ce que nous soyons mieux informés.

LE LAMANTIN*.

DANS le règne animal, c'est ici que finissent les peuples de la terre, et que com-

* « On a prétendu que ce nom venoit de ce que « cet animal faisoit des cris lamentables : c'est une

mencent les peuplades de la mer. Le lamantin, qui n'est plus quadrupède, n'est pas entièrement cétacé; il retient des premiers

« fable. Ce mot est une corruption du nom de cet « animal dans la langue des Galibis, habitans de la « Guiane, et des Caribes ou Caraïbes, habitans des « Antilles : c'est le même peuple et la même langue, « à quelques variétés près. Ils nomment le lamantin « *manati*, d'où les nègres des îles françoises d'Amé- « rique, qui estropient tous les mots, ont fait *lama-* « *nati*, en ajoutant l'article, comme pour dire *la* « *bête manati*; de *lamanati* ils ont fait *lamannti*, « en supprimant le troisième *a*, et faisant sonner « l'*n*; *lamannti*, *lamenti*, qu'on a écrit par un *e*, « par analogie prétendue avec *lamentari*, ce qui a « donné lieu à l'analogie des cris *lamentables* sup- « posés de la femelle quand on lui dérobe son petit. » (Lettre de M. de la Condamine à M. de Buffon, du 28 mai 1764.)

Je cite cette espèce d'étymologie, de laquelle M. de la Condamine, qui a demeuré dix ans dans les Indes occidentales, doit être bien informé. Cependant je dois observer que le mot *manati*, selon plusieurs autres auteurs, est espagnol, et indique un animal qui a des mains, et que probablement les Guianois ou les Caraïbes, qui sont assez éloignés les uns des autres, l'ont également emprunté des Espagnols.

deux pieds ou plutôt deux mains : mais les jambes de derrière, qui, dans les phoques et les morses, sont presque entièrement engagées dans le corps, et raccourcies autant qu'il est possible, se trouvent absolument nulles et oblitérées dans le lamantin ; au lieu de deux pieds courts et d'une queue étroite encore plus courte, que les morses portent à leur arrière dans une direction horizontale, les lamantins n'ont pour tout cela qu'une grosse queue, qui s'élargit en éventail dans cette même direction, en sorte qu'au premier coup d'œil il sembleroit que les premiers auroient une queue divisée en trois, et que, dans les derniers, ces trois parties se seroient réunies pour n'en former qu'une seule : mais, par une inspection plus attentive, et sur-tout par la dissection, l'on voit qu'il ne s'est point fait de réunion, qu'il n'y a nul vestige des os des cuisses et des jambes, et que ceux qui forment la queue des lamantins sont de simples vertèbres isolées, et semblables à celles des cétacés qui n'ont point de pieds. Ainsi ces animaux sont cétacés par ces parties de l'arrière de leur corps, et ne tiennent plus aux quadrupèdes

que par les deux pieds ou deux mains qui sont en avant à côté de leur poitrine. Oviedo me paroît être le premier auteur qui ait donné une espèce d'histoire et de description du lamantin. « On le trouve assez fréquemment, dit-il, sur les côtes de Saint-Domingue : c'est un très-gros animal, d'une « figure informe, qui a la tête plus grosse « que celle d'un bœuf, les yeux petits, deux « pieds ou deux mains près de la tête, qui « lui servent à nager; il n'a point d'écailles, « mais il est couvert d'une peau ou plutôt « d'un cuir épais. C'est un animal fort doux. « Il remonte les fleuves, et mange les herbes « du rivage, auxquelles il peut atteindre sans « sortir de l'eau. Il nage à la surface : pour le « prendre, on tâche de s'en approcher sur « une nacelle ou un radeau, et on lui lance « une grosse flèche attachée à un très-long cordeau ; dès qu'il se sent frappé, il s'enfuit, « et emporte avec lui la flèche et le cordeau, à l'extrémité duquel on a soin d'attacher un gros morceau de liége ou de « bois léger, pour servir de bouée ou de renseignement. Lorsque l'animal a perdu par « cette blessure son sang et ses forces, il

« gagne la terre : alors on reprend l'extré-
« mité du cordeau, on le roule jusqu'à ce
« qu'il n'en reste plus que quelques brasses;
« et, à l'aide de la vague, on tire peu à peu
« l'animal vers le bord, ou bien on achève
« de le tuer dans l'eau à coups de lance. Il
« est si pesant, qu'il faut une voiture attelée
« de deux bœufs pour le transporter. Sa chair
« est excellente ; et quand elle est fraîche,
« on la mangeroit plutôt comme du bœuf
« que comme du poisson : en la découpant et
« la faisant sécher et mariner, elle prend,
« avec le temps, le goût de la chair du thon,
« et elle est encore meilleure. Il y a de ces
« animaux qui ont plus de quinze pieds de
« longueur sur six pieds d'épaisseur. La par-
« tie de l'arrière du corps est beaucoup plus
« menue, et va toujours en diminuant jus-
« qu'à la queue, qui ensuite s'élargit à son
« extrémité. Comme les Espagnols, ajoute
« Oviedo, donnent le nom de mains aux
« pieds de devant de tous les quadrupèdes, et
« comme cet animal n'a que des pieds de
« devant, ils lui ont donné la dénomination
« d'animal à mains, *manati*. Il n'a point
« d'oreilles externes, mais seulement deux

« trous par lesquels il entend. Sa peau n'a « que quelques poils assez rares ; elle est « d'un gris cendré, et de l'épaisseur d'un « pouce ; on en fait des semelles de souliers, « des baudriers, etc. La femelle a deux ma- « melles sur la poitrine, et elle produit ordi- « nairement deux petits, qu'elle allaite. » Tous ces faits rapportés par Oviedo sont vrais, et il est singulier que Cieça, et plusieurs autres après lui, aient assuré que le lamantin sort souvent de l'eau pour aller paître sur la terre : ils lui ont faussement attribué cette habitude naturelle, induits en erreur par l'analogie du morse et des phoques, qui sortent en effet de l'eau et séjournent à terre ; mais il est certain que le lamantin ne quitte jamais l'eau, et qu'il préfère le séjour des eaux douces à celui de l'eau salée.

Clusius dit avoir vu et mesuré la peau d'un de ces animaux, et l'avoir trouvée de seize pieds et demi de longueur, et de sept pieds et demi de largeur ; les deux pieds ou les deux mains étoient fort larges, avec des ongles courts. Gomara assure qu'il s'en trouve quelquefois qui ont vingt pieds de

longueur; et il ajoute que ces animaux fréquentent aussi-bien les eaux des fleuves que celles de la mer. Il raconte qu'on en avoit élevé et nourri un jeune dans un lac à Saint-Domingue pendant vingt-six ans; qu'il étoit si doux et si privé, qu'il prenoit doucement la nourriture qu'on lui présentoit; qu'il entendoit son nom, et que quand on l'appeloit, il sortoit de l'eau, et se traînoit en rampant jusqu'à la maison pour y recevoir sa nourriture; qu'il sembloit se plaire à entendre la voix humaine et le chant des enfans; qu'il n'en avoit nulle peur, qu'il les laissoit asseoir sur son dos, et qu'il les passoit du bord d'un lac à l'autre sans se plonger dans l'eau et sans leur faire aucun mal. Ce fait ne peut être vrai dans toutes ses circonstances; il paroît accommodé à la fable du dauphin des anciens; car le lamantin ne peut absolument se traîner sur la terre.

Herrera dit peu de chose de plus au sujet de cet animal; il assure seulement que, quoiqu'il soit très-gros, il nage si facilement, qu'il ne fait aucun bruit dans l'eau, et qu'il se plonge dès qu'il entend quelque chose de loin.

Hernandès, qui a donné deux figures du lamantin, l'une de profil et l'autre de face, n'ajoute presque rien à ce que les autres auteurs espagnols en avoient écrit avant lui; il dit seulement que les deux Océans, c'est-à-dire, la mer Atlantique et la mer Pacifique, aussi-bien que les lacs, nourrissent une bête informe appelée *manati*, de laquelle il donne la description presque entièrement tirée d'Oviedo; et tout ce qu'il y a de plus, c'est que les mains de cet animal portent cinq ongles semblables à ceux de l'homme; qu'il a le nombril et l'anus larges, la vulve comme celle d'une femme, la verge comme celle d'un cheval, la chair et la graisse comme celles d'un cochon gras, et enfin les côtes et les viscères comme un taureau; qu'il s'accouple sur terre à la manière humaine, la femelle renversée sur le dos, et qu'elle ne produit qu'un petit, qui est d'une grosseur monstrueuse en naissant. L'accouplement de ces animaux ne peut se faire sur terre, comme le dit Hernandès, puisqu'ils n'y peuvent aller, et il se fait dans l'eau sur un bas-fond. Binet dit que le lamantin est gros comme un bœuf, et tout rond comme un

tonneau ; qu'il a une petite tête et peu de queue ; que sa peau est rude et épaisse comme celle d'un éléphant ; qu'il y en a de si gros, qu'on en tire plus de six cents livres de viande très-bonne à manger ; que sa graisse est aussi douce que le beurre ; que cet animal se plaît dans les rivières, proche de leur embouchure à la mer, pour y brouter l'herbe qui croît le long des rivages ; qu'il y a de certains endroits, à dix ou douze lieues de Cayenne, où l'on en trouve un si grand nombre, que l'on peut dans un jour en remplir une longue barque, pourvu qu'on ait des gens qui se servent bien du harpon. Le P. du Tertre, qui décrit au long la chasse ou la pêche du lamantin, s'accorde presque en tout avec les auteurs que nous venons de citer : cependant il dit que cet animal n'a que quatre doigts et quatre ongles à chaque main, et il ajoute qu'il se nourrit d'une petite herbe qui croît dans la mer ; qu'il la broute comme le bœuf fait celle des prés, et qu'après s'être rempli de cette pâture, il cherche les rivières et les eaux douces, où il s'abreuve deux fois par jour ; qu'après avoir bien bu et bien mangé, il s'endort le mufle à demi hors de l'eau, ce

qui le fait remarquer de loin; que la femelle fait deux petits qui la suivent par-tout, et que si on prend la mère, on est assuré d'avoir les petits, qui ne l'abandonnent pas, même après sa mort, et ne font que tournoyer autour de la barque qui l'emporte. Ce dernier fait me paroît très-suspect; il est même contredit par d'autres voyageurs, qui assurent que le lamantin ne produit qu'un petit. Tous les gros animaux, quadrupèdes ou cétacés, ne produisent ordinairement qu'un petit; la seule analogie suffit pour qu'on se refuse à croire que le lamantin en produise toujours deux, comme l'assure le P. du Tertre. Oexmelin remarque que le lamantin a la queue située comme les cétacés, et non pas comme les poissons à écailles, qui l'ont tous dans la direction verticale du dos au ventre, au lieu que la baleine et les autres cétacés ont la queue située transversalement, c'est-à-dire, d'un côté à l'autre du corps : il dit que le lamantin n'a point de dents de devant, mais seulement une callosité dure comme un os, avec laquelle il pince l'herbe; qu'il a neanmoins trente-deux dents molaires; qu'il ne voit pas bien, à cause de la petitesse de ses

yeux, qui n'ont que fort peu d'humeur et point d'iris ; qu'il a peu de cervelle; mais qu'au défaut de bons yeux, il a l'oreille excellente; qu'il n'a point de langue; que les parties de la génération sont plus semblables à celles de l'homme et de la femme qu'à celles d'aucun animal; que le lait des femelles, dont il assure avoir goûté, est d'un très-bon goût; qu'elles ne produisent qu'un seul petit, qu'elles embrassent et portent avec la main; qu'elles l'allaitent pendant un an, après quoi il est en état de se pourvoir lui-même et de manger de l'herbe; que cet animal a, depuis le cou jusqu'à la queue, cinquante-deux vertèbres ; qu'il se nourrit comme la tortue, mais qu'il ne peut ni marcher ni ramper sur la terre. Tous ces faits sont assez exacts , et même celui des cinquante-deux vertèbres; car M. Daubenton a trouvé dans l'embryon qu'il a disséqué, vingt-huit vertèbres dans la queue, seize dans le dos, et six, ou plutôt sept dans le cou. Seulement ce voyageur se trompe au sujet de la langue; elle ne manque point au lamantin : mais il est vrai qu'elle est attachée en dessous, et presque jusqu'à son extrémité, à

la mâchoire inférieure. On trouve, dans le *Voyage aux îles de l'Amérique*, Paris, 1722, une assez bonne description du lamantin, et de la manière dont on le harponne : l'auteur est d'accord sur tous les faits principaux avec ceux que nous avons cités ; mais il observe « que cet animal est devenu assez rare aux « Antilles, depuis que les bords de la mer « sont habités. Celui qu'il vit et qu'il me- « sura, avoit quatorze pieds neuf pouces, « depuis le bout du mufle jusqu'à la nais- « sance de la queue : il étoit tout rond jus- « qu'à cet endroit. Sa tête étoit grosse ; sa « gueule large, avec de grandes babines, et « quelques poils longs et rudes au-dessus ; ses « yeux étoient très-petits par rapport à sa tête, « et ses oreilles ne paroissoient que comme « deux petits trous : le cou est fort gros et « fort court ; et sans un petit mouvement, « qui le fait un peu plier, il ne seroit pas « possible de distinguer la tête du reste du « corps. Quelques auteurs prétendent (ajoute- « t-il) que cet animal se sert de ses deux « mains ou nageoires pour se traîner sur « terre : je me suis soigneusement informé « de ce fait ; personne n'a vu cet animal à

« terre, et il ne lui est pas possible de mar-
« cher ni d'y ramper, ses pieds de devant ou
« ses mains ne lui servant que pour tenir ses
« petits pendant qu'il leur donne à téter. La
« femelle a deux mamelles rondes : je les
« mesurai, dit l'auteur ; elles avoient cha-
« cune sept pouces de diamètre sur environ
« quatre d'élévation ; le mamelon étoit gros
« comme le pouce, et sortoit d'un bon doigt
« au dehors. Le corps avoit huit pieds deux
« pouces de circonférence ; la queue étoit
« comme une large palette de dix-neuf pouces
« de long, et de quinze pouces dans sa plus
« grande largeur, et l'épaisseur à l'extrémité
« étoit d'environ trois pouces. La peau étoit
« épaisse sur le dos presque comme un double
« cuir de bœuf ; mais elle étoit beaucoup plus
« mince sous le ventre : elle est d'une cou-
« leur d'ardoise brune, d'un gros grain et
« rude, avec des poils de même couleur, clair-
« semés, gros et assez longs. Ce lamantin
« pesoit environ huit cents livres. On avoit
« pris le petit avec la mère ; il avoit à peu
« près trois pieds de long. On fit rôtir à la
« broche le côté de la queue ; on trouva cette
« chair aussi bonne et aussi délicate que du

« veau. L'herbe dont ces animaux se nour-
« rissent est longue de huit à dix pouces,
« étroite, pointue, tendre, et d'un assez beau
« verd. On voit des endroits sur les bords et
« sur les bas-fonds de la mer, où cette herbe
« est si abondante, que le fond paroît être
« une prairie; les tortues en mangent aussi,
« etc. » Le P. Magnin de Fribourg dit que le lamantin mange l'herbe qu'il peut atteindre, sans cependant sortir de l'eau... qu'il a les yeux petits et de la grosseur d'une noisette, les oreilles si fermées, qu'à peine il y peut entrer une aiguille; qu'au dedans des oreilles se trouvent deux petits os percés; que les Indiens ont coutume de porter ces petits os pendus au cou comme un bijou..... et que son cri ressemble à un petit mugissement.

Le P. Gumilla rapporte qu'il y a une infinité de lamantins dans les grands lacs de l'Orénoque. « Ces animaux, dit-il, pèsent
« chacun depuis cinq cents jusqu'à sept cent
« cinquante livres; ils se nourrissent d'her-
« bes; ils ont les yeux fort petits, et les trous
« des oreilles encore plus petits; ils viennent
« paître sur le rivage lorsque la rivière est
« basse. La femelle met toujours bas deux

« petits; elle les porte à ses mamelles avec « ses bras, et les serre si fort, qu'ils ne « s'en séparent jamais, quelque mouvement « qu'elle fasse. Les petits, lorsqu'ils viennent « de naître, ne laissent pas de peser chacun « trente livres; le lait qu'ils tettent est très- « épais. Au-dessous de la peau, qui est bien « plus épaisse que celle d'un bœuf, on trouve « quatre enveloppes ou couches, dont deux « sont de graisse, et les deux autres d'une « chair fort délicate et savoureuse, qui, étant « rôtie, a l'odeur du cochon et le goût du « veau. Ces animaux, lorsqu'il doit pleuvoir, « bondissent hors de l'eau à une hauteur assez « considérable ». Il paroît que le P. Gumilla se trompe comme le P. du Tertre, en disant que la femelle produit deux petits : il est presque certain, comme nous l'avons dit, qu'elle n'en produit qu'un.

Enfin M. de la Condamine, qui a bien voulu nous donner un dessin qu'il a fait lui-même du lamantin sur la rivière des Amazones, parle plus précisément et mieux que tous les autres, des habitudes naturelles de cet animal. « Sa chair, dit-il, et sa graisse « ont assez de rapport à celle du veau; le

« P. d'Acuna rend sa ressemblance avec le « bœuf encore plus complète, en lui donnant « des cornes dont la Nature ne l'a point pour- « vu. Il n'est pas amphibie, à proprement « parler, puisqu'il ne sort jamais de l'eau en- « tièrement, et n'en peut sortir, n'ayant que « deux nageoires assez près de la tête, plates « et en forme d'ailerons, de quinze à seize « pouces de long, qui lui tiennent lieu de « bras et de mains; il ne fait qu'avancer sa « tête hors de l'eau pour atteindre l'herbe « sur le rivage. Celui que je dessinai (ajoute « M. de la Condamine) étoit femelle; sa lon- « gueur étoit de sept pieds et demi de roi, et « sa plus grande largeur de deux pieds. J'en « ai vu depuis de plus grands. Les yeux de « cet animal n'ont aucune proportion à la « grandeur de son corps; ils sont ronds, et « n'ont que trois lignes de diamètre : l'ou- « verture de ses oreilles est encore plus petite, « et ne paroît qu'un trou d'épingle. Le ma- « nati n'est pas particulier à la rivière des « Amazones; il n'est pas moins commun « dans l'Orénoque : il se trouve aussi, quoi- « que moins fréquemment, dans l'Oyapoc, et « dans plusieurs autres rivières des environs

« de Cayenne et des côtes de la Guiane, et « vraisemblablement ailleurs. C'est le même « qu'on nommoit autrefois *manati*, et qu'on « nomme aujourd'hui *lamantin* à Cayenne « et dans les îles françoises d'Amérique; mais « je crois l'espèce un peu différente. Il ne se « rencontre pas en haute mer; il est même « rare près des embouchures des rivières : « mais on le trouve à plus de mille lieues « de la mer dans la plupart des grandes ri- « vières qui descendent dans celle des Ama- « zones, comme dans le Guallaga, le Pas- « taça, etc.; il n'est arrêté, en remontant « l'Amazone, que par le Pongo (cataracte) « de Borja, au-dessus duquel on n'en trouve « plus. »

Voilà le précis, à peu près, de tout ce que l'on sait du lamantin : il seroit à desirer que nos habitans de Cayenne, parmi lesquels il y a maintenant des personnes instruites et qui aiment l'histoire naturelle, observassent cet animal, et fissent la description de ses parties intérieures, sur-tout de celles de la respiration, de la digestion et de la génération. Il paroît, mais nous n'en sommes pas sûrs, qu'il a un grand os dans la verge, le

trou ovale du cœur ouvert, les poumons singulièrement conformés, l'estomac divisé en plusieurs portions, qui peut-être forment plusieurs estomacs différens, comme dans les animaux ruminans.

Au reste, l'espèce du lamantin n'est pas confinée aux mers et aux fleuves du nouveau monde; il paroît qu'elle existe aussi sur les côtes et dans les rivières de l'Afrique. M. Adanson a vu des lamantins au Sénégal; il en a rapporté une tête qu'il nous a donnée, et en même temps il a bien voulu me communiquer la description de cet animal, qu'il a faite sur les lieux, et je crois devoir la rapporter en entier. « J'ai vu beaucoup de ces « animaux (dit M. Adanson): les plus grands « n'avoient que huit pieds de longueur, et « pesoient environ huit cents livres; une « femelle de cinq pieds trois pouces de long « ne pesoit que cent quatre-vingt-quatorze « livres. Leur couleur est cendré noir. Les « poils sont très-rares sur tout le corps; ils « sont en forme de soies longues de neuf « lignes. La tête est conique, et d'une grosseur médiocre relativement au volume du « corps; les yeux sont ronds et très-petits;

« l'iris est d'un bleu foncé, et la prunelle « noire ; le museau est presque cylindrique ; « les deux mâchoires sont à peu près égale- « ment larges, les lèvres sont charnues et « fort épaisses ; il n'y a que des dents mo- « laires, tant à la mâchoire d'en haut qu'à « celle d'en bas; la langue est de forme ovale, « et attachée presque, jusqu'à son extrémité, « à la mâchoire inférieure. Il est singulier, « continue M. Adanson, que presque tous « les auteurs ou voyageurs aient donné des « oreilles à cet animal : je n'ai pu en trouver « dans aucun, pas même un trou assez fin « pour pouvoir y introduire un stylet *. Il a « deux bras ou nageoires placés à l'origine « de la tête, qui n'est distinguée du tronc « par aucune espèce de cou, ni par des

* Il paroît néanmoins certain que cet animal a des trous auditifs et externes. M. de la Condamine vient de m'assurer qu'il les a vus et mesurés, et que ces trous n'ont pas plus d'une demi-ligne de diamètre ; et comme le lamantin a la faculté de les contracter et de les serrer, il est très-possible qu'ils aient échappé à la vue de M. Adanson, d'autant que ces trous sont très-petits lors même que l'animal les tient ouverts.

« épaules sensibles : ces bras sont à peu près « cylindriques, composés de trois articula- « tions principales, dont l'antérieure forme « une espèce de main applatie, dans laquelle « les doigts ne se distinguent que par quatre « ongles d'un rouge brun et luisant. La queue « est horizontale comme celle des baleines, « et elle a la forme d'une pelle à four. Les « femelles ont deux mamelles plus ellip- « tiques que rondes, placées près de l'ais- « selle des bras. La peau est un cuir épais de « six lignes sous le ventre, de neuf lignes « sur le dos, et d'un pouce et demi sur la « tête. La graisse est blanche, et épaisse de « deux ou trois pouces : la chair est d'un « rouge pâle, plus pâle et plus délicate que « celle du veau. Les Nègres Oualofes ou Ja- « lofes appellent cet animal *lereou*. Il vit « d'herbes, et se trouve à l'embouchure du « fleuve Niger. »

On voit, par cette description, que le lamantin du Sénéral ne diffère, pour ainsi dire, en rien de celui de Cayenne ; et par une comparaison faite de la tête de ce lamantin du Sénégal avec celle d'un fœtus de lamantin de Cayenne, M. Daubenton pré-

sume aussi qu'ils sont de même espèce. Le témoignage des voyageurs s'accorde avec notre opinion; celui de Dampier sur-tout est positif, et les observations qu'il a faites sur cet animal méritent de trouver place ici.
« Ce n'est pas seulement dans la rivière de « Blewfield, qui prend son origine entre les « rivières de Nicaragüe et de Veragüe, que « j'ai vu des manates (lamantins); j'en ai « aussi vu dans la baie de Campèche, sur les « côtes de Bocca del Drago, et de Bocca del « Loro, dans la rivière de Darien et dans les « petites îles méridionales de Cuba. J'ai en- « tendu dire qu'il s'en est trouvé quelques « uns au nord de la Jamaïque, et en grande « quantité dans la rivière de Surinam, qui « est un pays fort bas. J'en ai vu aussi à « Mindanao, qui est une des îles Philippines, « et sur la côte de la nouvelle Hollande....... « Cet animal aime l'eau qui a un goût de « sel; aussi se tient-il communément dans « les rivières voisines de la mer : c'est peut- « être pour cette raison qu'on n'en voit point « dans les mers du Sud, où la côte est géné- « ralement haute, l'eau profonde tout proche « de terre, les vagues grosses, si ce n'est dans

« la baie de Panama, où cependant il n'y en « a point : mais les Indes occidentales étant, « pour ainsi dire, une grande baie composée « de plusieurs petites, sont ordinairement « une terre basse, où les eaux, qui sont peu « profondes, fournissent une nourriture con- « venable au lamantin. On le trouve quel- « quefois dans l'eau salée, quelquefois aussi « dans l'eau douce, mais jamais fort avant « en mer. Ceux qui sont à la mer, et dans « des lieux où il n'y a ni rivières ni bras de « mer où ils puissent entrer, viennent néan- « moins en vingt-quatre heures, une fois ou « deux, à l'embouchure de la rivière d'eau « douce la plus voisine..... Ils ne viennent « jamais à terre, ni dans une eau si basse « qu'ils ne puissent y nager. Leur chair est « saine et de très-bon goût : leur peau est « aussi d'une grande utilité. Les lamantins « et les tortues se trouvent ordinairement « dans les mêmes endroits, et se nourrissent « des mêmes herbes qui croissent sur les « hauts-fonds de la mer, à quelques pieds de « profondeur sous l'eau, et sur les rivages « bas que couvre la marée. »

Fin du tome sixième.

TABLE

Des articles contenus dans ce volume.

DE L'IMPRIMERIE DE PLASSAN.